

DU TRÉGOR
AU LÉON ≡≡≡

33583

JEAN DE TRIGON

DU TRÉGOR AU LÉON

LE PAYS, L'HISTOIRE
LA LÉGENDE.

avec
une carte et cinq dessins de l'auteur

98
910.
4
TRI

Il a été tiré de cet ouvrage :

- 10 exemplaires sur pur fil Lafuma ornés d'un dessin original de l'auteur, numérotés de A à J.
- 100 exemplaires sur pur fil Lafuma numérotés de 1 à 100.
- 10 exemplaires d'auteur.
- et 1000 exemplaires constituant l'édition originale.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2019



— 1941 —

Imprimerie Commerciale de la "Dépêche de Brest"
25, Rue Jean Macé. 25
BREST

A mes filles
Monique et Michelle

AVANT-PROPOS

L'homme est souvent conduit par les événements, mais il trouve parfois un concours imprévu dans des circonstances sur lesquelles il ne comptait point.

La situation créée par les événements de 1940 m'a contraint à utiliser la bicyclette pour effectuer mes voyages. Ce mode de locomotion m'a conduit aux petites routes délaissées, aux chemins creux et j'ai suivi la côte au long des sentiers oubliés. J'ai revu les manoirs, les chapelles, les oratoires blottis au creux des vallons. Je me suis souvenu de journées lumineuses dans le Trégor de mes premiers étés et j'en ai retrouvé la fraîcheur. Pendant six mois j'ai pris des notes, des croquis, puis l'hiver est venu, au cours duquel j'ai eu la nostalgie des horizons marins... Et avec l'apparition des primevères j'ai reconquis la route, séduit cette fois par le Léon.

Je livre tel quel, le dyptique : Trégor et Léon Morlaisiens, pays familier à mes compatriotes. On y trouvera un peu de tout : souvenirs, légendes, archéologie...

J'évoque avec reconnaissance la mémoire des disparus dont les travaux ont servi de base de départ aux miens : Cambry, Le Braz, Courcy, Bergevin, Du Cleuziou, Toscer et enfin Le Guennec, mon compatriote, qui fut un ami de mon

*père. Et je remercie tous ceux qui m'ont ouvert
leurs archives et m'ont renseigné avec cette affa-
bilité que l'on rencontre toujours en Bretagne
quand il s'agit de notre commun amour pour tout
ce qui peut servir notre petite patrie.*

EN TRÉGOR

EN TRÉGOR

Pays de Tréguier, vieil ami d'enfance !...

*Les avons-nous assez parcourues tes routes
qui tournent sans cesse ? Avons-nous assez joué
dans le sable de tes plages et rêvé devant tes hori-
zons de mer ?... Le vent qui vole sur tes champs
frangés d'ajoncs nous apporte l'écho des voix en-
tendues jadis... Certains coins nous sont si fami-
liers que l'on souffre de tout changement et nous
nous prenons à radoter de vieilles histoires,
comme si nous avions cent ans !...*

Du Queffleut au Douron

Du Queffleut au Douron... Enerrée par la mer dont le flot salé remonte la rivière de Morlaix et creuse la baie de Saint-Efflam, cette partie du Trégor forme un ensemble dont on peut dégager une synthèse.

Lanmeur en est presque au centre, seule agglomération ayant le titre de ville et comme des satellites, les paroisses se développent en éventail autour d'elle, recherchant le voisinage des côtes : Plouézoc'h, Plougasnou, Saint-Jean dans son vallon, Guimaëc et Locquirec. Au sud, Plouégat-Guerrand, Garlan et Plouigneau sont déjà terriens, et Morlaix étend sa banlieue de plus en plus loin dans la commune de Ploujean.

Pays semé de bois sans grande envergure, deux routes principales le traversent, jalonnées de débits, sinueuses avec de fortes côtes : l'une conduit à Primel, l'autre à Lannion et cela forme un grand V sur la carte !... Quant aux petites routes, elles sont innombrables, s'insinuant entre les champs, recherchant les fermes isolées, bifurquant vers un manoir, pataugeant dans la boue des creux de vallées d'où l'on ne voit que des talus, pour s'élever sur une cime dominant l'étendue de la mer !...

Des anses, des pointes rocheuses, des falaises font au pays une cuirasse de granit que la Manche attaque furieusement, aussi a-t-elle au cours des siècles déchiqueté le roc et séparé de

la terre des blocs auxquels elle a donné des visages farouches !

Alors qu'en général, les côtes léonardes sont peu accidentées et que la mer s'y révèle, tendue sur l'horizon comme une ligne bleue ou grise, dans le Trégor, c'est derrière une colline que la mer aime à se cacher et elle y apparaît dans un déploiement d'azur ou d'émeraude alors que l'on descend vers elle; ainsi en est-il lorsque l'on arrive à Térénez, à Samson, à Primel, à Beganfry, au Moulin-de-la-Rive, à Locquirec et à Saint-Efflam, ou lorsque surgit Saint-Michel, quand on vient de Ploumiliau.

Mais pour nous qui avons connu la Bretagne du début de ce siècle, c'est autre chose, c'est l'âme du pays dont nous conservons le parfum, et je ne sais pas si les hommes d'aujourd'hui le respireront aussi profondément que nous, qui l'avons aimée alors que sa fraîcheur était plus grande.

Semis de maisons blanches parmi les touffes d'ajoncs d'or, toits gris en pierres de Locquirec, c'est sur la douce intimité des foyers paysans que s'ouvraient les volets verts et la porte qu'encadrerait le buis taillé... Sur la terre battue, s'alignaient les lits-clos à rosaces, l'armoire rehaussée de cuivre, le vaisselier paré comme un reposoir et l'horloge qui battait comme un cœur... On voit encore tout cela, mais ce qu'on ne voit presque plus, ce sont les beaux navires voguant sur les murs des débits, ce sont les souvenirs tonkinois, les images héroïques : Trafalgar ou Sébastopol. Elles ont été reléguées dans un coin,

ou vendues à un touriste, de même que les « poltraits » du *Jemmapes* et de la *Melpomène*.

Les jours et les heures nous confiaient leurs secrets : Le dimanche c'était les sermons en breton dans les églises aux frégates votives et à la sortie des offices, les rues pleines de toukens aux ailes pointues et de cols bleus qui se rassemblaient près des bistros. Le soir, sous le ciel qui s'embrumait à l'annonce de la marée, il y avait les vieux matelots, rangés sur le muret du port, avec leurs colliers de barbe et leurs pipes courtes, « korn butun », et les cris joyeux de ceux qui jouaient aux boules en parlant breton.

Petites maisons dont la porte et les deux fenêtres forment un visage avec les yeux et la bouche, maisons couleur de neige sous le ciel clair de juin, marins, filles en coiffes, vieilles femmes en petites pélerines, drapeau tricolore de la gendarmerie, seule note rouge et, bronzé de lichen, le clocher à jour. Voilà notre pays de Tréguier que parfume l'odeur du large...

Car on la hume partout cette senteur exaltante, varech et sel et elle s'unit à l'odeur toute frêle des œillets roses qui poussent dans les jardins, gardés par des alignements de galets ronds. Elle s'accorde aussi à celle des fermes : beurre, lait chaud et fumier et lorsqu'en coup de vent elle surgit avec fougue, la brise qui la porte fait onduler les champs de blé où se cachent les coquelicots, après avoir échevelé les crêtes mouvantes des vagues !...



Antique pays que parcourent les autos étrangères, il en connaît de vieilles histoires ! Quand il rêve dans le calme des nuits d'août, alors que la lune argente les grèves, peut-être entend-il dialoguer saint Samson et saint Efflam ?

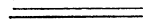
Écoutons-les ces rumeurs vagues qui hantent avec l'appel des bouées sonores les plaines de la mer !...

Elles sont imprécises et nostalgiques comme si elles montaient du fond des âges : chant plaintif des cités disparues, cantiques des anachorètes venus d'Irlande, interminable conversation des équipages sombrés jadis...

Ces voix sont plus près de nous aujourd'hui que le bruit des rouets qu'ont maniés nos aïeules ou que le son aigu des binious sur les places des villages...

La Bretagne n'est pas une vision d'un instant, c'est un bloc qu'il faut absorber en entier, si l'on veut qu'elle vous imprègne l'âme de sa grandeur. Son passé, ses légendes, sa couleur d'aujourd'hui se mêlent en une symphonie spirituelle qui peuple notre cerveau et suscite le grand amour de notre cœur ; c'est cette simultanéité dans l'accord des émotions qui nous a fait adopter la forme choisie pour cette série d'études.

— Mettons-nous donc en route...



En suivant la rivière de Morlaix

Quand j'ai choisi pour cette étude le sous-titre : « Du Queffleut au Douron », peut-être aurait-il été plus exact d'écrire : « Du Dossen au Douron », car si le Queffleut dans sa charmante vallée s'éloigne du Trégor, la rivière de Morlaix le limite au contraire et l'ampleur de la rade annoblit sa côte...

.....

A partir de la rampe Saint-Nicolas, au delà du bureau d'octroi du quai de Tréguier, nous nous trouvons en Ploujean, mais on peut dire que Morlaix a moralement annexé la promenade du Bas-de-la-Rivière. Elle est, sans solution de continuité, le complément naturel des quais. Le miroitement blond de l'eau bordée de maisons bourgeoises devient insensiblement un jeu de reflets glauques lorsque les arbres à leur tour se mirent dans la rivière.

Le vol des goélands et des mouettes crée un tourbillonnement au-dessus du bassin calme; leurs cris rauques et leur blancheur apportent le souvenir angoissé des mers froides où flottent des icebergs...



La sous-préfecture occupa jadis une maison à véranda, qui devint la propriété de la famille

Alexandre et le cours Beaumont, aménagé en 1810, constitue la promenade familiale par excellence.

Je me souviens de ces années d'avant la « grande guerre » où les gamins de mon âge poussaient leurs cerceaux ou moulaient des pâtes de sable, en puisant aux tas qui s'échelonnaient le long de la berge. La fontaine des Anglais, plongée dans l'ombre des grands arbres, rappelait l'épisode tragique du massacre des « Saozons » par les gentilshommes bretons dans les bois du Styvel, en 1522, mais à l'emplacement actuel du petit square se trouvait un chantier de tailleurs de pierres, dominé par les lourdes frondaisons du parc de Coatserho; des roulotte s'arrêtaient parfois et nous y avons connu la minuscule voiture, étroite comme une guérite, où logeaient Alexandre et Céline, rempailleurs de chaises. Les arbres magnifiques qui bordaient le cours ont été coupés et remplacés par d'autres aux troncs grêles, escortant une allée de largeur réduite.

Lorsque nous avons dépassé le débit du Styvel où les retraités de la marine vont se désaltérer après la partie de boules, les écluses ouvrent et ferment la porte du large !... Les trois couleurs flottent aux bâtiments des bureaux du port, tout de blanc crépis et par marée basse, des cascades chutent sur les bancs de vase dont l'odeur s'exhale. Les passerelles légères peintes en gris font penser à la marine de guerre... Plus loin, l'usine à gaz fume. Laissant au Léon les industries : manufacture des tabacs, fabrique de boulets du champ de bataille ou entrepôts, la rive trégoroise n'est plus que sylvestre...

Nous longeons en effet la partie inférieure du parc du Nec'hoat. Lorsque je jouais, tout petit, sur les bancs de pierre où s'asseyaient les vieilles morlaisiennes coiffées de la « lostpig », je regardais les futaies épaisses aux pins nombreux dont l'ombre dense, humide et triste me semblait cacher des loups rodeurs...

De la route qui se détache du quai pour monter vers le carrefour de Pipibol où elle se divise en deux branches, on cotoie également ce parc au sommet duquel se dressent le château moderne et les tours à flèches du Nec'hoat que possèdent les La Barre de Nanteuil, par suite d'une alliance avec la famille du général Le Flô. Ministre de la Guerre. en 1870 et ambassadeur en Russie où son action sauva la paix, ce chef dont la statue se dresse à Lesneven vint habiter sa propriété et il y mourut en novembre 1887. Cette terre où se trouvait jadis deux manoirs : Nec'hoat et Kernec'hoat appartint au ^{xvi}^e siècle aux Kergournadech (branche de Kermoal), puis aux Coroller de Kervéscontou, dont un descendant fut maire de Morlaix en 1679 et juge consul cinq ans plus tard. Des alliances transmirent ce domaine aux familles de Bonnemetz et de Kerouartz.

Continuant notre promenade le long de la rivière qui s'élargit peu à peu, nous abordons en pleine campagne; laissant à droite la route de Ploujean, qui fuit comme une allée de parc sous des retombées de feuillage, nous suivons la coupe verte de la prairie de Champagny, d'où le cours du Dossen fut autrefois détourné. Dans les vases laissées par le séjour des eaux, M. de La Fru-

glaye découvrit les ruines d'un édifice gallo-romain. Le dernier vestige de ce limon croupit au pont du Diable, autrefois simple passerelle de bois aux balustrades rustiques.

Le charme des belles prairies, accompagnées de hêtres, nous incite à jeter un coup d'œil sur le domaine de Keranroux.

La seigneurie appartenait en 1301 à Yvon de Keranroux, garde de la forêt de Cuburien pour Hervé V de Léon. Les familles Le Treut, de Coatquis, Estienne, de La Forest, Du Parc, en furent propriétaires et en 1773, le château actuel remplaça l'ancien manoir. La famille de La Fruglaye y habita. L'un de ses membres, Paul-Emile, né en 1766, tenta d'arracher la fille de Louis XVI à la prison du Temple; il devint maréchal de camp, député du Finistère, pair de France et mourut en 1849 après avoir rendu de grands services à l'agriculture de notre pays. Une de ses filles resta, en 1834, l'ancien couvent de Cuburien, où, depuis lors, les religieuses hospitalières de Saint-François hébergent et soignent des vieillards. La sœur aînée de cette pieuse personne épousa le général Nompère de Champagny. Les Beaufort ont hérité plus tard de Paul de Champagny ce château admirablement situé, dont on admire le mobilier et les toiles de maîtres. La chapelle où sont inhumés les anciens châtelains, abrite un autel de marbre, orné d'un tabernacle d'améthyste. Dans un autre édifice en ruines, se trouve un beau gisant de provenance méridionale.

Pendant une vingtaine d'années, le petit train de la ligne de Primel haleta sur la voie étroite

qui a disparu fort heureusement pour la beauté d'une rive que se plaisent à suivre les Morlaisiens endimanchés. On va ainsi en flanant, groupés par familles, jusqu'à la Maison de Paille dont la ruine nous rappelle les collations de notre jeunesse. On savourait le lait frais et les crêpes dorées avant de traverser le Dossen à bord du canot manœuvré à la godille.

La route continue ses sinuosités et l'on jouit du spectacle changeant de la rivière, large comme un fleuve, dont le flot tranquille coule à marée basse parmi ses collines de vase lisse et à marée haute, reflète les coteaux boisés où se succèdent les châteaux.

Au-dessus de la communauté de Saint-François, le clocher de la Salette se profile en aiguille sur le ciel. L'air sent le varech. Parfois un bateau remonte le cours de la rivière, cotre à voile rousse, transportant du sable où il y a encore des coquillages, steamer lourd d'un chargement de bois de Norvège, guidé dans le chenal par le vieux pilote...

Nous y avons vu passer les beaux voiliers halés par des files d'hommes qui ressemblaient à des forçats affalés par l'effort de la traction.



Un petit sentier nous conduit, si nous en avons le loisir, à la ferme de Keroc'hiou, ancien manoir, construit en 1563, sans doute sur les plans de l'architecte morlaisien Michel Le Borgne.

L'édifice, flanqué d'une tourelle carrée, nous rappelle une vieille légende... Le fils du passeur, né le même jour que la fille du seigneur de

Keroc'hiou, épousa cette jouvencelle, après avoir réalisé la condition que le gentilhomme déçu par cette mésalliance mettait à son consentement. Il s'agissait d'arracher trois poils d'or de la barbe du diable et de les lui rapporter, ce qui fut fait avec la complicité de cette vieille rusée qu'était la mère du démon.

Dans la prairie de Keroc'hiou se trouvent la fontaine vénérée et les ruines de la chapelle de Saint-Kirio, où une vieille mendicante de Morlaix accomplissait aux environs de 1900 des pèlerinages pour le compte d'autrui. Au sud de l'esplanade, Edouard Corbière, l'armateur et romancier maritime, fit construire la villa aux toits aigus, de Roc'h-ar-Brini.

Après les maisons basses de Trorungant, un tournant et une descente nous ouvrent un éventail de mer... En contre-bas, des chantiers creusent leurs formes dans les vasières aux herbes grises...

Une bouffée de fraîcheur marine baigne le visage en arrivant au Bas-de-la-Rivière, cette fraîcheur aux senteurs allègres que le corsaire humait avec nostalgie à la fenêtre de ses mansardes de Suscinio quand il rédigeait ses notes concernant la rade. C'est en effet dans ce vieux manoir auquel on accédait par une avenue de hêtres énormes et dont la chapelle avait été bénie, en 1651, par Missire Jean du Parc, que Charles Cornic s'était retiré, après ses exploits à bord de la frégate *Félicité* et du vaisseau *Protée* ! Il y mena une vie rustique et simple, couchant dans un hamac, pratiquant la charité, enseignant aux enfants du voisinage les principes de la navigation.

Il les réunissait dans son magasin, bâti en bordure de la grève et près duquel se sont établis un petit café et le Chalet du Cycle inauguré par Pelletan, en haut-de-forme et barbe en brousaille.

Suscínio appartient ensuite à Mme Alexandre, veuve d'un secrétaire de Lamartine. Les souvenirs du poète romantique voisinèrent dès lors avec ceux de l'officier bleu : livres de poésie et sabres d'abordage !...



Une route large a remplacé récemment le sentier qui longeait la grève, elle conduit au Dourduff et toujours de belles masses de verdure l'accompagnent, encadrant Keranfort où Mme Herr a gravé tant d'admirables bois et le manoir moderne de l'Armorique dont le fief était dominé aux temps primitifs par un donjon, que Jouhan de Dinan, beau-frère de Du Guesclin posséda au ^{xiv} siècle. C'est une véritable petite montagne, haute de près de cent mètres qui, sous le nom de Trégonezre, forme le bastion avancé du territoire Ploujeannais en direction de la mer.

Quand on a dépassé Poullalec, on arrive en vue du Dourduff dont le pont étroit en ciment, créé pour la voie ferrée, est accessible aux autos depuis son aménagement.

Petits cubes blancs ou gris des maisons étagées aux flancs d'une colline que couronne la ligne décorative d'une allée de pins maritimes; débits où les matelots à chandails bleus vont s'attabler pour « jouer cartes » et causer un peu de leurs affaires : de la pêche, de la pension qu'on doit

augmenter, du fils qui est marin « au » Toulon, de la fille qui épouse un garde mobile, ou encore de l'élevage des huîtres dont les parcs miroitent sur les bancs de vase luisante...

En rade, des bateaux attendent la marée non loin du Château du Taureau qui monte la garde entre l'île Louët au petit phare tout blanc et l'île Noire...

Masse aux lignes sobres, la forteresse du Taureau, construite en 1542, dépend de la commune de Plouézoc'h; Vauban la dota de casemates voûtées, la justice royale y enferma La Chalotais, puis le Directoire y emprisonna les terroristes Romme, Soubrany et Bourbotte. En 1871, ce fut au tour de Blanqui... Peu d'années avant la guerre de 1914, les fantassins bleus et rouges de la brigade Dennerly avaient simulé un assaut.

Du Dourduff, la côte léonarde de la rade apparaît dans tout son harmonieux développement, avec les Bruly et ses bateaux à l'ancre, Saint-Julien, le village de Locquénoles, les châteaux de Roz-ar-scur, du Froust, du Fransic, la belle courbe de la baie du Clouet terminée par la pointe de Penalan couronnée de pins.

Presqu'île de Carantec aimée des estivants, avec ses hôtels, ses villas, ses champs de choux-fleurs, l'Angelus qui s'envole de son clocher à étages, ses talus d'ajoncs... Et quand la nuit s'étend, le feu tournant du phare de la Lande, comme les ailes de lumière d'un moulin fantôme !...

Des deux cotés du Dourduff : Ploujean et Plouézoc'h

Sœurs jumelles, les deux paroisses séparées par la vallée du Dourduff se donnent la main au pont de l'estuaire.

Elevées sur leurs plateaux d'où l'on découvre des horizons très larges, leurs flancs tombent en chutes rapides aux berges des rivières qui ont profondément creusé leurs lits et reflètent les bois touffus de leurs chatellenies. Car les châteaux pullulent en cette campagne verte dont la mer est la somptueuse voisine. Renonçant cette fois-ci à une promenade comme celle que nous venons de faire le long du Dossen, nous survolerons ce pays, arrêtant notre exploration ça et là, près d'une ferme, au tournant d'une route, au gré d'une fantaisie qui sera peut-être pour nous l'excuse d'omissions nombreuses.



Lorsque les invasions normandes chassèrent de leur pays les Domnoniens insulaires, ces malheureux émigrèrent, s'embarquant avec leur clergé, leurs moines, par clans complets, emportant les reliques de leurs vieux saints et, franchissant la Manche, abordèrent un peu partout, là où le bon vent les poussait, depuis le Couesnon jusqu'à l'Elorn.

Or, précisément, cette Armorique où ils débarquaient était presque déserte depuis qu'en des jours d'horreur, en un sombre v^e siècle, les Alains et les Saxons l'avaient ravagée.

Et pourtant ils retrouvaient en ces côtes déchiquetées, en ces bois aux troncs noueux, sous un ciel bas aux lointains de brume, une nature qui rappelait la leur et dans laquelle ils allaient s'acclimater, faisant même revivre le vieux clan sous la forme du « plou » ; et c'est le mactjern Cathnow qui, suppose-t-on, fonda Ploécathnou (Plougasnou) ; ce sont les riverains, habiles à pêcher le saumon, qui créèrent Plouézoc'h, à moins que ce nom ne provienne tout simplement du primitif Plou-Azéoc'h, désignant l'établissement élevé de la peuplade, et c'est enfin le plateau boisé au pied duquel on distinguait encore les ruines d'une forteresse et d'un oppidum gallo-romain détruits un siècle auparavant par les pirates noriques.

Les moines grimpèrent sur la hauteur d'où ils avaient vue sur le pays environnant. Ils firent ce que font tous les moines en pareille occurrence : ils construisirent ; mais les moyens assez précaires dont ils disposaient les contraignirent à se contenter de logettes en gazon, clayonnage et pierres sèches, monastère bien fruste, autour duquel se groupèrent la plupart des émigrants qui les aidèrent dans leurs travaux de défrichement. La chapelle de ce couvent rudimentaire était dédiée à la Sainte Vierge et peut-être existait-elle encore dans le cimetière paroissial au début du xix^e siècle puisqu'une chapelle de ce nom fut dé-

molie en 1809, mais ce qui est certain, c'est qu'avant le xix^e siècle le culte du Précurseur prit une place prépondérante et qu'après avoir donné son nom à la nouvelle église, on nomma aussi la paroisse le plou de Jean (Ploë-Jehan). Dans le sanctuaire aux voûtes basses dont la religieuse intimité romane porte à la méditation, nous pouvons contempler les lourdes piles rectangulaires de la nef qui sont sans doute des témoins du xi^e siècle. Ce ne fut qu'au quinzième, que l'on construisit le chœur et à la fin du seizième que fut élevé le clocher trapu, flanqué de sa tourelle ronde d'escalier.

Et puisque l'histoire des origines de Ploujean nous a conduits à visiter son église, admirons sa statue gothique de Notre-Dame, ses écussons ciselés aux armes des Goësbriand, des La Forest, son maître-autel moderne en bois sculpté, ses fonds baptismaux « faits du temps Jan Braoué-zec et Jan Prigent, fabriques 1660 », regardons les bancs familiaux rappelant entre autres le général de Tromelin, le général Le Flô et le maréchal Foch, que des générations différentes y virent agenouillés; et si l'occasion se présente comme elle s'est offerte pour moi, après leur restauration, écoutons avec ferveur un candide Noël de Daquin, joué sur les orgues contemporaines de Louis XIV, dont le son un peu grêle s'apparente à celui des clavecins.

Nous ne verrons plus hélas ! flamber au grand soleil, le vitrail aux armes de France et de Bretagne qui fut détruit pendant la Révolution; et les tombes qui se pressaient autour des contre-

forts massifs sommés de lanternons renaissance, ont émigré, chassées par les nécessités de l'hygiène. Elles étaient pourtant revêtues d'une douce et consolante poésie, ces croix funéraires groupées entre les murs enguirlandés de lierre, sous les arbres épais, près du reliquaire gothique ou des échaliers à pilastres. Cependant, on a beau les éloigner, elles ne sont pas délaissées, car les Ploujeannais ont le culte de leurs morts et à la sortie des grand'messes où la nef est frémissante de ces coiffes que les jeunes abandonnent, les trépassés reçoivent des visites nombreuses où l'on prie en breton !...

Je suis revenu un soir de Noël au lotissement où se trouve Ker-Anna, ma maison, par un clair de lune superbe. Les groupes se dispersaient sur la place. La mairie se perdait en son recoin d'ombre, tandis que la boulangerie Laviec étalait sa blancheur. Les gens disparaissaient dans les chemins où gisent les fermes, révélées par l'odeur de leurs étables.

Je suivis la rue qui descend vers la poste et les vieilles maisons dont l'une est si curieuse avec son balcon de bois, puis je longeai le mur de Keranroux et passai le carrefour de Lanneur, à Porz-boen, où une « Vierge noire » en bronze accueille les voyageurs. Dans la froideur lunaire le silence des campagnes semblait écouter les anges de la Nativité. Depuis la Grande Guerre, les Léonards sont venus nombreux et parfois l'on voit des vieillards en chapeaux à guides garder les bêtes au bord du chemin.

J'atteignis Coatserho où Morlaix a lancé en

pleine paroisse Ploujeannaise un quartier florissant dont le développement est rapide.



En 1920, deux parcs jumeaux s'étendaient sur la hauteur, séparés par un chemin creux, encaissé entre leurs murs : au sud c'était Pennanru, au nord c'était Coatserho où mourut, en 1842, le fameux général de Tromelin dont la vie est un beau roman d'aventures.

Il est volontaire à Quiberon, compagnon de Sydney Smith à Saint-Jean d'Acre où il combat Napoléon comme major des troupes turques; il lutte en Syrie et en Egypte, puis se fait radier de la liste des émigrés, rejoint Morlaix, intrigue de nouveau, est arrêté, mais après une détention de six mois, il passe au service de l'Empereur, prend possession de la Croatie au nom de la France, se signale à Bautzen. Baron de l'Empire, Tromelin se bat comme un lion à Watterloo, négocie à Paris pour faire cesser les hostilités. Plus tard il commande un corps d'armée en Catalogne et enfin, couvert d'honneurs et de titres, grand officier de la Légion d'honneur, grand cordon de Saint-Ferdinand d'Espagne et de Sainte-Anne de Russie, chevalier de la Couronne de fer, le lieutenant-général conspirateur, évadé, négociateur et chef d'armée devient maire de Ploujean, conseiller général et s'intéresse à l'amélioration de la race chevaline. Il fait construire la mairie, l'école communale et répare les chemins vicinaux, devenant ainsi notre Cincinnatus avant de reposer dans le petit cimetière où

l'ont précédé ou suivi les généraux de La Frulaye, de Champagny, de Blois et Le Flô.

Car Ploujean, petite commune rurale qui fut même, sous la Révolution, un chef-lieu de canton avec Saint-Martin-des-Champs comme unique ressortissant, est la patrie des généraux. Nous avons déjà fait la connaissance de cinq d'entre eux, nous verrons tout à l'heure que les plus illustres : Foch et Weygand, y ont élu domicile et n'oublions pas le général de Trobriand, né à Ploujean, aide de camp de Davout. Ses répliques étaient célèbres. A un général prussien qui lui avait dit en 1815 : « Vous autres Français, vous vous battez pour l'argent et nous autres Allemands, nous nous battons pour l'honneur », il avait répondu : « Rien de plus naturel, chacun se bat pour ce qui lui manque ! » Une autre fois, s'étant rendu auprès du général Thielmann pour lui annoncer que l'armée française avait pris la cocarde blanche, celui-ci qui avait autrefois servi sous Napoléon lui dit : « Il faut avouer, messieurs, que vous changez souvent de cocarde ». — « C'est possible, général, mais en tous cas, il vaut mieux changer de cocarde que de patrie ! »

Si le nom de Tromelin suffit à illustrer le château de Coatserho, nous ne devons pas oublier que l'ancien manoir existe encore au sommet du parc. Il fut fondé par la famille Du Plessis, dont deux membres : un sieur de Coatserhou et un sieur de Kerangoff ont été successivement maires de Morlaix en 1587 et en 1593. Ce dernier, gouverneur du Taureau, s'y conduisit en pirate pendant neuf ans, arrêtant les navires, vendant les

cargaisons, rançonnant, emprisonnant des otages : gangster avant la lettre !

Aujourd'hui, Coatserho est loti, sillonné de rues... Peu d'années après la « grande guerre », une clinique y fut établie, dont le docteur Le Jeune, futur sénateur-maire de Morlaix, prit la direction. La première villa fut construite par M. Thézé, au sud-ouest du lotissement, mais en très peu de temps ce fut une éclosion de maisons aux silhouettes variées, campées dans des jardins bien entretenus, mais où nous déplorons que l'on n'ait pas laissé davantage d'arbres...

Au delà du chemin longeant au nord-est l'ancien parc, un champ fut transformé en stade des « Gâs de Morlaix ». La foule des beaux dimanches de matchs ou de kermesses se pressa où peu d'années avant, la charrue traçait son sillon. En 1939, une salle d'œuvres avec chapelle fut construite et dédiée à Sainte-Thérèse de Lisieux. Pendant la guerre de 1939, le terrain devint un camp britannique et l'on y entendit s'exercer les tambours et les fifres.



Une simple route sépare ce lotissement de celui de Pennanru, organisé par M. Gougenheim, en 1937. C'est là que j'écris ces lignes, tandis que le soleil se couche derrière les bois de Porzantrez. Dans l'ombre de la vallée, émergent les toits de la manufacture des tabacs, voisine de ce bureau du « Champ de Bataille » où mon père passa tant d'années laborieuses avant de transférer définitivement archives et téléphone en sa maison du quai de Tréguier, bâtie par M. Puyo à l'emplacement d'un ancien four à chaux.

Pennanru, mon village, a aussi son histoire et je crois que bien des châteaux plus célèbres pourraient la lui envier. On y connut un moulin situé en contre-bas, mais il nous est difficile d'imaginer son aspect primitif lorsque Nicolas Coëtanlem acquit la « pièce » à la fin du xv^e siècle.

Il avait été furieux du mariage royal de la duchesse Anne et complota pour donner la Bretagne à l'Angleterre. Il fut emprisonné au Louvre, s'évada et servit la cause royale en lançant ses corsaires sur la Manche pour « appuyer chasse à l'Anglais ». Il dirigea, en 1503, au Dourduff où il avait ses chantiers, la construction de la *Corde-lière*, l'immortelle caraque.

Guillaume de Goësbriand ayant épousé Marguerite de Coëtanlem, posséda le Styvel, Keraudy, Keryvoalen, Triévin et Pennanru, mais les propriétés furent vendues pour payer une rançon de onze mille écus après la capture de François de Goësbriand au siège de Kerouzéré. La terre de Pennanru passa aux Quintin, aux Bonnemetz qui comptèrent un maire de Morlaix. Les bénédictines du Calvaire transformèrent le manoir en couvent après l'incendie qui, en 1636, détruisit leur monastère. Puis la Manufacture des Tabacs s'y installa, ayant pour directeur Dupleix, le père du grand colonial dont l'enfance s'y déroula avant qu'il ne fut envoyé à Quimper pour faire ses études. Sous les palmiers de son empire des Indes, il dut rêver parfois à ce manoir où il fut amené à l'âge de deux ans et qui fut le témoin de ses jeux pendant huit années. Souvenirs de Dupleix, visions qui ne s'oublient jamais, parfums des campagnes Ploujeannaises auxquelles se mê-

lèrent plus tard les senteurs capiteuses des fleurs du Coromandel et des jungles du Bengale !

Est-ce en ces temps que l'on entendait un mystérieux tailleur de pierre qui était le lutin familier de la maison ?

En 1740, les bâtiments étant achevés sur le quai de Léon, les nouveaux ateliers y furent transférés et l'on faillit convertir Pennanru en collège, mais le projet n'eut pas de suite et les propriétaires s'y succédèrent à un rythme rapide.

Au sud-ouest de ce lotissement, les longs toits des Capucins abritent plusieurs familles, après avoir servi de couvent et de caserne. On a retrouvé, en creusant les fondations d'une villa, les corps de plusieurs soldats, morts au cours d'une épidémie alors qu'ils étaient hospitalisés en 1779.

Ce furent René Barbier, seigneur de Kerjean, en Saint-Vougay, et son frère cadet Léonard, qui fondèrent l'établissement en 1611, sur la terre du Styvel, appartenant à leur mère qui était une Goësbriand. La première pierre fut posée par Philippe-Emmanuel de Gondy, duc de Retz; le frère Louis, de Morlaix, mort en soignant les pestiférés en 1631, y fit profession et le dernier gardien, ex-provincial, fut le R. P. Jean-François de Morlaix, qui était un Le Rouge de Guerdavid. La Révolution dispersa les moines et guillotina le Père Joseph Mével.

Du troisième étage de la maison où je suis né, 7, quai de Léon, par la fenêtre de la chambre de ma grand'mère, où les meubles d'acajou créaient cette intimité un peu douillette qu'on aimait vers 1850, j'apercevais au-dessus de la rampe Saint-Nicolas, la silhouette austère des Capucins ac-

compagnée d'une série de peupliers; l'un d'eux se dresse encore (en 1941) dans le jardin du directeur de la Compagnie des Eaux.

A mi-côte se masse le faubourg de Troudoust-en dans sa vallée. On y voit la maison noble qui en est à l'origine, mais la chapelle Saint-Sébastien a disparu. C'est lorsque la Manufacture des Tabacs fut installée, que la rue du Port se développa à flanc de coteau et dès 1780, on dénombra 250 habitants dans ce hameau. La création d'une école sur la hauteur qui le domine, donna naissance à un quartier dont les petites maisons ouvrières que fit éclore l'œuvre des « habitations à bon marché », contrastent avec l'agglomération aux façades tristes et s'ajoutent à présent, sans solution de continuité à celles de plus en plus nombreuses de Coatserho et Pennanru, formant une cité claire qu'évente l'air salé de la mer, quand souffle le noroët.



Si nous continuons à monter la rampe Saint-Nicolas, nous atteignons le carrefour de la rue de Ploujean, puis le cimetière Saint-Charles et le hameau de la Madeleine où travaillent les cordiers, ancienne léproserie qui se trouve en Morlaix.

En octobre, des milliers de chevaux piaffent sur ses terrains vagues où des roulottes viennent s'échouer dans les boues de l'automne. Pendant la guerre de 1939 les Anglais y ont dressé leurs camps : tentes et baraquements camouflés. La voie romaine qui va de Carhaix à Primel y passe

et coupe au carrefour de Croaz-Torret le chemin du Tro-Breiz qui, de la Madeleine, atteint Pildoyer, les environs du manoir de Kermerchou, le moulin féodal de Kerohant et franchit le Dourduff à Kermouster.

Evocations prodigieuses : Les légionnaires romains à l'observatoire de Tossen-ar-C'honiflet, dont les vestiges sont encore présents... Les longues théories de pèlerins du Moyen-Age chantant des cantiques, ou les isolés rendant visite aux sept saints, marchant pieds nus, la poussière collée au visage par le ruissellement de la sueur et s'arrêtant, fourbus, à la chapelle dont la ruine est l'actuelle fontaine du Carmel.

Lances et casques des centuries, gourdes et bâtons des pèlerins !...



D'étonnantes rencontres ont lieu à travers les siècles... Là où campèrent les gallo-romains, mérita un autre créateur d'histoire : le général Weygand, qui se trouva en d'autres circonstances face à face avec la grandeur romaine, des splendeurs de Damas aux sables de Palmyre.

Ami et collaborateur de Foch, vainqueur en Pologne, généralissime, académicien, écrivain de grande classe et homme d'Etat, Weygand a choisi la jolie propriété de Coatamour pour passer des vacances dont le repos n'est qu'une forme différente de travail. Avant cet hôte illustre, nous reconnaissons en ces murs, la silhouette martiale du comte de Breugnon, lieutenant-général des armées navales en 1779.

Quant aux Dulong de Rosnay qui résidèrent à Coatamour, descendants du lieutenant-général

Dulong, lequel eut neuf chevaux tués sous lui et reçut onze blessures, l'un d'eux fut maire de Ploujean. On se souvient de l'apostolat social de son fils : Mgr Dulong, qui habita le manoir voisin de la Fontaine-au-lait, en Saint-Melaine.

Si nous franchissons la route nationale à proximité des bois de Penlan, nous rencontrons la propriété de Trévidy où est établi un orphelinat. Il y eut là, jadis un manoir du xv^e siècle.

La colline dévale vers le village de la Fouasserie et le lieu où se rejoignent, du côté du Val-Pinard les quatre communes de Ploujean, Plouigneau, Saint-Martin et Plourin; mais restons sur le plateau élevé où nous évoluerons vers Plouézoc'h en suivant le chemin des écoliers. La vieille route de Paris, toute droite, nous ramènera par les hauteurs de Bellevue, à la Madeleine où nous bifurquerons sur Garlan.

Dans une dépression de terrain, le manoir du Vieux-Launay se tasse parmi ses hêtres et ses chênes séculaires. Le lierre fait une parure à cet antique édifice irrégulier qui tient son nom des Launay (1350), qui le transmirent aux Marzin, à qui succédèrent les Thorel, Perrot, Le Garrec, Etienne de Kervéguen. Nous trouvons alors le nom célèbre des Goës Briand, puis ceux de Blanchard, de Boudin de Longpré qui fut secrétaire du Roi en 1701 et de Provost-Douglas de La Bouexière, conseiller du Roi. Le capitaine de vaisseau Aymar de Blois, conseiller général, s'y retira et consacra sa vieillesse aux études historiques qui lui ont valu la notoriété. Il mourut nonagénaire en 1852, trois ans avant que son fils, le général de Blois assumât un commandement au

siège de Sébastopol. Depuis lors le Launay appartient à la famille Bobière de Vallière.

Non loin de là, s'étendant de la route de Garlan à la route de Paris, dans la frérie de Moustérou, se situe le domaine de Kerozar. La famille Quintin le posséda au ^{xvi}^e siècle. Un jour, peut-être, le doux et charitable Pierre Quintin, missionnaire, ami de Michel Le Nobletz, figurera sur les autels. Ce sera un nouveau titre de gloire pour Ploujean qui ajoutera un saint à ses héros !...

Le nouveau château règne sur un parc aux lignes amples, dont les allées dessinent des courbes autour de pelouses fleuries de corbeilles et de massifs de rhododendrons. Elles longent l'étang dont l'eau dormante reflète la balustrade du jardin à la Française. J'y ai toujours vu des cygnes évoluer parmi les joncs; la perspective de la pelouse que les statues de Pan, de Diane, d'Apollon escortent jusqu'à un pavillon classique est une des jolies choses de cet ensemble dont l'avenue, avec ses alignements d'arbres, forme le décor de fond de l'hippodrome de Langolvas où chaque année, devant une foule énorme, se disputent les courses de Morlaix !

La petite chapelle de Sainte-Geneviève, œuvre de l'architecte Morlaisien Michel Le Borgne, construite en 1561, veille au flanc de la colline sur l'autre versant de Kerozar : ses panneaux sculptés, ses statues rappellent le temps où misire Guillaume de Boishardy, son chapelain, songeait à la curieuse existence au cours de laquelle il s'était connu apothicaire, écrivain, puis prêtre après son veuvage !

Les Villiers vendirent Kerozar aux Le Bris; ces derniers le transmirent par alliance au général Le Bon, qui fut membre du Conseil supérieur de la guerre aux côtés de Joffre et de Pau et qui fut envoyé au Japon pour représenter le gouvernement aux obsèques du Mikado. Il était également propriétaire de Coatcongar, villa qui porte le nom d'une vieille famille du ^{xiv}^e siècle, dont l'un des membres passa quelques mois à la Bastille. Le bandit La Fontenelle posséda Coatcongar après son romanesque mariage avec Marie Le Chevoir, et deux siècles et demi plus tard, Tristan Corbière y naquit : le poète aux vers rugueux, épiques et parfois déchirants des « Amours jaunes ».



Sur le plateau que coupe la route de Lannion, en plein vent, les vieux bâtiments à pignon aigu de la Boissière, avec leur tourelle à machicoulis, leur porte cintrée et la petite forteresse aux murs énormes qui n'est autre qu'une fuie à porte ogivale, située à cinquante mètres de l'ancien manoir, forment un ensemble imposant. Une statuette d'or gallo-romaine fut trouvée dans le jardin et acquise par le musée de Morlaix. Les artistes remarquent les fermes de Kerscau et de Kervézellec où sous les toits lourds se distinguent une lucarne gothique, une fenêtre à meneaux et des portiques qui concourent à former des groupes admirablement composés et typiquement bretons.

En remontant au nord, la route de Plougasnou mène à la rivière du Dourduff. A droite se trouve

la terre seigneuriale de Coatgrall, que possédèrent les Kerraoul et les Guicaznou; son moulin gothique est encore debout au confluent du Dourduff et du Dourmeur. Les manoirs y pullulaient: l'un d'eux, Kermoal, fut le fief d'une branche cadette des Kergournadech. Les noms illustres de Bretagne se donnent rendez-vous dans ce coin de terre et nous sommes bien étonnés d'apprendre qu'en 1703, il n'y avait plus que cinq familles nobles à Ploujean.

Kermoal est situé à l'angle sud-ouest de l'aérodrome Maréchal Foch. Nous vîmes au cours de la première fête d'aviation, en 1939, le capitaine Fleurquin effectuer ses acrobaties impressionnantes. Lindbergh, le héros de l'Atlantique, atterrit maintes fois sur ce terrain. En 1940, on y vit évoluer les avions légers des élèves pilotes et pendant l'occupation, les appareils allemands peints en gris foncé.

De là, le bourg de Ploujean est charmant, encadré d'arbres, groupé autour de son clocher, miniature découpée sur la crête de sa colline et les pilotes qui le survolent le voient entouré de ses châteaux dont l'ensemble des parcs lui font une fourrure verte. Au pied de la montagne, le Dossen trace un sillon d'argent et tout autour du village brillent les toits du Rest, de Kervellec, de Penvern, de Kersuté, de Keredern, de Pont-Coz, de Pennanallé où s'écoule l'existence laborieuse des familles rurales dont les champs fument sous le soleil levant... C'est là que les Morlaisiens plaçaient leurs nouveaux-nés en nourrice au XVIII^e siècle.

Lorsque l'avion plane, moteur au ralenti et se pose sur le terrain, le pilote a devant lui les bois de Traonfeunteuniou où l'on voyait naguère, dit-on, errer le fantôme de la méchante Catherine de La Forest, dont le satin de la robe Louis XIV frôlait les arbres de l'esplanade...

Et deux noms surgissent, magnifiques : Au seizième siècle, les Guicaznou, et au vingtième, Foch !

C'est en 1908 que l'on apprit qu'un capitaine d'artillerie achetait Traonfeunteuniou afin de s'y reposer l'été. Il y revint chaque année, faisant, comme il se plaisait à le dire, « de la stratégie avec ses plantations » avant d'aller rejoindre Napoléon et Turenne aux Invalides... Mais entre temps, à la tête de la plus grande armée que le monde ait connu, il gagna la plus formidable des guerres...



Comme il est joli le vallon du Dourduff !

Sinueux, encaissé entre ses rives boisées ou vêtues de landes, il cache son mystère à chaque repli. De découverte en découverte, on va d'un port à un moulin, mais la marée participe à ces métamorphoses en faisant du Dourduff un ruisseau glissant parmi les vases ou un petit fleuve dont M. de La Force voulut jadis faire un bassin pour nos vaisseaux.

Le château de Kerantour le dominait autrefois, il n'en subsiste plus que quelques pierres et peut-être un trésor inouï veillé par une sirène... Mais on voit encore sur l'autre rive les restes du manoir de Triévin, dont les terres plongent vers la

combe que l'on nomme le Dourduff-en-Terre, savoureux nid de verdure, où les maisons mettent leur note d'un blanc cru, autour du pont que franchit la route en un double virage brutal et du vieux moulin seigneurial de Triévin-Bruillac, qui érige ses pignons au-dessus de la chaussée reflétée par une mare d'eau dormante.

Plus loin que Triévin et lui faisant escorte, il est d'autres manoirs, car la paroisse n'en est pas chiche : c'est Kerseach dans son hameau, c'est la métairie de Barandréau; c'est Kernoter qui fut aux Quinquizou, mais qui est aujourd'hui une ferme et c'est enfin Kerjean où Anne de Bretagne fut reçue par Jean Pastour et sa femme Jeanne de Quélen qui lui offrirent une collation ainsi qu'en témoigne la croix dite « des gâteaux beurrés ».

Les chapelles s'y donnent aussi rendez-vous : Saint-André avec sa fontaine; on y tenait un pardon, mais le clergé n'y allait pas. Quant à la chapelle de Saint-Mélar où la statue du pauvre saint porte les traces de ses mutilations, sa tête posée en sa main gauche, elle est proche d'une avenue veuve de ses arbres et bien abandonnée qui conduit à Villeneuve-Polart où naquit sans doute l'admirable frère Louis de Morlaix. Baptisé à Plouézoc'h le 16 juillet 1576, il mourut cinquante ans plus tard, en odeur de sainteté au lazaret de Saint-Mathieu où il soignait les pestiférés avec le père Joseph, cet autre saint.

Auprès du Roc'hou, qui appartient à la famille de Kermadec et dont le nom provient des « Roches », une troisième chapelle repose en son placître ombragé; elle semble, baignée de sérénité,

veiller sur l'immense horizon qui se déploie jusqu'aux monts d'Arrée. C'est Saint-Antoine; son porche à auvent est fermé par une clôture de bois à balustres et les piliers du chœur portent les armoiries des Kergournadech et des Goës Briand.

Le chemin de fer disparu a laissé auprès du sanctuaire de malencontreux bâtiments qui, privés de leur destination, ressemblent à des épaves, mais le carrefour s'est peuplé d'une épicerie et de quelques maisons; une route mène au bourg, où aboutit également celle qui monte du Dourduff-en-mer, par le hameau de Keryvoalen, vieille seigneurie qui fut à Coëtanlem, au bon vieux temps de la *Cordelière*, et par le manoir de Coatquif. Une autre route, récente, domine l'estuaire.



Nous voici donc au bourg. La place est large, fruste, aérée, bordée de maisons blanches; elle est presque à elle seule tout le village ! L'église lui donne du caractère, elle en est l'âme et aussi l'observatoire, car de la plate-forme de sa tour, on admire un impressionnant déploiement de terre et d'eau. La rade de Morlaix scintille, la campagne se creuse vers les vallées du Queffleut et du Jarlot, se relève à Commana, devient austère et fauve vers le Roc Trévél qui est noyé dans l'espace immense. De Plougasnou à Plounéour, de Guerlesquin à Lambader, sur un rayon de sept lieues, on dénombre vingt-quatre clochers. Quant à celui de Plouézoc'h, massif, entouré d'une galerie ajourée, il a vu fondre ses vieilles cloches : les joyeuses « Renée ». Elles avaient été bénies par le bâtisseur de l'église, Vin-

cent Le Guernigou, recteur, et la plus grosse d'entre elles avait eu pour parrain et marraine, le 12 août 1649, escuyer René de Guicaznou et dame Renée de Toulboudou. Quelques années plus tôt, en 1616, Plouézoc'h avait reçu la visite d'un de ses enfants, devenu évêque de Rennes : Mgr Lachiver. Après avoir revu avec émotion parents et amis, sous les chaumes, dans le décor aimé de l'enfance, le prélat s'était rendu au château du Taureau où il avait chanté une messe solennelle en présence du commandant Yves Du Parc et des notables en brillants costumes...

Et puisque nous en sommes à l'histoire locale, profitons-en pour la parcourir rapidement.

Le nom de Plouézoc'h, que Souvestre traduisit par « Peuple du saumon », doit plutôt son origine à un chef de clan dont le patronyme se retrouve encore : le domnonien Ausoc'h.

Donné en 1035 avec toute la chatellenie environnante par le duc Alain III au vicomte de Léon, Guyomar I^{er}, qui blasonnait : « d'or au lion de sable » pour le récompenser d'avoir soutenu son parti, Plouézoc'h fut réuni de nouveau par le roi d'Angleterre Henri II au duché de Bretagne, mais en 1320, la « ville » dépendait encore d'Hervé de Léon.

En 1505, le recteur de Plouézoc'h et son clergé accueillirent la duchesse Anne lors de son voyage à Saint-Jean. Un peu boîteuse, pas bien jolie avec son gros nez, la souveraine était populaire et le peuple était fier de l'approcher. Nous verrons tout à l'heure que les paysans lui sauvèrent la vie.

Par ses œuvres et ses fondations, le testament de Nicolas Coëtanlem fit l'effet d'une manne bénie, mais les incursions anglaises en rade, en 1522, inquiétèrent le pays. On organisa un service de « guet et garde », à Pennalan (Carantec), alimenté par Saint-Martin, Taulé et la ville close. A la presqu'île de Barnénès, se donnèrent le tour, les milices fournies par Saint-Mathieu, Saint-Melaine, Ploujean et Plouézoc'h. Si nous en croyons la requête rédigée en 1549 par Jean Le Jeune, les Anglais, narguant les milices, ne tardèrent pas à revenir...

Puis ce sont les troubles de la Ligue. Le recteur Jean de Botglazec a embrigadé sa paroisse dans la Sainte Union Catholique qui fédérait villes et campagnes du littoral, de Roscoff à Saint-Malo. Ses vingt arquebusiers grossirent la garnison de Morlaix.

Les jours sombres reviennent en 1640-41. La peste qui décime le bas Trégor depuis 1626, redouble de virulence. Elle s'établit à Plouézoc'h et gagne Plougasnou. Une légende nous conte qu'un brave homme de ce bourg rentrait chez lui; or voici qu'au gué de Goaz-ar-Cranquet une malheureuse vieille toute voûtée, le supplia de lui faire passer l'eau. Bon gars, il la prit sur ses épaules. « Qui êtes-vous donc, « mamm goz » ? lui demanda-t-il, et la vieille se redressa ricanante : « Je suis la Peste noire, dit-elle; je n'aurais jamais pu atteindre Plougasnou si je ne t'avais trouvé pour m'y transporter. Maintenant, je vais faucher ta paroisse comme le laboureur fauche son blé mûr. Quant à toi qui m'as rendu service,



tu seras épargné ainsi que ta famille ». La Peste, dit-on, tint parole.

Les troubles, les épidémies avaient mis un peu de désordre. François Bouyn, sieur de Rains, vient en 1649, pour faire état et procès-verbal de « toutes les prééminences étant en l'église paroissiale » et c'est le recensement des blasons, chapelles, tombes et sièges de toutes sortes. L'écusson des Goës Briand : « D'azur à la fasce d'or », règne partout : à la maîtresse vitre, près des hermines de Bretagne, sur quatre autres vitraux, sur un banc, sur la muraille extérieure des fonds baptismaux, sur le clocher; seul ou uni à celui, très estimé, des Coëtanlem qui sont fiers de leur écu « d'argent à la fleur de lys de sable surmontée d'une chouette de même »...

Nous aurons l'occasion de les retrouver.

Voici maintenant la Révolution.

Plouézoc'h est promu chef-lieu de canton en 1790... Pas pour longtemps. Les affaires importantes vont s'y traiter. Le recteur Geffroy, qui est courageux, adhère à la protestation du clergé du Trégor contre la Constitution civile et refuse de prêter serment.

En 1791, des ci-devants tentent une évasion à Térénez, mais les gardes nationaux surviennent, les arrêtent au moment de l'embarquement... et les détroussent ! Le Conseil général prend peur. Si les suspects qui habitent au bord de la mer favorisaient une descente d'émigrés ? Jersey et Guernesey sont « si près » (*sic*). Si l'on connaît mal la géographie, on ignore totalement l'orthographe; pour marteler les armoiries et effigies,

il faut, écrit-on : « auté cy on peu les armine (hermines) qui sont gravé en boas ».

Sur l'avis de Cambry, on fauche des forêts entières : Lanoverte, Villeneuve, Kernoter, ainsi que Kerbasquiou en Plougasnou, le Guerrand en Plouégat. Le bois est expédié à Brest.

Une garnison de jeunes conscrits est installée au Taureau. Cela va créer de beaux incidents. Ces pauvres gens n'ont même pas de souliers. D'autre part, ils ne sont pas des plus recommandables; aussi se plaint-on amèrement. Le Conseil général de la commune prétend que les soldats abiment les vingt lits réquisitionnés à Plouézoc'h; ils y font leurs petits besoins et retournent les matelas en y plantant leurs baïonnettes. Ces messieurs viennent se distraire au bourg : ils y boivent, cassent la vaisselle, brutalisent des femmes !...

On fête la prise de Toulon. On clame « Vive la République » autour d'un feu de joie, puis on va chanter le *Te Deum* à l'église, tandis que les cloches sonnent à toute volée.

Vers 1796, les Chouans arrêtent et menacent les passants, en pleine nuit. Des détachements de soldats cantonnent dans le vieux manoir de Guicaznou et aux batteries de Saint-Samson, de Primel et de Sainte-Barbe. Le 10 Messidor, an VII, la décision est prise d'appréhender tous ceux qui ne porteront pas la cocarde tricolore au chapeau « et non ailleurs » (? !), mais le 3 Vendémiaire, l'arbre de la Liberté est mis à mal par un inconnu. Désormais, on montera une garde sévère autour de « cet arbre chéri ».

Et le temps passe : guerres de l'Empire, de 1870, de 1914, de 1939, sans compter les campagnes coloniales où les marins de la côte jouent souvent un rôle actif. Les enfants de Plouézoc'h ont versé leur sang sur bien des champs de bataille.

Et cependant de vieilles familles rurales ont traversé les siècles sans s'éteindre et sans émigrer : exemple les Milon, dont on voit le nom dans les registres paroissiaux du xvi^e siècle et qui sont toujours au labour, en plein xx^e siècle. Quant au vieux vagabond qui s'appelait Probi-chon Kerhars et qui, en 1840, voulait vendre son titre de noblesse, c'était un malin. Il déclarait en effet que ce marché entraînait aussi la cession du privilège qu'avaient les gentilshommes de guérir en les touchant, écrouelles et maladies de peau...

Plouézoc'h dépendit jadis de l'évêché de Tréguier; sous la féodalité, le bourg relevait des juridictions réunies de Coatcoazer, Bren et Triévin. Le pilori se dressait au milieu du village. Nous ne quitterons pas celui-ci avant d'avoir admiré au sud de l'ancien cimetière la croix hosannière à fût cannelé qui est la seule de son genre existant dans le Finistère.

Puis nous allons nous diriger vers la pointe de Barnénès, riche en souvenirs de toutes sortes.



Le plateau s'affine en approchant de Lansalut, c'est un chapelet de collines qui va du moulin ruiné de Milin-Nech (97 mètres) à la pointe extrême (46 mètres).

A ses pieds, au ras des flots où volent des courlis, un sentier suit la côte, longeant les rochers, les landes, les champs de trèfle ou de blé noir que le vent moire de reflets comme la mer !...

Sur la hauteur, la ferme de Rochandour, très vieille, voisine avec Dalar. Face au large, le parc de Trodibon est couronné par son bois de pins. Une chapelle dédiée à saint Dyboan (ou Dibon) est à l'origine du nom de ce château du xviii^e siècle qui appartenait aux La Moussaye, pendant la Révolution, et depuis lors aux familles de Kersauzon et Costa de Beauregard. Des manoirs lui font escorte. Au sud : Traonévez qui fut aux Ploesquellec et sur la hauteur les ruines de Kerfénéfas où la grave Cécile Bernard de Basseville cacha pendant la Terreur Mme de Kersauzon, Vieux-Chatel et ses enfants, ainsi que deux prêtres réfractaires. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elle reçut le 18 Frimaire 1793, un certificat de civisme !

Et voici près de l'anse de Térénez, le château de Lanoverte, construit au xvi^e siècle. Je m'y rendis un des premiers jours du mois de mai. La campagne était clémentine sous un ciel très doux et l'herbe était parsemée de primevères. Dans un verger, des vaches rousses étaient à l'ombre des pommiers en fleurs. En passant devant les maisons, je voyais, par les portes ouvertes, briller le balancier de cuivre des horloges.

Les bâtiments convertis en ferme sont encore imposants, mais l'avenue et les bois sont rasés, la chapelle n'existe plus et les murs d'enceinte où se dresse le portique, privé de son pont-levis, sont en partie effondrés. Près de son jar-

din qui n'est plus qu'un champ comme les autres, arrosé par une fontaine ogivale, le vieux témoin s'effrite et tombe en ruines, comme son compagnon de jadis, le manoir de Bren qui lui fait face, et comme Roslan. Quant à son moulin, les feuillages de Pont-Cornou le dissimulent...

Devant l'eau qui miroite, Lanoverte rêve à son passé !

La famille de Lévis en fut propriétaire et bien avant elle, les Goësbriand.

Ici, nous nous arrêterons un moment. Partout en cette région nous retrouvons cette lignée et il est nécessaire de connaître son passé.

Voici... Simple énumération :

Originaire de Plouigneau où le manoir de Goësbriand subsiste encore en partie, la famille apparaît dès le ^{xii}^e siècle dans les annales de la province. Auffroy est homme d'armes de l'ost de la duchesse Constance, mère et tutrice du jeune duc Arthur, en 1200. Nous voyons un autre Auffroy, en 1384, lieutenant-général du pays bazadais pour le roi Charles VI. Puis la gloire survient : François combat à Saint-Aubin-du-Cormier (1488) dans l'armée bretonne. Son fils Guillaume, gentilhomme de la Chambre de François I^{er}, épouse en 1500 Marguerite de Coëtanlem et son petit-fils François épouse Marie de Tromelin, dame du Bren et de Lanoverte. Le domaine se complète, au fur et à mesure que les générations se succèdent... Yves, gouverneur de Morlaix, est tué en duel par le marquis de La Roche; un second François prend une part active aux événements de la Ligue, défend Kerouzéré, fortifie Lanoverte, commande le château de Primel et en pro-

site pour piller les bateaux qui passent, puis les Espagnols le font prisonnier. Le roi paie sa rançon et le fait chevalier de Saint-Michel. Deux des filles sont religieuses, son petit-fils, haut et puissant messire Yves de Goësbriand, est maréchal de camp, père de quinze enfants, presque tous baptisés à Plouézoc'h. Louis XIV en fait un marquis.

Imaginons un peu les plantureux festins servis à l'occasion des fréquents baptêmes, dans la grande salle de Lanoverte. La famille est nombreuse, les gosses sont vigoureux et Jean le muet, « maistre d'hostel » est habile... Les vins sont bons et le marquis ne regarde pas à la dépense; il peut, dit-on, aller de Plouézoc'h à Guingamp sans sortir de ses domaines, et de fait, si l'envie lui prenait de tenter l'expérience, il constaterait que l'on a très peu exagéré !...

C'est de son fils Charles-Jean, né en 1661, page du roi, que descend la branche actuellement survivante, mais c'est Louis-Vincent qui illustra la famille. Il fut un des plus grands soldats de son siècle. On le voit aux sièges de Gand, d'Ypres, de Courtray, de Philipsbourg, de Manheim et de Frankental. Il défend Pignerol, commande l'infanterie à Suze. Gouverneur du Taureau en 1691, il accompagne Vendôme en Italie, attaque Stahremberg à Castel Nuovo, défend Toulon, forçant le prince Eugène et le duc de Savoie à lever le siège. Il est à Oudenarde, à Malplaquet. Bloqué dans Aire, en 1710, il tient en échec pendant deux mois Eugène et Marlborough. Il reçoit le grand cordon du Saint-Esprit. Au sacre de Louis XV, il porte le dais !...

Son fils, à qui on a donné les mêmes prénoms, devient maréchal de camp en 1737. Belle lignée !

Dans la chapelle de Lanoverte, dédiée aux saints Simon et Jude, fut enterré un jeune Goës-briand, officier de dragons sous Louis XIV.

Avant que l'héritière des Tromelin n'apportât en dot le domaine, nous y voyons les Trogoff et à l'origine une autre vieille famille, les Kerou-zéré...



Par le hameau de Trostériou, la route dévale en pente rapide, laisse à droite la chapelle de Saint-Gonven, patron primitif de Plougouven, invoqué pour la guérison des maux de tête, et atteint la grève qui forme le fond de l'anse de Térénez. L'eau dort comme dans un étang, unie à la mer par un étroit goulet et il est agréable de glisser en canot sur cette surface unie.

Près de l'isthme qui réunit Barnénès à la terre s'élève une vaste habitation qui a remplacé le manoir de Lansalut. L'origine de ce dernier est peut-être légendaire. Elle vaut d'être contée :

Lorsque la duchesse Anne revint, guérie, de Saint-Jean-du-Doigt, en longeant la côte, son escorte fut assaillie par des voleurs. Or, de pauvres paysans, les Le Gac, travaillaient aux champs, non loin de là ; ils accoururent, armés de leurs outils et mirent en fuite les brigands, non sans leur avoir administré une sévère leçon. La duchesse reconnaissante dota royalement les Le Gac ; elle fit élever un manoir, donna une somme d'argent, ainsi que la terre où avait eu lieu la bataille, qui se nomma dès lors la « lande du

Salut », d'où vient le patronyme encore porté par des familles émigrées dans le Léon. Nous trouvons un de leurs ancêtres, maire de Morlaix en 1691, tandis qu'un autre Lansalut épousait plus tard Caroline de Bavière, dont le frère devait régner sur ce pays en 1805.

Après Kernélehen, une côte nous mène au sommet de la presqu'île où s'élevait autrefois le château de Barnénès, transmis par les Ponthou aux Goës-briand, en 1277. Dans une ferme on voit encore une grange voûtée en ogives.

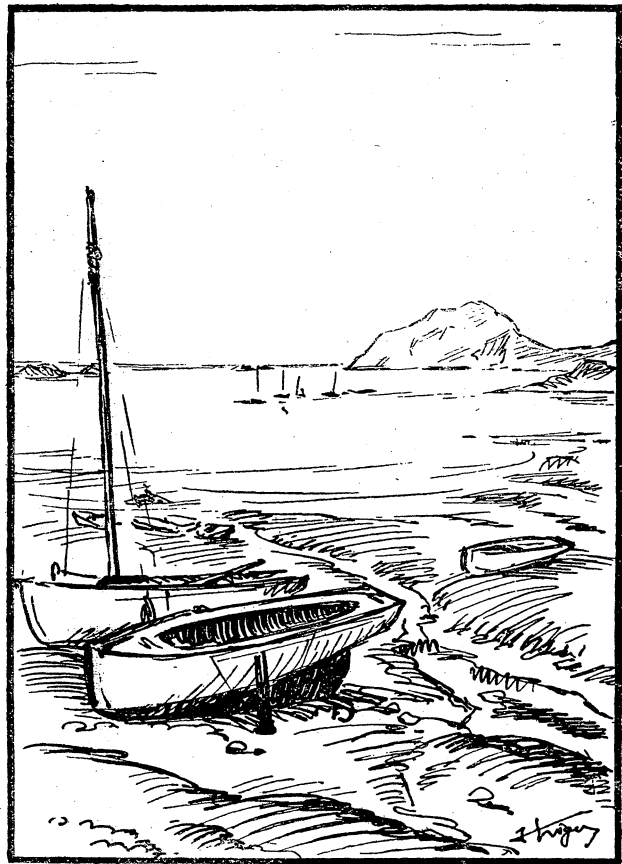
Belvédère d'où la vue rayonne sur la rade de Morlaix, la pointe domine l'île de Stérec et ses satellites. Le Guennec évoquait dans un journal morlaisien, depuis longtemps disparu, des visions épiques d'autres siècles...

Les vieux pêcheurs écoutaient tonner au delà des horizons les canons de Tourville et de Du-guay-Trouin, et de cet observatoire, leurs descendants virent les batteries rasantes du Taureau installées à fleur d'eau par Vauban, s'empanacher de fumée pour protéger la retraite des corsaires français poursuivis. Le 27 décembre 1747, l'*Alcide* vint se réfugier en rade, il toucha le brisant le *Malouin* et coula, noyant le capitaine Ribarre et une centaine de marins. Un de ses canons, récupéré en 1880, figure au musée de Morlaix.

Le 16 mars 1793, on put assister à l'émouvant spectacle d'une tentative de débarquement : Une frégate et deux vaisseaux anglais parurent, voiles gonflées... Les pièces grondèrent ; une chaloupe se détacha, poussée à force de rames vers le château.

mais un corsaire français intervint et les britanniques rompirent le combat. On avait eu chaud !

Déclassé en 1889, le Taureau reçut six pièces à tir rapide en 1898, au moment des incidents de Fachoda. Bien que la rade ait encore entendu le canon en 1940, il n'est plus aujourd'hui qu'un vieux retraits, une forteresse déchue sur un îlot qu'on regarde en passant...



— Rocher de Primel —

Vers Plougasnou et Primel

Les hauteurs de Plouézoc'h sont séparées du territoire de Plougasnou par une vallée. Aussi, que ce soit au Roslan, à Rosludu ou à Kergueunet, nous abordons toujours des collines aux pentes inclinées qui semblent défendre comme autant de bastions le plateau de cette vaste commune.

Enumérer fermes et manoirs nous entraînerait à écrire un véritable volume. Telle n'est pas notre intention en cette étude où nous survolons rapidement le pays, accrochant par hasard une vieille tourelle, suivant un bout de route et nous reposant ensuite sur le sable tiède d'une plage.

S'il est vrai qu'à Traon-ar-Velin, sur les bords du Queffleut, on exploita une carrière de quartz aurifère et qu'à Plouézoc'h le baron de Beausoleil au XVII^e siècle, releva une mine d'argent, nous constatons qu'à Térénez on empierre les routes avec des améthystes ! Ce voisinage de richesses hypothétiques fait rêver à Golconde ou aux Mille et une nuits, mais n'a qu'une éloquence purement évocatrice.

C'est sur de la bonne terre bretonne que nous continuerons à nous promener, parmi les champs de blé, d'avoine, de sarrasin, de pommes de terre, ou dans des chemins bordés de muriers et tout flamboyants de l'inépuisable mine d'or des fleurs d'ajonc !



Plougasnou offre sans doute la plus jolie collection de plages que puisse présenter une commune du Finistère.

Gardant pour la fin, la formidable pointe de Primel qui ne connaît comme rivale en Bretagne que le cap Fréhel, Pen-hir ou la Pointe-du-Raz, nous descendrons successivement au creux des différentes anses, par des routes aux tournants continuels, aux carrefours où l'on s'égare et dont les cailloux ne sont pas favorables aux pneus des véhicules !...

C'est ainsi que nous plongerons vers Térénez, accueillis par un manoir en ruines dont le portique s'ouvre sur le scintillement de la rade qui apparaît constellée d'écueils et de balises.

Ne communiquant avec la mer que par un étroit goulet, l'anse constitue un port calme où les barques sont immobiles. De délicieux groupes de maisons blanches se tassent au ras du sol couvert d'une herbe pauvre brûlée par les embruns. Des petites cours entourées de murs épais, des jardins dont le buis protège les hortensias ou les œillets forment des recoins d'intimité où des rangées de galets, des casiers et des haveneaux rappellent la grande voisine dont on ne cesse d'entendre la rumeur. Les tas de goémon sec s'éparpillent, fleurant l'iode. Des filets s'étendent auprès des piles de fagots...

On s'assied sur la rive et l'on ne se lasse pas de voir arriver les vagues. Elles glissent... Une lame d'argent brille en éclair lorsqu'elles se replient, et répandues en nappe elles s'étalent, précédées d'un bourrelet de mousse, puis se retirent, laissant le sable lisse comme un miroir.

Le soir, lorsqu'il fait beau, la mer devient métallique avec une trainée fulgurante au couchant, tandis qu'une voile, comme dans les légendes celtiques, s'enfuit vers des lointains d'apothéose...



De Térénez, nous pouvons rejoindre, par le manoir du Cosquer, la grève éblouissante de blancheur de Samson. Presque déserte, puisque seule une pension de famille la borde du mur de son parc, elle s'étend au pied d'une colline où quelques maisons tiennent compagnie à la chapelle dédiée à saint Samson, évêque de Dol au ^{vi} siècle, qui s'embarqua jadis pour aller en Grande-Bretagne étudier au monastère de l'abbé Ildut. Les Bretons lui demandent de leur accorder la force physique, le confondant avec le vainqueur des Philistins !...

La grève du Guerzit, qui fait face aux Roches Jaunes, forme une anse évasée entre deux coteaux où de rares maisons sont semées parmi les landes. On y cueille des chardons bleus. Un bois de pins ombrage la côte, escarpée au nord, jusqu'au Diben, village de pêcheurs où nous avons connu le grand artiste qu'était Maurice de Becque.

Vêtu comme un marin, toujours souriant et heureux de vivre, il nous accueillait affectueusement en sa charmante propriété de Roc'h Torret, dont il avait paré le jardin de monceaux de fleurs et orné la maison des plus belles eaux-fortes d'animaux qu'il nous ait été donné de voir !

Je me souviens de la promenade que nous fîmes ensemble à la roche fendue dont les ai-

guilles de granit sont presque verticales. Il soufflait un vent fou qui nous faisait tituber !... Devant nous, le rocher du Lion qui ressemble aussi à une tête de Sphinx, était en proie à la ruée des vagues et de l'autre côté de la baie, la mer fouettait d'écume le bloc énorme de Primel !...

Non loin de chez lui, notre ami Fanch Gourvil avait pris également, dès cette époque, l'habitude de venir avec sa nombreuse famille, se reposer de ses travaux d'onomastique.



À l'intérieur des terres, entre la côte et le bourg, des chemins vicinaux desservent des hameaux, comme le Mescouez, Kerenot, et des fermes qui sont d'anciens manoirs : le Kermeur, flanqué de sa tourelle à flèche, Kervény dont la porte ogivale est surmontée de l'écusson des Coatanscour, situé non loin d'une croix ornée de personnages et d'armoiries; Kernisan, qui fut aux La Forest, originaires de Tréménec et qui possédaient aussi Goasven.

Le manoir de Kerbabu, avec sa chapelle, appartient à Yvon de Léau, procureur-syndic de Morlaix, en 1594. Le Guennec, dans son guide, nous conte l'histoire que voici : Jacques de Léau, commandant le château du Taureau, en 1611, était venu à Morlaix avec sa fille unique pour entendre un prédicateur célèbre. Au cours de la cérémonie à l'église du Mûr, la jeune fille fut enlevée, à la faveur d'une bousculade, par des pirates irlandais qui, l'ayant transportée sur leur navire, prirent le large à la marée suivante. De Léau, prévenu, équipa deux barques et rat-

trapa le ravisseur dans la baie de Carantec. On se rua à l'abordage et après une sérieuse mêlée, la pauvre enfant fut délivrée. Son père, que la légende a peut-être confondu avec Yves Du Léau, seul officier de ce nom à figurer dans la liste des capitaines du Taureau, prévint toute agression de ce genre en faisant jeter à la mer tous les survivants de l'équipage et en ordonnant d'incendier son bateau...

Le manoir de Pontplencoat appartient aux Pastour de Kerjean qui le tenaient des Quélen. Au creux de sa vallée, il apparaît à travers les feuillages d'un jardin, mais le bâtiment principal datant du xvi^e siècle et flanqué de deux tourelles que l'on pouvait admirer vers 1900, a été aménagé en préventorium et agrandi par l'adjonction d'une aile dont la laideur géométrique est un douloureux anachronisme !

Quelqu'un s'y souvient-il encore des aboiements d'un chien noir qui n'était autre que le chevalier Artus, métamorphosé ? Légende que rendit vaine la présence de la chapelle formée avec les ruines de celle de Tromelin...

De là, il nous sera facile de monter vers Plougasnou dont le clocher pointe au-dessus d'une campagne rappelant un peu les environs de Taulé ou de Plouénan. Nous abordons, sur la place, cette route de Morlaix qui, pour beaucoup d'entre nous, est si familière.

Rappelons-nous les voitures de louage du père Porzier, le claquement du fouet, les arrêts du cocher aux auberges.

Le visage de mon père, ce visage au regard clair, m'apparaît constamment le long de cette

route par où il nous amenait, ma mère, ma grand-mère et moi, à Trégastel, où nous passions la fin de juin et les premiers jours de juillet, aux douces années du début de ce siècle.

Les chevaux vigoureux : *Penneres* et *Distok*, traînaient avec un cliquetis de gourmettes, la victoria, parmi les parfums de la campagne en fleurs ! Après la rude côte du Dourduff-en-terre et les bois du Roc'hou, j'entendais la voix de mon père qui annonçait Kermouster, que les gens du pays prononcent « Kervouster ». On passait auprès de la petite chapelle de Saint-Sébastien, laissant à gauche le chemin de Kervélegan. On dit que le vieux sanctuaire arrêta la marche des épidémies !...

Jusqu'à l'entrée du bourg, ce ne sont ensuite, à droite et à gauche de la route, que de vieilles fermes dont l'odeur d'étable vous accompagne, mêlée à celle des foin ou des moissons.

Des bois de sapins masquent la chapelle et le colombier anciens du manoir moderne du Mesgouez qui tient son nom d'une vieille famille dont un membre fut, en 1688, chevalier de Malte.

C'est dans une prairie située en bordure de ces bois, que l'on voit, auprès d'un oratoire, la « croix de la Reine », dont le piédestal porte, dit la légende, l'empreinte du pied d'Anne de Bretagne, depuis l'instant où elle descendit de sa litière pour accomplir, pédestrement, la distance la séparant de Saint-Jean où elle se rendait en pèlerinage...

Le manoir de Mesquéault, possédé en 1402 par Jean Périou, capitaine de Lesneven, est situé face au hameau de Saint-Georges, jadis prieuré

de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes et qui fut dirigé par Françoise de Lafayette, future abbesse.

Toute la paroisse de « Ploicathnou » avait été donnée en 1040, après la mort du comte Alain, par son épouse, la duchesse Berthe et son fils Conan, « effrayés des prodiges et des signes fréquents et répétés qui annoncent la fin du monde ».

On laisse à gauche Kerlessy, qui fut aux Trogoff. Je vis un jour déboucher sur la route un magnifique renard aux environs de Kerollan, avant la montée en pente douce qui aboutit aux petites maisons basses de Pen-an-End. Où sont les chasses d'autan suivies de « gueuletons » gargantuesques ?...

Kerastan voisine presque avec Kervescontou qui appartient à Jean Coroller, descendant du notable Morlaisien qui s'offrit, lors de l'expédition punitive de Jean IV, comme Eustache de Saint-Pierre, pour sauver sa cité. Moins heureux que le héros de Calais, il termina sa vie, pendu à un gibet.

Kerdalidec est situé au dernier tournant que l'on aborde avant l'agglomération dont l'entrée, comme dans tant d'autres villages, est abîmée par des affiches, des distributeurs d'essence et des crépis de couleurs saugrenues dans un pays où le blanc peut seul remplacer les tons éloquents du granit.

Au recensement de 1936, 600 habitants seulement peuplaient le bourg sur près de 3.700 que comptait la commune. De courtes rues aboutissent au jardin qui remplace aujourd'hui le

cimetière. Des trophées de 1913 s'y couvrent de rouille aux alentours de l'église, dont le clocher s'achève en une flèche un peu disproportionnée mais imposante en son puissant élan ! Le xvi^e siècle y a marqué son empreinte, mais trois arcades romanes subsistent d'un état primitif et un vaste autel à colonnes encadre un tableau du Rosaire. Nous pouvons y voir aussi une statue polychrome de Saint-Pierre et le trésor qui compte entre autres un ostensor de style Louis XIII, en vermeil.

Quand nous venions, en carriole, entendre la messe en cette église, je somnolais un peu pendant les sermons bretons du recteur dont le talent n'égalait pas celui d'un de ses prédécesseurs, cet abbé Clech qui publia vers le milieu du siècle dernier, les « Rêves d'un glaneur celtomane »...

En sortant de l'église, on allait faire quelques commissions dans les épiceries qui sentaient le biscuit et le café grillé. Des « toukens » nous servaient, qui parlaient assez mal le français. Un jour de « pardon » je fus effrayé par les ours que des forains faisaient danser au son du tambourin.

A cette époque, les vestiges du passé me laissaient indifférent, j'ignorais le tumulus de Runar-Bugalé, la croix qui fut sans doute plantée par les premiers chrétiens du pays et la chapelle du cimetière précédée de la chaire à prêcher où s'élève une croix primitive, je regardais distraitement la maison prévôtale ainsi que cet oratoire de Notre-Dame de Lorette que j'ai eu l'occasion de dessiner depuis lors. Unique en son genre dans toute l'Europe avec sa façade ouverte en

plein cintre et sa toiture courbe, il fut bâti en 1611 par la douairière de Kerastan. Il rappelle un tombeau de Lycie, sur la rive méditerranéenne de l'Asie Mineure, mais il contient une statue à qui les jeunes filles qui désiraient se marier dans l'année venaient offrir leur chevelure !...

...Quant à la Seigneurie de Guicaznou, elle constitue le berceau de la famille du même nom qui s'enorgueillit d'être, avec les Kerret à qui, d'ailleurs, ils s'étaient alliés : « Les premières personnes de la terre » :

*« An tud Kenta a vva er bed
A vva Guicaznou ha Kerret ».*

Sans aller aussi loin, reconnaissons que les Guicaznou ont fait honneur à leur blason : d'argent fretté d'azur !...

Un premier panetier du duc Jean V, un maître d'hôtel de la Reine Anne, capitaine de Morlaix en 1489, nous apparaissent dans le cadre flamboyant de leur époque, escortés d'une belle lignée...

♦ ♦ ♦

Une route large et goudronnée descend avec d'amples virages vers la côte, longeant un vallon, traversant près des ruines de Saint-Nicolas, un camp romain dont les retranchements se devinent. Un menhir se dresse et les petites fermes de Kerluguët s'alignent. Des fleurs et un vieux puits achèvent d'en faire un ensemble aimable.

Non loin de l'eau qui clapote parmi des joncs et des galets, au fond de l'anse de l'Abbesse, le manoir de Tromelin transformé en ferme, masse de solides bâtisses à portes gothiques flanquées

d'une tourelle trapue. C'est le lieu d'origine d'une famille qu'illustra le défenseur de Saint-Jean-d'Acre, qui vint mourir à Ploujean.

On raconte qu'un des fermiers de Tromelin : Fiacre Guernigou, envoyé par ses parents pour étudier à Paris, quitta bien tristement la jeune fille qu'il aimait. Il ne revint que pour assister à son agonie. La pauvre enfant le supplia d'obéir à son père et de se faire prêtre. Fiacre devint capucin sous le nom de Frère Fidèle, reçut les ordres et mourut en 1824, à l'âge de 76 ans. Anatole Le Braz nous a conté en vers, une odyssée de ce genre.

C'est en ce lieu où des vergers voisinent avec les herbages des terres détrempées qu'un lutin prit la malicieuse habitude d'embrouiller les crins des chevaux. Il est probable que le bruit des moteurs l'a mis en fuite !...

Le joli moulin à vent dont Le Guennec a vu, en 1900, tournoyer les grandes ailes de toile bise a cessé de vivre, mais l'antique Rhun Pridou, avec son escalier extérieur et son puits nous accueillera à notre arrivée au port.



Nous dévalons vers la mer qui nous apparaît dans toute sa splendeur, écumant sur les brisants qui prolongent Beg-ar-Diben.

La formidable masse de Primel est presque rose à certaines heures et les crevasses profondes y creusent des ombres que bleuit la légère brume des lointains...

Tout un village de chalets et d'hôtels est venu se greffer en un certain désordre autour des

quelques chaumières et fermes qui constituaient le hameau avant 1890.

Dès qu'on a franchi le premier barrage de roc, c'est la solitude d'un cap dont les champs font bientôt place à une lande aux herbes rases, cuites par le sel, mais dont les ajoncs se dorent au printemps. Des talus bas, en pierres sèches, forment une sorte de labyrinthe, isolant les parcelles de terrain.

La chapelle du Bellec ou de Saint-Etienne, totalement ruinée, était escortée de deux petits menhirs et une guérite en maçonnerie mettait sa note blanche au sommet des énormes masses rocheuses qui constituent la seconde redoute et la plus puissante du cap ! Ensuite c'est la même aridité qu'à la Pointe-du-Raz. De part et d'autre de l'étranglement, la houle bat furieusement et tourbillonne au creux des rocs qu'elle aiguise et lave sans cesse...

Une coupure étroite que franchissait autrefois une passerelle, isole le Grand Rocher, haut de 48 mètres, que l'on voit en septembre, mauve des bruyères et des chardons qui fleurissent dans les coins où subsiste un peu de terre.

Vus de ce belvédère, la Pointe du Diben, Callot et l'île de Batz, forment autant de longues bandes de terre lancées par plans successifs, de plus en plus estompés, dans le plein scintillement de l'eau. C'est là le domaine du couchant qu'embrasent les soirs d'été. Vers le nord-est, les falaises de Saint-Jean-du-Doigt se détachent sur les côtes Lannionnaises, presque perdues dans les brumes.

Quand la nuit est venue, le tumulte du ressac s'accompagne du chant assourdi des bouées sonores,, quelque part dans l'ombre, et les feux des phares s'ajoutent aux étoiles : Phares de l'île de Batz, des Sept-Iles, des Triagoz...

Conversation muette avec les bateaux égarés...



En de tels lieux, les légendes devaient fleurir!

Une fée Morgane, belle sirène, venue des eaux profondes, vint y filer au fuseau. Un monument mégalithique, aujourd'hui disparu, abritait son sommeil. Elle en possédait un autre à Guimaëc et lorsqu'elle lançait sa quenouille, celle-ci retombait sur ce dolmen ou sur celui de Barnénès. Mais Saint-Primel fit fuir cette païenne qui nagea vers les rochers des Chaises où elle se réfugia.

Les vieux marins croient la voir encore bercée par les vagues qui font onduler sa chevelure...

Mais il est aussi un petit korrigan : Sallou, le « cornandon » qui garde sous les rochers des trésors que jamais l'on ne découvrira. Il sort de sa retraite une fois par an, pendant que l'on chante dans les églises l'évangile des Rameaux.

Quant aux faits concernant l'anachorète qui donna son nom à la pointe où il aborda et qu'il choisit comme établissement pour commencer son apostolat, ils font partie de cette légende dorée qui s'appuie sur une base historique et que la tradition populaire a paré de merveilleux. C'est ainsi que l'on rapporte que la cloche de son sanctuaire sonnait seule lorsqu'un danger était proche. Voyant cela, les Anglais la jetèrent dans les flots, mais on l'entend encore sonner au

fond de l'abîme chaque fois qu'une menace s'annonce au large pour le pays de Morlaix.

L'histoire de Primel plonge dans les temps les plus reculés. On y découvrit en effet les vestiges d'un établissement préhistorique. Une allée couverte existait encore vers 1840 dans les dépendances du hameau dont le nom breton peut se traduire par « le passage du château ». Le menhir de « Men-ar-Vioc'h », enfoncé dans la palue sablonneuse acquise par M. Vérant, fut dégagé par ses soins sur une hauteur de 3 mètres environ et l'on découvrit, en 1903, dans le terrain de M. Grenier, des sépultures : sarcophages de granit, armes de pierre avec coquillages...

Des levées de terre et de pierres sèches constituent d'ailleurs des lignes fortifiées facilement reconnaissables, particulièrement dans l'enceinte du théâtre naturel, appelé la « salle verte ».

Qu'était en réalité ce camp retranché ? Certains en ont attribué la fondation à Conan Mériadec, le fabuleux chef breton, dont aurait hérité un ancêtre des Guicaznou.

Les romains avaient aussi reconnu l'importance de ce pays en le reliant par une voie à la capitale des Osismes : Vorgium, qui est devenue Carhaix...

La maison de Dinan posséda au ^x^e siècle le fief de Plougasnou dont Primel était le chef-lieu, puis les Scépeaux, protestants, en furent les détenteurs, jusqu'à ce que Mercœur la fasse saisir et qu'il en confiat le commandement à Goës-briand, en 1592.

Autorisé, après sa soumission à Henri IV, à lever une compagnie de cheval-légers afin de

combattre les ligueurs, Goësbriand fortifia la pointe, mit la région en coupe réglée.

C'est alors qu'apparut La Fontenelle ! Allié aux Espagnols, il s'empara du « château » en 1596 et s'y maintint pendant deux ans, narguant le pauvre Boiséon de Coëtnizan, gouverneur de Morlaix, qui vint à trois reprises et sans succès mettre le blocus devant la forteresse. Il fallut attendre le mois de mai 1598 avant que Graviel de Amescoa, le chef espagnol, ne quittât par mer la place forte.

Des malandrins, profitant de la situation, s'y installèrent et Boiséon, en 1616, dut encore s'en emparer, mais cette fois il fit raser les fortifications que les braves gens de Plougasnou n'avaient pu, malgré leur bonne volonté, détruire complètement.

Une garnison fut maintenue et en 1661, nous y trouvons la compagnie du marquis de Locmaria. Une batterie de deux canons fut installée par Vauban. Nous en voyons les vestiges.



Cependant les destinées de Primel devaient prendre, par l'extension du tourisme, un sens bien différent, mais dont nous suivrons pas à pas le développement, notant des faits et des dates dont seuls quelques rares témoins se souviennent encore. D'ici peu d'années, si elle n'était ainsi consignée, semblable énumération ne serait plus possible.

Quelques chaumières sombres, deux ou trois fermes, la maison carrée du général de La Jaille, étaient les seules habitations peuplant, vers 1880,

la base de ce cap. Les gens du pays y distinguaient quatre trèves : Trégastel Bian, Trégastel Braz, Kerven, du côté du port, et Sainte-Barbe au flanc de la colline qui domine tout le pays.

M. Jobbé-Duval fit construire une belle villa au-dessous de Traon-ar-Rhun, tandis que le docteur Bodros s'installait sur la hauteur... Le père Talbot qui se flattait d'être un descendant du célèbre général anglais, louait trois chambres aux voyageurs. Mais on apportait son déjeuner. La pêche à la crevette attirait les citadins : MM. Mohrt et Delsart étaient parmi les premiers fidèles de ce pays.

C'est alors que les frères Poupon firent construire un grand hôtel, face à l'anse où s'abrite la flottille du Diben-Perros. Commencé en 1891, il fut inauguré par un plantureux banquet servi l'année suivante. De nombreux Morlaisiens y prirent part.

L'omnibus de l'hôtel, sorte de diligence munie d'une impériale amenait les touristes en panamas et vestes d'alpaga, accompagnés de dames en robes à volants qui abritaient leur teint sous des voilettes et des ombrelles. La première villa construite à Trégastel même, fut élevée par un entrepreneur de Morlaix, M. Fournis, à l'angle où, actuellement, la route tourne pour suivre la plage. Devenu président des anciens combattants de 70, il devait en demeurer le dernier survivant.

Concurrencé par Poupon, le vieux Talbot fit élever en bordure de la grève, un hôtel où sa femme fit déguster de délicieux homards, demandant ensuite aux clients : « S'ils avaient assez diné ? » Son fils Jean-Olive géra ensuite l'éta-

blissement qui fut acquis par Kergoat. Quelques années plus tard l'hôtel Guillesser (aujourd'hui hôtel du Trégor) ouvrit ses portes; une deuxième villa fut construite qui devait être englobée dans l'ensemble des bâtiments de l'Hôtel de la Falaise. M. Le Doré inaugura par un lunch, en 1902, le chalet qu'il avait fait bâtir auprès de celui de M. Fournis et presque simultanément les villas Vérant et Grenier s'élevèrent, agrémentées de balcons de bois. Puis ce fut une éclosion. Les Pennel et les Barthélémy construisirent sur les pentes de la colline; chaque année les pêcheurs passaient au lait de chaux les façades de leurs maisonnettes et c'est ce Trégastel aux vieilles maisons blanches accompagnées de quelques chalets normands que j'habitai, en ma prime enfance, au cours de débuts d'été qui m'ont imprégné de pure essence bretonne !...

Mes parents avaient loué une maison appartenant à une veuve de marin, Mme Riou, et on l'avait baptisée « Kergroguen » qui veut dire la « maison des coquillages ». Garnie d'un mobilier breton : lit-clos, armoire, vaisselier, elle était si petite qu'on avait dû aménager des chambres dans le grenier.

Par les soirs de tempête, on entendait siffler le vent en modulations lugubres et, par les matins limpides de juin, le bruit de la marée sur les galets m'accueillait au réveil avec ses promesses de jeux sur la grève. Un parfum de buis et d'œillets montait du minuscule jardin où de gros galets ronds contenaient la terre des bordures. Dans la cuisine, une litho en couleur représentait le naufrage de la batterie cuirassée : *Vigilante*...

Lorsqu'il faisait gros temps, je regardais monter au mât du sémaphore les signaux qui renseignaient les voiliers secoués au large. C'était comme un bateau ancré sur la colline pour guider les hommes livrés au péril des flots.

Dès que le facteur apparaissait, on entendait sa voix. Par n'importe quelle température, il s'écriait : « Il fait chaud 'jourd'hui ! » On savait ce que cela voulait dire et l'on remplissait un verre.

Tous ces souvenirs forment en moi un ensemble coloré, rehaussé d'un goût de sel au bord des lèvres et les grands enfants que nous ne cessons jamais d'être sont encore séduits par des images naïves qui nous rendirent heureux : l'envol en arabesque d'un serpent rose, la nacre d'une coquille, le galbe d'une tasse bleue, le petit poisson de celluloid que l'on fait flotter en riant de joie dans l'eau fraîche d'une cuvette : toute la mer en miniature !...

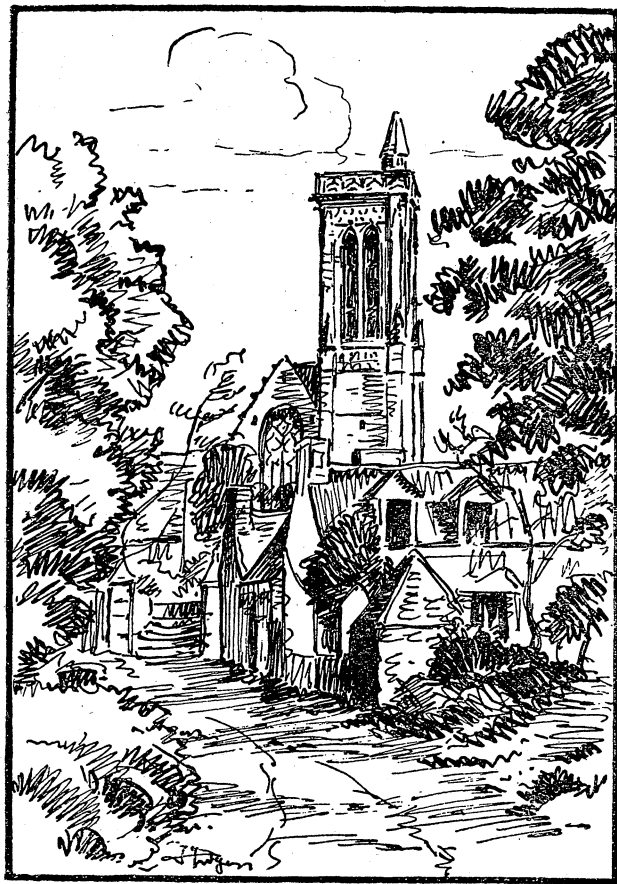
De menus événements venaient rompre la monotonie des jours : l'arrivée de parents qui improvisaient un pique-nique, une course de bicyclettes, organisée par MM. Prigent et Vérant et cette supercherie dont fut victime une gérante d'hôtel dont on connaissait l'état voisin de la folie : Une bande d'estivants s'affublant de draps, sonnant la cloche en pleine nuit et obtenant de la malheureuse, terrorisée par ces « fantômes », la clef de la cave, afin de calmer leur soif !

Depuis cette époque, le développement de Trégastel s'est accentué. Entre 1907 et 1914, plusieurs maisons s'élevèrent, ainsi que l'important hôtel Limbour, mais c'est surtout depuis 1919

que le nombre des constructions augmenta : une chapelle, en 1927, due aux architectes Morlaisiens Laurent et Heuzé; une pension de famille; l'Hôtel d'Arvor; l'Hôtel Roch-ar-Mor, où la jeunesse danse au son du Pick-up; l'Hôtel de la Gare, proche de ces affreux bâtiments du chemin de fer, construits lors de la création de la petite ligne et abandonnés depuis sa suppression. Des magasins s'ouvrent pendant la saison et l'institution Dom Bosco érige sa masse imposante dont le style, contrairement à tant d'autres établissements, est en accord avec le pays.

En quittant Trégastel, nous pouvons, laissant à gauche Traon-ar-Rhun, qui fut la résidence des Tréménec, revenir à Plougasnou par le hameau de Sainte-Barbe dont la chapelle, en plein vent, se détache sur le ciel.

Le manoir de Runfelic avec son portail à créneaux domine la côte battue d'embruns qui sépare la grève de Primel de celle qui est commune à Plougasnou et à Saint-Jean.



— Saint-Jean-du-Doigt —

Saint-Jean-du-Doigt

Saint-Jean, le pays des miracles ! N'en est-ce pas un, déjà, de faire surgir l'adorable verdure qui pare un des plus jolis vallons du Trégor, près d'un rivage qui en est avare ?

Cambry l'avait bien remarqué ce coin fleuri d'ajoncs et de bruyères où il nous décrit la mer, pressée par deux montagnes, pénétrant sur un lit de sable, et il ajoute avec une poésie qui ne lui est pas coutumière : « Ses flots meurent sur des prairies coupées d'ormeaux et de sapins. Des haies d'épine blanche et de rosiers sauvages entourent quelques vergers, soutiennent des toits de chaume et coupent agréablement ce délicieux paysage ».

Les chaumes sont devenus plus rares, mais Cambry pourrait encore décrire sa vallée de Traon-Mériadec avec les mêmes mots.

Nous résumerons ses impressions et les nôtres par trois images : une église gothique autour de laquelle se groupent des maisons blanches, candides et simples; une fraîcheur bruissante de feuilles et d'eau courante; une exaltante échappée vers la mer qui, dans la lumière douce apparaît d'un bleu velouté qu'une caresse d'estompe atténue en sa rencontre avec le ciel !...

Mais la prestigieuse histoire s'impose à nous avec des couleurs de vitrail !...

Bien que chacun la connaisse, nous allons la raconter telle qu'Albert Le Grand nous l'a transmise...



C'était aux temps lointains où quelques chaumières et une pauvre chapelle dédiée au bon saint Mériadec, évêque de Vannes, formaient à elles seules le village. Or, vers l'an 1418, un archer originaire du pays, qui suivait un des gentilshommes du duc Jean V, passant près de Saint-Lô, vint s'agenouiller dans l'église où l'on conservait les reliques de l'index de saint Jean-Baptiste, rapportées par Thécle, la vierge normande, après qu'une pluie miraculeuse eut préservé de l'incinération ces phalanges qui désignèrent l'Agneau de Dieu à l'adoration des hommes.

L'archer était rempli de ferveur à la vue de ces précieux ossements et il eut bien voulu les emporter en son pays... Cependant, comme le temps passait, il fallut se mettre en route. Il marchait allègrement, ressentant une joie profonde dont il ne devinait pas la cause. Traversant une ville, il entendit un carillon. Les cloches sonnaient d'elles-mêmes, attirant la foule sur son passage. On crut qu'il s'agissait d'un sorcier et on l'emprisonna. Mais s'étant endormi il eut la surprise de s'éveiller auprès d'une fontaine, en son pays natal. Il reconnut de loin la maison de son père et, sentant qu'il était l'objet d'un grand miracle, il dirigea ses pas vers le chaume qui abrita son enfance. Les arbres s'inclinaient pour saluer son passage et lorsqu'il fut

agenouillé dans la chapelle, les cierges s'allumèrent et la relique, qu'à son insu il avait rapporté « en la jointure de la main droite avec le bras, entre la peau et la chair », vint se placer sur l'autel.

Le duc Jean V, ayant appris l'événement, fit une enquête en Normandie et, certain du prodige, il se rendit à Saint-Mériadec, pria devant la relique et offrit un étui d'or. Le 1^{er} août 1440 fut posée la première pierre d'une église, car les pèlerins devenaient chaque jour plus nombreux. La générosité d'Anne de Bretagne permit de la consacrer en 1513.

Entre temps, des tribulations étaient survenues. Lorsque les Anglais, ayant mouillé leur flotte dans la baie de Primel, débarquèrent à Morlaix, ils profitèrent d'une nuit pour piller Plougasnou et Saint-Jean, emportant la relique afin d'en faire don à leur souverain. Arrivés à Southampton, ils s'aperçurent que le doigt avait disparu. Le jour où la flotte avait levé l'ancre, il était revenu se placer en son tabernacle. Devenus subitement aveugles, les ravisseurs ne recouvrèrent la vue qu'au cours d'un pèlerinage de réparation.

La reine Anne, souffrant d'une enflure à l'œil gauche, envoya Mériadec et Guillaume de Guicaznou à Saint-Jean, afin de lui rapporter le précieux index, mais une nouvelle évasion prouva qu'on ne devait pas le déplacer ainsi : la reine comprit la leçon et partit en litière, terminant son voyage à pied. L'application du doigt sur l'œil malade le guérit aussitôt.

Anne de Bretagne offrit à l'église un véritable trésor d'orfèvrerie et trois bannières de velours; mais il est probable que le merveilleux calice en vermeil, décoré d'ornements et de personnages en relief que l'on y admire encore et qui est l'œuvre de l'orfèvre Morlaisien Guillaume Floch, fut un don de Claude de France, fille d'Anne de Bretagne et femme de François I^{er}, dont la figure se distingue, relevée en bosse, sur la patène.



Jadis, simple trêve de Plougasnou, Saint-Jean possède un des plus beaux ensembles architecturaux de Bretagne. L'église, dont la nef est triple, ne comporte pas de transept et ses piliers prismatiques d'une extrême légèreté, supportent une voûte de bois très élevée. Une piscine de granit où les pèlerins se lavent les yeux, de vieilles statues, un rétable du xvii^e siècle donné par le marquis de Locmaria, mettent en ce sanctuaire leur féerie d'or, de couleurs naïves, de marbre rose et noir, d'ombre et de rutilance...

De délicats meneaux rayonnants font de la maîtresse vitre une flamboyante dentelle qui se découpe sur un chevet plat.

La tour à rampe, ornée de quatre-feuilles, fut découronnée de sa flèche de plomb par l'incendie qui mit en péril, il y a quelques années, l'existence de l'église.

Un arc de triomphe gothique, dont les niches des contreforts sont ornées des statues de saint Jean et de saint Roch, donne accès au cimetière où l'on admire un oratoire dont le clocheton s'éclairait autrefois d'un fanal projetant sa lueur

sur les tombes et une exquise fontaine composée d'un bassin circulaire à têtes de lions et de trois vasques d'où l'eau ruisselle. Les sculptures en sont peut-être dues à Lespaignol.

Auprès de l'église, un hospice fut érigé au début du xvi^e siècle pour les pèlerins malades ou sans ressources. Devenue hôtellerie, cette maison, crépie en blanc, a conservé son escalier de pierre de taille en forme de vis et sa porte dont les sculptures sont de la fin de l'époque gothique.

Une après-midi, nous nous restaurâmes, mon ami le peintre Léopold Pascal et moi, dans la pièce aux lits-clos où se tiennent les hôtes. Assis à la table familiale et savourant de larges tartines de pain beurré, « bara amann », je jouissais de ce calme et de cette saveur trégoroise. L'hôtesse en coiffe de tulle aux ailes pointues nous servait et par la fenêtre aux petits carreaux, le cimetière ensoleillé nous apparaissait comme un jardin aimable et fleuri. L'église créait au fond du tableau un enchantement : ogives en pierre dorée par le lichen.

J'y suis retourné avec mon frère revenu de la guerre, et avec deux jeunes poètes dont on parlera sans doute un jour...

C'est de Pascal que je tiens l'amusante anecdote dont une de ses vieilles tantes, morte à peu près centenaire, fut l'héroïne.

Il y avait à cette époque un revenant qu'on appelait Boutou Braz. Géant de 2 mètres, quand il descendait la colline de Pen-ar-C'hra, on l'entendait de Plougasnou.

Or, Mme L..., qui avait quatre-vingt-seize ans, se réveilla une nuit en entendant ce bruit qui

n'avait rien de rassurant. Elle ne se troubla point, se leva sur la pointe des pieds, décrocha un sabre de cavalerie qu'elle tenait d'un aïeul hongrois, et par la fenêtre ouverte, en pleine obscurité, elle sabra quelque chose...

Le lendemain, on découvrit le cadavre d'un chat coupé en deux.



Le « pardon » qui se déroule les 23 et 24 juin n'est plus que le pâle reflet des solennités de jadis. Bien des écrivains l'ont décrit et il nous suffira d'ouvrir quelques livres...

Cambry raconte avec une ironie hautaine qui ne l'avantage pas, ce rassemblement de quinze mille personnes, assistant à l'embrasement du « tantad ». Un ange partait du sommet du clocher, volait au bûcher qu'il allumait et retournant à la flèche d'où il était venu, disparaissait dans l'ombre qui dissimulait la corde. Certains croyaient à un miracle.

Pol de Courcy, Tiercelin, puis Le Braz agrémentent leurs récits d'intéressants détails. Nous voyons le bariolage des tentes qui abritent les menus objets qu'aiment les enfants : oiseaux et lapins de peluche, mirlitons, trompettes, ballons, ainsi que des souvenirs : médailles, chapelets, scapulaires, drapeaux et binious. Des femmes confectionnent des crêpes qu'elles font sauter sur la tuile luisante de beurre, d'autres vendent des fruits, du pain apporté de Penzé. Les jeunes gens ont en main une baguette blanche. On offre de l'eau dans des écuelles, des petits bouquets de l'herbe de la Saint-Jean. Dans le cimetière, des

aveugles se balancent en marmottant des prières, des infirmes exhibent leurs plaies, des mendiants chantent des « sonnes » ou des « gwerz », la main sur l'oreille. L'église est trop petite pour contenir la foule où des châles de couleur claire alternent avec des châles noirs à longues franges.

La procession sort, traverse le cimetière, se dirige vers le Dounant tout bruissant parmi les herbes, et elle monte à l'oratoire. Beaucoup de pèlerins arrivaient par mer, mais à partir de 1884, ce mode de transport fut abandonné, plusieurs bateaux ayant été coulés par une effroyable tempête. Le chemin de fer et les carrioles suffisent à assurer le service.

Le cortège débute par l'apparition d'un bedeau en rouge que l'on prendrait pour un cardinal, et des porteurs de bannières herminées qui les inclinent au passage de l'arc-de-triomphe et les redressent d'un coup de reins. Des marins promènent une flottille de délicieux bateaux où ne manque pas un cordage. Le plus beau est la *Corde-lière*, mais le plus vieux que l'on connaisse est une frégate à deux batteries, daté de 1753. De jeunes mousses impriment à l'aide de rubans un mouvement de tangage et de roulis aux navires et à chaque arrêt, un maître d'équipage fait charger les pièces. Au coup de sifflet, les bâtiments font feu. Les miraculés défilent ensuite, pieds nus et un cierge à la main. Des enfants portent le bonnet à trois pièces, doré et enrubanné, d'autres ont été costumés en « petit saint Jean » et conduisent un agneau en laisse. Des jeunes filles en blanc, avec la coiffe aux grandes ailes et la ceinture bleue, portent la statue de la

Vierge, et des prêtres en dalmatique soutiennent sur des brancards, dans des reliquaires d'argent, le chef de saint Mériadec, le bras de saint Maudez et enfin, en son petit temple, le doigt miraculeux !

Il ne reste plus que quelques vestiges de ces cérémonies. J'ai vu cependant, en 1935, s'éloigner parmi les jardins de larges ailes de dentelle et des châles brodés, tandis que les ornements scintillaient, balançant les reliquaires ciselés, au ras des buissons de ronces...

...Et je me suis agenouillé avec la foule pour me faire appliquer sur les paupières l'étui de cristal et d'or.



En 1940, à cause de la guerre, le brasier ne flamba point, mais la frégate et les reliques processionnèrent. C'est cette même année que rédigeant mes notes, je parcourus à maintes reprises le pays.

Dans la nef éclairée par les vitres aux couleurs vives, je priai pour le petit garçon que je chérissais et qui portait le nom du grand saint. Quelques semaines plus tard, retenant mes larmes en évoquant le bébé de deux mois et demi qui nous avait quitté un soir de juillet après avoir prodigué ses plus délicieux sourires, je demandai à celui qui avait guéri la Reine Anne, de bien vouloir apaiser ma douleur !...



Le territoire de Saint-Jean, qui fut peut-être le berceau des Kergournadec'h, est très petit, et

c'est ce qui nous explique qu'en dépit de son merveilleux passé, il ne compte qu'un seul manoir : Kerprigent. Encore est-il relativement moderne. L'ancien Kerprigent, voisin d'un étang, fut pris par La Fontenelle en 1595.

Un dimanche, à l'heure des vêpres, le recteur monta en chaire, mais ne fit point de sermon. Il proposa à ses paroissiens d'aller déloger les routiers. On s'arma de fourches, de faux, de bâtons et, recteur en tête, la troupe se mit en marche. L'assaut fut couronné de succès; les manifestants s'emparèrent du château, puis ils le démontrèrent pour empêcher les ligueurs d'y revenir.

La châtelaine de Kerprigent ne fut pas enthousiasmée de cette victoire, elle assigna en justice le prêtre et ses ouailles et les fit condamner à reconstruire l'habitation au lieu où s'élève aujourd'hui le manoir. Mais si les tourelles à poivrière font défaut en ce doux pays, il y a de vieilles fermes qui sont bien jolies; et Traonvéniéc, avec ses vignes sauvages et son lointain de mer est un résumé de la Bretagne.

Une route serpentant à travers un taillis et des cultures coupées de landes pauvres va nous conduire à Lanmeur, petite capitale.



De Lanmeur à Locquirec

Bien des villes pourraient envier à Lanmeur ses titres d'ancienneté. Si la plupart des dolmens et des menhirs sont aujourd'hui brisés, leurs débris prouvent l'importance que dut avoir l'agglomération aux temps les plus reculés; en tous cas, le vieux Kerfeunteun est signalé au ^v siècle par les hagiographes et Albert Le Grand lui attribue même un archevêque, ce qui semble assez audacieux.

C'est vers 530 qu'après l'assassinat de Méliau, comte de Cornouaille, par son frère Rivod, ce dernier tenta d'empoisonner le fils de la victime, Mélar, et le fit mutiler pour l'empêcher de régner. La chirurgie de l'époque trouva une solution : elle dota l'infortuné d'une main d'argent et d'un pied d'airain. Rivod le fit alors poignarder. La punition ne tarda point. Quand on lui apporta la tête de l'enfant, il devint enragé et succomba trois jours plus tard.

Mélar devait être inhumé dans la cathédrale de Lexobie, mais les chevaux blancs qui étaient attelés au char funèbre refusèrent de dépasser Lanmeur. On ne put déplacer le cercueil et l'on en conclut que Dieu voulait que le jeune martyr fut enterré là.

On édifia une église en son honneur.

En ce temps saint Samson, chassé du Pays de Galles par les Saxons, fonda un monastère qui

fut rattaché à l'évêché de Dol et dont saint Magloire fut le premier abbé. Jusqu'à la Révolution, l'archidiaconé dépendit de ce diocèse, dernier vestige de l'époque où l'évêque de Dol régissait toute la Domnonée.

Détruite par les Normands, rebâtie et devenue la résidence du glorieux Juhaël Béranger, comte de Rennes, Lanmeur fut ensuite donnée par Alain III au vicomte de Léon jusqu'au jour où le roi d'Angleterre Henri II, à son tour, s'en empara.

En 1342, Robert d'Artois et ses troupes anglaises furent battus dans les landes du Boiséon par les franco-bretons. Enfin, en 1594, le maréchal d'Aumont campa en ville avec l'armée royaliste. Depuis lors le pays est presque sans histoire; resserrée autour de la large place qui forme à elle seule presque tout le bourg, l'agglomération s'est transformée peu à peu, a perdu ses vieilles chaumières, croyant embellir ses maisons en les modernisant. C'est ainsi qu'a disparu la maison où fut assassiné saint Mélar.

Les voyageurs nous ont raconté qu'en 1750, on y jouait à la soule (« velladec »), jeu qui consistait à se disputer un ballon plein de son, entre hommes de différents cantons. Le soir, on veillait en disant de vieux contes et les femmes filaient au fuseau.

Cambry, dont l'ironie était mordante, insiste sur la saleté qui régnait en 1794. Le cimetière était au centre de la ville qui comptait 2.400 habitants, les chemins vicinaux étaient détestables, mais le peuple était gai, dansait au son des tambourins, des musettes et du hautbois. Quant à la

municipalité, elle tenait audience dans un galetas où les édiles montaient à l'aide d'une échelle !



Lorsqu'on arrive de Morlaix en bicyclette, les pavés de Lanmeur procurent la désagréable surprise d'un accueil cahoteux. A droite, on voit une boulangerie, à gauche, les hôtels, en face, l'église moderne qui a conservé des arcades en plein cintre datant du ^x^e siècle, ainsi que les colonnes et le chapiteau romans du portail latéral. Les vieilles tombes sur lesquelles les gisants étaient sculptés ont probablement été enfouies avec le tombeau de saint Mélar, mais on admire encore l'expression émouvante d'un Christ en bois.

Une fontaine coule au-dessous du chœur. La légende dit qu'elle communique avec la mer qui envahira l'église le dimanche de la Trinité... Et c'est ce qui explique que l'on célèbre la grand'messe à Kernitron ce jour-là. La crypte où passe cette source est d'une haute antiquité. Le chanoine Abgrall la fait remonter au ^{vii}^e siècle. La voûte très basse, puisqu'elle n'atteint pas deux mètres, est soutenue par des piliers massifs, dont deux sont vaguement ornés de feuillages frustes.

L'hôpital Saint-Colomban remplace la vieille léproserie que connurent les itinérants du « tro Breiz » et tandis que la route oblique vers Lannion, une autre voie, adoptée par les touristes file vers Locquirec. Nous aurons l'occasion de la suivre, mais en sortant du bourg, elle passe à proximité de la chapelle de Kernitron dont apparaît la tour carrée, coiffée d'une flèche trapue

comme une pyramide et revêtue d'ardoises. Un groupe de maisons basses bordées de jardinets fleuris et de muretins l'encadrent, ainsi qu'un bouquet de hêtres.

Ce furent les moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Jacut qui rebâtirent la chapelle après les dévastations normandes. Ils ne quittèrent le pays qu'au ^{xvi}^e siècle, mais l'évêque nomma des prieurs jusqu'au jour où le dernier d'entre eux, François de Hercé, titulaire à son tour du siège épiscopal dont il dépendait auparavant, mourut à Quiberon, fusillé en 1795. Parmi ses prédécesseurs, nous trouvons entre autres, les noms de François de Goësbriand en 1587, d'Yves Arrel, auteur en 1627 d'une « Vie de Saint-Mélar », imprimée à Morlaix; de François de Coëtlogon, devenu plus tard évêque de Cornouaille.

Albert Le Grand attribue la fondation de Kernitron à Sainte-Tryphine, qui habitait un château à la Boissière et dont une tragédie, que les anciens recopiaient avec amour, raconte l'odyssée.

Elle n'a gardé de l'histoire réelle qu'une trame sur laquelle les poètes de chez nous ont brodé d'émouvants détails.

Sainte-Tryphine, que cette légende dit être l'épouse du roi Arthur, fut odieusement calomniée par son frère Kervouran. Craignant que son mari n'écoute les funestes propos, Tryphine s'enfuit jusqu'à Orléans où elle gagne sa nourriture en gardant des troupeaux. Convaincu de son innocence, Arthur se met à sa recherche et après six ans de vaines démarches, la retrouve avec joie. Mais leur bonheur est de courte durée, Ker-

vouran profère de nouvelles accusations et cette fois l'époux, qu'a mordu la jalousie, va faire décapiter la malheureuse. Au moment où le supplice va être consommé, une rumeur arrête la main du bourreau. C'est l'évêque de Saint-Malo qui arrive, accompagné d'un bel enfant : le fils d'Arthur et de Tryphine, que l'on croyait mort et qui avait été traîtreusement enlevé par Kervouran dès sa naissance; on l'avait élevé dans le plus grand secret au palais épiscopal.

Le jeune homme, en courageux paladin, offre le combat au calomniateur. Les épées brillent et le misérable tombe frappé au cœur. Le vainqueur proclame l'innocence de sa mère, tandis que la foule clame sa joie. Le roi ouvre les bras à sa femme et à son fils et les presse contre sa poitrine. En reconnaissance d'un tel bonheur, sainte Tryphine fit construire l'église : « Iliz ker an Itron », dédiée, ainsi que son nom l'indique, à Notre-Dame.

Et nous en admirons aujourd'hui l'abside demi-circulaire, la nef percée de fenêtres en forme de meurtrières, la première croisée d'ogive construite dans la région, et le portail latéral dont les colonnes romanes ornées de chapiteaux sculptés datent du ^{xii}^e siècle. Des sculptures primitives figurent sur le tympan les attributs des évangélistes.

Le 15 août 1909, une splendide cérémonie se déroula en l'honneur du couronnement de Notre-Dame de Kernitron. Huit évêques et six cents prêtres y assistèrent ainsi que vingt mille pèlerins. C'était un véritable océan de coiffes aux ailes

de tulle. Chaque année se célèbre le « pardon » devant une foule recueillie.

Quant au château de la Boissière, détruit par les ligueurs, la tradition le situe non loin de la ferme de Rupeulven, sur l'esplanade entourée de douves et de talus qui fut un camp gallo-romain. Le sinistre Kervouran résidait au château du même nom. En ce qui concerne sainte Tryphine, l'histoire n'est pas d'accord avec la légende. Elle ne fut pas, en effet, l'épouse d'Arthur, mais bien de Conomor qui accueillit saint Mélar, fugitif.



Le domaine du Boiséon est le plus fameux du pays par son importance et son passé.

La haute futaie où les brigands guettaient les diligences ombrage la route de Morlaix qu'elle borde sur une longue ligne droite après qu'on a dépassé le manoir de Coatarfrotter.

Les Coatredrez furent les premiers à prendre le nom de Boiséon en 1400. Ils tenaient ce fief de la famille de Lanmeur et l'illustrèrent. En effet, nous rencontrons des Boiséon parmi les chambellans du duc de Bretagne et les gentilshommes de la Chambre du roi. L'un d'eux tomba à Saint-Aubin du Cormier, quatre autres furent gouverneurs de Morlaix et Pierre de Boiséon, assiégé à Kerouzéré, s'y défendit comme un lion avant d'être pris par les ligueurs qui détruisirent son château. On reconstruisit Kerouzéré. Quant à Lanmeur, contrairement à l'opinion émise jusqu'à présent, il est probable que le manoir qui lui-même remplaçait une habitation médiévale ne souffrit pas trop de la guerre puis-

qu'il ne fut démoli qu'au XVII^e siècle pour faire place à un château de style Louis XIV, d'une ampleur si énorme que Boiséon, qui dilapida sa fortune à la cour du Roi Soleil, ne put en achever la construction; ses matériaux servirent à ériger la maison actuelle. Le fief était devenu, sous Louis XIII, siège d'une juridiction et d'un comté, il passa ensuite aux Héliès, aux Léon de Tréverret, aux Forestier de Kerosven, aux Du Dresnay et aux Pluvié. Si le château primitif n'existe plus, il reste encore dans la cour une vasque de granit et dans les talus d'une prairie, deux caveaux munis de conduites d'eau en poterie qui ne sont autres que les bains d'une villa gallo-romaine. Ils dominent les étangs et la cascade du ruisseau à la sortie d'un barrage.

Sur ces bois, ces ruines de chapelle et de colombier féodal, plane le souvenir de la grande lignée dont le blason symbolisait le courage : D'azur au chevron d'argent accompagné de trois têtes de léopards d'or !...

Au début du XVIII^e siècle, un de ses derniers descendants fut membre correspondant de l'Académie des Sciences, puis la famille s'éteignit.

Nous ne la quitterons pas sans avoir rapporté cette histoire mentionnée dans « Les vieux manoirs à Légendes » : Un seigneur de Boiséon punît un jour deux filous qui lui avaient volé du bois; Agapit Couronner avait en effet été surpris abattant un gros arbre, tandis que Mélar Le Daffniet se contentait d'un plus petit. Le châtement ne se fit guère attendre : le maître les fit se dévêtir et ordonna de les enduire, le premier de miel et le second d'une autre matière qu'il est

inutile de nommer. Comme le public s'étonnait que le châtement le plus dur fut réservé à l'auteur du plus petit vol, le marquis dit : « A présent, qu'on délie les deux coupables et que chacun d'eux lèche son camarade pour le nettoyer ! »



Les anciens manoirs ne manquent pas aux alentours de Lanmeur : celui du Hellès a conservé ses pavillons et son portail à créneaux; Keroignant est une ruine gothique et non loin de là, Kerbourand dresse depuis le XVII^e siècle, sa petite tourelle auprès de son puits à dôme. On voyait par les nuits d'hiver, danser les korrigans qui gardaient des trésors au cimetière celtique du « Vénéven », dont s'éparpillent les blocs de quartz, et dans les landes, des dolmens veillent non loin des bosquets du Bodom où sommeille un vieux manoir. Au « tertre des lapins », on a trouvé des armes et des urnes en poterie : Légende des siècles bretons, dont les vestiges reposent, débris de cromlechs ou murs ruinés des gentilhommières parmi les ajoncs d'or !...



En arrivant à proximité de la colline de Traonar-Voas, dont le sommet atteint 112 mètres, Guimaëc apparaît comme le village-type du Trégor. Un clocher à tourelles, doré de lichen, une agglomération de maisons, avec quelques arbres en touffes sombres dont le vert profond met en valeur les rectangles de neige des façades. A l'arrière-plan, au fond d'un vallon, la mer grise ou d'un bleu fin sous le ciel balayé par le vent du large...

Et l'entrée au village ne déçoit pas. L'harmonie règne encore, bien que les tombes aient été enlevées autour de l'église où elles gardaient cette pieuse mélancolie qui dans les cimetières de la côte n'est plus de la tristesse, mais quelque chose comme la douceur résignée d'un souvenir...

En ces sanctuaires où prient des matelots, le seigneur du lieu distribuait autrefois les pains présentés par le recteur, et l'on voit encore tendre aux fidèles la quenouillée qui a survécu aux anciennes offrandes.

On dit que c'est le géant Rannou qui lança d'une lieue le menhir planté près de l'église et si nous en croyons la légende, il en eut été bien capable.

Né au château de Tréléver, situé au fond de l'estuaire du Douron sur un mamelon rocheux, Rannou possédait au ^{xiv}^e siècle le manoir de Kervescoutou, en Plougasnou. Il combattit au service de Jean V contre les Anglais et prit part à la victoire navale de l'amiral de Penhoët, en 1404. Ces exploits et la force prodigieuse du héros ont été décuplés par l'imagination des campagnards. Le jour du pardon, il portait un calvaire de granit en guise de croix processionnelle et si les gens du quartier de Tréléver entendent dans les landes désertes des roulements, des bonds, des heurts, ils affirment que c'est Rannou qui « joue aux boules » avec les rochers de Cléguer.

Guimaëc serait aussi, croit-on, le pays natal de Jean Coëtanlem, oncle du fameux armateur dont nous avons vu errer la silhouette de loup de mer à Pennanru, en Ploujean.

Négociant, armateur, pirate, l'illustre Jean réunissait à Morlaix son escadre. Un de ses navires portait un nom symbolique pour un écumeur de mer : il s'appelait *la Cuiller* ! Coëtanlem se battit à Bristol dont il organisa le sac, puis il se fâcha avec le duc François II, qui lui reprochait ses pillages en Castille. Il n'y perdit rien, puisque s'étant réfugié au Portugal avec sa flotte et ses trésors, le roi le nomma Grand Amiral. Il fit bâtir sur le port de Lisbonne un palais où les Bretons de passage furent magnifiquement reçus, savourant des vins dorés parmi le bric-à-brac des merveilles glanées du levant au ponant au cours des randonnées épiques !...

Les histoires ne font pas défaut en ce pays de Guimaëc.

Parmi les visiteurs de la jolie chapelle de Notre-Dame des Joies, qui domine les bocages du haut de son tertre et où s'entassaient les œuvres d'art : rétable grouillant d'une centaine de personnages du ^{xvi}^e siècle, peintures et galerie à jour, un grand nombre de touristes ignorent son origine...

Elle a pourtant toute la noblesse des vieilles chansons de geste.

Le fils aîné du marquis de Trémédern était parti à la croisade. Or, des années s'écoulèrent sans que l'on reçut de ses nouvelles. Sa famille le pleura, n'espérant plus le revoir. C'est alors que le frère cadet, se promenant à cheval, vit venir un cavalier couvert de poussière dont la visière baissée cachait le visage. Tous deux voulurent passer de front dans l'étroit sentier. Nul ne con-

sentant à céder le pas, un duel fut décidé sur-le-champ !

L'étranger, affaibli, allait être vaincu lorsqu'il s'écria : « Sainte Vierge, me faudra-t-il mourir ici, après avoir échappé à tant de périls, en face du manoir de mon père ?... »

Son adversaire jeta la dague qu'il venait de saisir pour en finir avec l'intrus : « Qui donc es-tu ? » s'écria-t-il. Le croisé leva sa visière : « Je suis le fils du sire de Trémédern » ! Pleurant d'émotion les deux frères s'embrassèrent et firent le vœu d'élever un sanctuaire en ce lieu où ils avaient failli s'entre-tuer, mais où ils avaient connu la plus grande joie de leur vie !...

L'avenue qui dévale de la petite terrasse où s'élève une croix, conduit aux ruines du manoir de Kergomar.

Plus loin se trouve Trémédern, ancienne châtellenie, et dans la direction opposée, parmi les bois, le château de Kergadiou, qui fut pendant deux siècles le fief des Coëtmen et appartient à M. de Biré.



Plusieurs routes partent de Guimaëc en direction de la mer.

Si nous suivons celle qui s'oriente vers le nord, nous descendons vers un vallon où les ruines de Kerambellec dressent leur pavillon fortifié au bord du ruisseau qui va rejoindre le Moulin de la Rive.

Puis une côte nous mène à un hameau admirablement groupé autour du placître aux lourds ombrages où se dissimule à demi la jolie chapelle de Christ. Au bord du chemin, en contre-

bas, une fontaine avec un lavoir précède une croix ornée de personnages et qu'une légende a fait appeler la Croix des Douze Chevaux. On dit, en effet, qu'elle résista miraculeusement aux efforts de ces fortes bêtes attelées à un gros câble, lorsque les révolutionnaires tentèrent de l'abattre.

La chapelle, bâtie pendant la deuxième moitié du xvi^e siècle et deux fois restaurée aux siècles suivants, possède une des deux seules statues du Christ vêtu d'une robe, que l'on trouve en Bretagne, puis une grille à balustres, ainsi que des sculptures représentant des sujets religieux ou même profanes, tel que cet ivrogne qui se frotte l'estomac avec allégresse !

Jadis des pardons attiraient, deux fois par an, le clergé et les fidèles qui processonnaient avec croix et bannières.

Tout près de là, un chemin descend vers l'anse de Poul-Roudour d'où l'on voit les rochers des « charrues » labourer l'écume aux jours de tempête. La chapelle de Sainte-Rose de Lima, toute petite sur la colline abrupte, se détache sur le ciel. Elle est, comme Sainte-Barbe, construite en granit du pays, dont les couleurs qui passent du rose à l'orangé ont des nuances de pêche et d'abricot... Les fermiers y apportaient autrefois « une brassée de cordes de pois en gousses pour y être à l'endroit brûlez », sinon ils payaient à la seigneurie de Kervéguen soixante sols d'amende.

Si au lieu de descendre vers le rivage, on s'oriente du côté de Saint-Jean, l'on parcourt un plateau assez triste... Les mégalithes s'y rencontrent en grand nombre; l'austérité de leur pierre usée par les siècles fait régner dans les landes

où ils gisent cette sensation de spleen qu'on avait tendance à généraliser autrefois quand on évoquait la Bretagne et qui, en réalité, n'y est pas fréquente.

Tumulus de Run-ar-Morvan, dolmens, débris de cromlechs, peulvens, on note une grande variété de monuments druidiques, mais le plus complet est le « Tombeau de la Fileuse », avec ses pierres dressées. Des pèlerins qui s'y arrêtaient dans l'espoir qu'une friction du dos contre la pierre du fond, les préserveraient des rhumatismes, l'ont également appelé le « Lit de saint Jean ». Si quelques-uns d'entre eux se sont attardés, à la nuit tombante, ont-ils entrevu la robe blanche d'une mystérieuse dame qui, tenant une baguette, vient s'asseoir sur une roche, et savaient-ils que ce bloc, lancé par le diable, porte encore la trace de ses griffes ?...

Qu'ils sont lugubres les soirs d'hiver, quand la tempête mugit sur les falaises de Bégrassia et qu'au ciel livide les nuages glissent... On se hâte de regagner la ferme aux poutres basses où les lits-clos gardent une douce intimité et l'on craint quand souffle l'ouragan qu'un spectre n'apparaisse aux fenêtres ou ne frappe à la porte, annonçant qu'un marin a péri en mer !...



La côte entre Saint-Jean et le Moulin-de-la-Rive est formée de hautes falaises que la mer ourle d'écume.

L'absence d'une route en corniche a laissé à cette partie du Trégor son caractère, en lui épargnant l'injure des affreuses villas type « ban-

lieue » et il nous est encore permis de savourer dans ces chemins dont la fantaisie a fait l'objet d'une chanson, le charme d'une Bretagne non polluée.

C'est ainsi qu'il nous plaît de rêver devant le site grandiose de Beg-an-fry, dont le sommet domine le flot de plus de 80 mètres. Un ruisseau, de vieux murs et des landes accompagnent la vision d'une mer déployée jusqu'au fond de la baie de Plestin et les alvéoles creusées dans la muraille friable ménagent des sortes de délicieuses calanques épandant sur la mer de larges ombres que les couchants d'été rendent violettes, avec une écume d'azur.

Une grotte creuse sa niche profonde visitée par le flot, parmi des rochers couverts d'ormeaux que viennent cueillir les pêcheurs.

Des hauteurs, on peut dénombrer les îlots qui parsèment l'étendue des eaux et on les nomme d'après leur forme : le Mouton noir, les Bœufs, les Charrues...

La légende de saint Pol-Aurélien a été empruntée par Guimaëc où l'on prétend que saint Paul délivra le pays d'un dragon qui le terrorisait. Il accomplit cet exploit en passant son étole au cou du monstre et en le précipitant dans les flots par la brèche que l'on nomme depuis lors « Toul-ar-sarpent ». Une chapelle en ruines au bord d'une fontaine rappelle cet événement.

Jadis le manoir de Penamprat se dressait non loin du hameau de Kerbaul et de la gorge encaissée qui dévale vers la mer. La brise salée qui s'engouffre dans ce couloir carresse l'or des épis. Entre Guimaëc et la côte, le hameau de Lézingar,

situé en Locquirec, groupe des maisons coiffées de toitures en pierres du pays, une petite chapelle et une haute croix de granit, parmi le dédale de ses chemins creux et de ses talus, puis à quelque distance une avenue ombreuse conduit au château de Kerven dont la tour hexagonale se voit de la route. Olivier Nouel, maire de Morlaix aux dernières années du xvi^e siècle, le construisit. Sa femme le vendit pour fonder le monastère des Bénédictines de Morlaix où elle acheva saintement une vie exemplaire. Kerven appartient ensuite aux Le Blonsart, aux Kermabon, aux Le Dall de Tromelin, puis à E. de Bergevin qui publia des monographies de Lanmeur et de Guimaëc, et enfin aux Kersauzon.

On dit que Saint-Maëc, inspectant la paroisse dont il était le patron, se présenta sous l'aspect d'un vieux moine au seigneur de Kerven qui l'accueillit aimablement. Sa femme, au contraire, se montra rébarbative. Quelques jours plus tard, à Tréméoc, chez des artisans, le contraire eut lieu; alors le saint, jugeant que les couples étaient mal assortis, fit un miracle. Le bon seigneur de Kerven se trouva uni à la femme du sabotier et ce dernier reçut en lot la châtelaine acariâtre qu'il rossa sans tarder à coups de bâton. Je ne sais si cette histoire est bien orthodoxe, en tout cas, elle est savoureuse.



Et maintenant, nous allons atteindre Locquirec où de nombreux Morlaisiens accumulent chaque été des visions d'eau bleue, de régates, d'étendues de sable où les coquillages se pêchent par milliers.

Pour ma part, j'y conserve l'agréable souvenir des « week end » passés avec ma famille qui avait loué une maison à l'entrée du bourg en 1937. Jeux des enfants au rire clair sur la plage de la Roche tombée : mes filles et leurs six petits cousins. Poursuite des crevettes diaphanes dans les mares où le soleil tremble, recherche des langoustes au clair de lune avec le glissement de l'eau sur les chevilles, départ dans l'azur matinal pour laver une aquarelle et retour dans la lumière nette de midi avec un coup de soleil sur le front et le plaisir d'apaiser sa faim avec des fruits de la mer et du sol...



Une station gallo-romaine exista jadis à la « Palue ». On y a trouvé en effet des armes rouillées, des squelettes et des monnaies. Les débris des bâtiments furent utilisés par Saint-Guirec et ses compagnons lorsque Tugdual, abbé de Dol, les envoya dans la région de Lanmeur avec la mission de fonder un couvent. Ces anachorètes avaient préféré la solitude de la côte à la ville elle-même, et lorsque le saint mourut à Landerneau vers 547, son corps fut enterré au monastère qui garda son nom, mais fut détruit par les envahisseurs normands.

Pendant bien des siècles la presqu'île ne dut point connaître d'événements marquants à moins que l'écho n'en ait pu parvenir jusqu'à nous. Un poète, l'abbé Le Lay, né en 1749, fut curé de Locquirec pendant huit ans. La Révolution et l'Empire se chargèrent de réveiller le pays au son du canon !

En 1801, la flute *La Salamandre*, chargée de grosse artillerie et de munitions destinées à Cherbourg, fut poursuivie par une corvette et un brick anglais.

Guillaume Conseil, s'étant réfugié dans la baie, recruta des hommes de la côte, mit en batterie les pièces lourdes et obligea l'ennemi à fuir. La Landelle, qui raconte avec verve cet épisode dans les « Aventures de Madurec », y fait revivre la vieille marine. On y voit les gabiers manger le contenu de leur gamelle, juchés dans la hune. Pour une ration renversée, emplissant le pont, le maladroît était privé de vin au repas suivant.

En 1804, un autre combat naval se déroula dans la baie. Une flottille marchande y chercha refuge, pourchassée par les navires anglais. La défense côtière, sous les ordres de Guéguen, avec l'aide d'une frégate et d'une chaloupe canonnière, força l'ennemi à repartir.

Vers 1870, Pierre Zaccane fit construire une maison qui est devenue la propriété de M. Mohrt. Romancier d'un talent médiocre, mais fécond, Zaccane était un enthousiaste. Un jour de tempête, il s'élança au devant des vagues en clamant son admiration; une douche magistrale le refroidit aussitôt !...

Il n'y avait à cette époque qu'une auberge que Charles Guignard nous décrit dans sa brochure datée de 1873. Mme Refay recevait les voyageurs dans une salle dont les murs étaient décorés d'images d'Epinal, représentant les batailles de Napoléon ou les histoires du « Juif errant », de M. de La Palisse, de Geneviève de Brabant et d'Henriette et Damon. On vous servait de la bière

qui tournait à l'aigre. Le courrier mettait quatre heures à venir de Morlaix par la mauvaise route qui, du vieux quartier de Pennénès, descendait en pente rapide sur le village. Cinq ou six familles Morlaisiennes avaient déjà pris l'habitude de venir pêcher à Locquirec et l'auberge, devenue l'Hôtel du Port, reçut la visite d'Aristide Briand qui venait s'y reposer en compagnie de Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt, auteur de « Sao Van Di ».

Quant au pêcheur Colon, il avait trouvé un moyen de se passer de maison : trainant à terre la barque *La Pervenche* et la couvrant d'une bâche, il en avait fait sa demeure.

Après 1880, de nouveaux hôtels s'ouvrirent : l'Hôtel des Bains, fondé par M. Lejeune et l'Hôtel de Bretagne, puis beaucoup plus tard, l'Hôtel Tilly, au milieu d'un joli parc.

Avant la grande guerre, des villas avaient été élevées le long du chemin en corniche qui mène à la pointe, face à Porz-ar-Villiec; entre autres, la maison d'un riche anglais, le docteur Bromwell. M. de Biré en est devenu propriétaire. A partir de 1920 on bâtit aussi en bordure de la nouvelle route qui, s'amorçant au carrefour de Pennénès, descendait en longeant la grève. Depuis lors, d'autres routes ont été lancées, d'une part vers la belle plage des Sables blancs et d'autre part, vers le fond de la baie, la contournant avec de magnifiques échappées sur le port de Locquirec et son semis de barques, pour aboutir au havre de Toul-an-Héry.

La plupart des villas ont été construites en un style qui ne dépare point le pays, certaines

d'entre elles sont même très réussies et nous sommes d'autant plus heureux de le signaler que nous avons été sévères dans d'autres cas. Quelques quartiers ont aussi conservé de vieux logis en pierres rejointoyées, dont les toitures de schiste, comme presque toutes celles du pays, ont des colorations grises et verdâtres d'une qualité rare.

L'église, entourée de son cimetière, possède une nef romane du ^{xii}^e siècle, à voûtes basses décorées de peintures presque effacées. Des panneaux sculptés, dont un tryptique représente l'arbre de Jessé sont, ainsi que le retable du Maître-Autel, des œuvres intéressantes. Le clocher du ^{xv}^e siècle, portant l'écusson d'Alain de Boiséon, commandeur du Palacret, dont dépendait le sanctuaire, fut remplacé en 1691 par le clocher actuel, qui appartient au type devenu courant dans le Trégor.

Un autre écusson décorait l'entrée du cimetière, mais il fut détruit par les hommes de la Garde nationale de Morlaix, envoyée en expédition, en 1790, pour empêcher un embarquement d'émigrés qui n'eut d'ailleurs pas lieu.

Par les soirs calmes d'été, on se plaît à voir descendre l'ombre sur le port que protège la muraille d'un môle et sur les barques qui sentent la pêche et le goudron. Les matelots prennent le frais, assis sur le muret. Leur torse est moulé dans un tricot bleu et ils fument la pipe en parlant de leur métier.



Et maintenant, survolons en avion la presqu'île.

Elle nous apparaît toute carrée, prolongée par un éperon rocheux, d'où l'on vit peut-être aux

temps légendaires briller Lexobie, la cité disparue dont les cloches sonnent encore sous le vent des Triagoz.

Un profond vallon se termine au Moulin-de-la-Rive où le croissant de sable fin est coupé par le cours des deux ruisseaux qui glissent à la mer, tout près du café à façade blanche et de la jolie maison rustique due au talent de l'architecte Ch. Penther. Au loin sur la mer, les roches Ledan brisent les vagues...

Rapprochons-nous, volons en « rase-mottes », de ce vallon à celui du Douron. Abandonnant derrière nous l'escarpement de Castel-Brézéhan et la « Croaz-ar-fulup » où le diable imprima la trace de ses griffes, laissons glisser l'ombre de nos ailes sur le morne qui domine le rivage et observons les hameaux riches en anciennes maisons nobles dont l'« apotis taol » forme une sorte de donjon où se logent la table et le banc circulaire.

C'est Keraël, près de la route de Lannœur, ancien fief des Kergariou, puis assez loin dans le sud, Kergadiou, et en approchant de la baie : Keraudren, Kermarquer, Kerboullec et enfin le Varcq aux maisons du ^{xvi}^e siècle, ornées de meneaux, d'arcs en accolade surmontant les portes et garnies d'escaliers extérieurs formant terrasse, vestiges de la riche paysannerie bretonne antérieure aux troubles dévastateurs de la Ligue.

La nouvelle route file, presque droite, le long de la plage qui forme le fond de la baie et nous guide vers l'Isle-Blanche qui nous apparaît avec son calvaire, son parc et son château modernisé où

habitait Richard de la Haye qui fut armateur et presque forban, au temps du Roi Soleil !

Et nous survolons le vieux port de Toul-an-Hery où la Tour d'Argent qui dresse encore sa tourelle à échauquette parmi ses ormes et ses frênes, nous rappelle les grands jours où les équipages déchargeaient des marchandises : cuirs, toiles, céréales que l'on savait transformer en bon or monnayé.

Avant nos vieux armateurs, les romains avaient utilisé ce port où ils construisaient des villas décorées de mosaïques, mais de tout ce passé de trafic et de commerce, Toul-an-Hery, tué par la ruine de la navigation à voile, n'a plus conservé qu'une activité insignifiante : des dalles de Locquirec, des sacs de grains, c'est à peu près tout ce que l'on embarque sur ce quai visqueux de goémon.

Puis, prenant de la hauteur, nous dominons la pointe de l'Armorique où près de Kerdreoret et du moulin qui fut à M. Dorlodot d'Armen se tasse, minuscule, le petit corps de garde de Tossen qui appartient à ma famille et fut pendant quelques années la chapelle du Sacré-Cœur des flots ; puis nous jetterons avant de quitter la côte un ultime regard sur Plestin et la Lieue de Grève...

Immense esplanade de sable uni, dominée par le Grand Rocher, c'est là que se déroulent chaque année des courses où les chevaux galopent parfois dans une nappe d'eau qui progresse rapidement...

Et c'est là, près de Roc'h-ir-glaz, qu'aborda aux anciens temps, le fils du roi d'Irlande, saint

Efflam, qui avait quitté son épouse, la princesse Enora, le soir de ses noces. D'un regard il avait terrassé un dragon qu'Arthur lui-même n'avait pu vaincre, puis il avait édifié sa cellule près du rivage où un ange était venu le servir et quand la princesse éplorée parvint à l'embouchure du Guer et qu'elle frappa à sa porte, l'ermite qui ne voulait point succomber à la tentation, car Enora était belle, ne l'écouta que lorsqu'elle se fut voilé le visage. A son tour elle vécut dans la contemplation et la prière et se retira en l'abbaye de Saint-Ninoc, non loin de l'océan qui berça son exil de sa rumeur nostalgique...

Une croix fut dressée par saint Efflam sur le rocher où il toucha terre, chaque marée la recouvre et d'année en année elle avance insensiblement vers le rivage. On dit que lorsqu'elle l'atteindra, ce sera le signal de la fin du monde !...

Et, ce jour-là, l'antique Lexobie que vit par une aube de brume un vieux marin qui faillit en mourir, la cité merveilleuse sera réveillée par la trompette de l'archange et sa cathédrale engloutie secouera sa chevelure d'algues...

Dans les terres : Plouégat et Garlan

...Et maintenant, nous quitterons la côte pour diriger nos pas vers le sud, mais nous n'irons pas bien loin. Les abords de Plouigneau marqueront les limites de notre excursion.

En effet, si nous descendions davantage, tout en restant en terre Trégoroise, nous aborderions une contrée dont le sol, le caractère et la race, constituent un secteur de transition entre le pays de Tréguier, pimpant, clair, maritime, un peu hâbleur et le Poher, fauve et aride ou somptueusement boisé, mais pauvre et sombre.

En abordant Plourin, dès la sortie de Morlaix, nous constatons la différence; la terre est plus lourde, plus noire, la boue est plus épaisse, les fermes changent d'aspect et si nous nous dirigeons vers Botsorhel qui est la commune où les noms de familles se sont le moins renouvelés depuis des siècles, ceci en raison d'une émigration à peu près nulle, ou si nous allons vers Guerlesquin, qui est une vraie petite ville ornée d'un beau présidial, vers Plougouven et son calvaire, ou vers Le Cloître, nous parcourons un pays très vallonné, où les façades blanches sont encore nombreuses, mais où les manoirs sont tristes, où le cadre est plus austère pour une existence moins aisée et dont le mobilier lui-même, plus terne, avec ses meubles sombres, où le « lit de la jeune fille » est orné de colonnes

Empire, s'aligne dans des pièces plus tristes aux ouvertures rares et petites.

L'horizon est fermé par ces monts d'Arrée aux rochers en arêtes vives que l'on aperçoit de Plouézoc'h, et l'on subit à la fois leur charme et leur tristesse angoissée. Le Kermeur et son marais sont au pied du Cragou et en sortant de Lannéanou on aborde le désert des cimes où ne poussent que des pins parmi des tourbières rousses.

C'est donc un tout autre ensemble qui mériterait à lui seul une esquisse, le Trégor Finistérien ne pouvant se peindre que sous la forme d'un dyptique et c'est pourquoi nous nous arrêterons aux environs de cette route Paris-Brest qui semble former, de son trait droit, une ligne de démarcation.



Si nous remontons vers sa source, le cours du Douron, rétrécissant peu à peu son bel estuaire, devient une charmante petite rivière et nous conduit à la commune de Plouégat où nous accueillent la ferme de Keralinec et un peu plus loin, bâti à l'emplacement d'une cité occismienne (Mennivius flumens), l'agréable hameau de Pont-Menou avec ses maisons basses, ses sabotiers, sa chapelle, son moulin parmi les branches d'un jardin accoté à la colline aux grands arbres qui fait déjà partie des Côtes-du-Nord. Un peu plus loin ce sont les masses boisées de Lesmaëz, en Plestin, et la tourelle du château de Goasmelquin sur la route de Lanmeur, puis nous plongeons vers le sud, par Pors-Cadiou et un chemin fan-

taïliste comme tous les chemins bretons avant et depuis Jos Parker. Après bien des détours et des descentes entre de hauts talus, il nous conduira tout de même à Plouégat-Gallon que la présence dominante d'un parc immense et d'un château ont fait appeler Plouégat-Guerrand, sur les instances de Charles Du Parc-Locmaria. Les révolutionnaires de 93 remplacèrent ce nom par le mot « Vallon » qui n'eut qu'une durée éphémère.

Le patron primitif de la paroisse fut saint Egat, ou Dégat, personnage d'ailleurs inconnu, mais on lui substitua saint Agapit, pape et martyr.

Le cimetière et ses arbres superbes sont classés parmi les « sites » à préserver; l'église fut construite en 1552, les vantaux du portail sont à bas-reliefs et le porche abrite dans ses niches Renaissance les statues polychromes des douze apôtres. Des peintures détériorées représentent les quatre évangélistes. Le maître-autel porte un rétable de chêne et l'autel de droite est orné d'un panneau représentant Jésus au milieu des docteurs. Une croix processionnelle en argent fait partie du trésor de l'église. Le clocher est du type créé par Philippe Beaumanoir.

Le village est bordé au nord-ouest par les murs énormes du Guerrand qui entourent un parc de 125 hectares, l'un des plus vastes du Finistère. Le jardin à la Française fut dessiné par Le Nôtre. Yves Charuel, vicomte de Guerlesquin, seigneur de Guerrand et de Kergallou, fut en 1531, l'un des compagnons de Beaumanoir au combat des Trente, dans la lande de Josselin. Sa

petite fille épousa Jehan Du Penhoat, amiral de Bretagne et le domaine passa ensuite aux Boisçon et aux Du Parc. Le château fut pris et pillé par La Fontenelle vers 1592. Capturé sous ses murs, quelque temps après, par les royalistes, le chef ligueur dut rendre le château de Coatfrec pour payer sa rançon.

En 1637, le Guerrand fut érigé en marquisat, en faveur de Vincent du Parc-Locmaria, dont le fils, Louis-François, fut un des plus brillants gentilshommes de la cour de Louis XIV, au dire de Mme de Sévigné. Il n'en fut pas de même de son petit-fils Charles-Marie-Gabriel qui terrorisa ses contemporains. Sa brutalité engendra une légende qu'une « gwerz » rendit célèbre sous le nom de ballade « Marquiz Gwerand ».

Nous allons la résumer :

« Le marquis est au Guerrand, la marquise est à Guingamp ». Le marquis tomba malade, sa femme appelée s'empressa d'accourir, il demanda pardon à celle dont il était séparé depuis vingt-cinq ans et à Dieu qu'il avait offensé. Comme il possédait quatre barriques d'or et quatre autres d'argent, il fit son testament, donnant un costume neuf à chacun des pauvres de la trêve et des sommes de cent écus à maintes chapelles, sauf à Plougasnou. Il connaît aussi, bien des « marquises » : cent et une entre Morlaix et le Guerrand, mille et une entre le Guerrand et Guerlesquin; il leur donne aussi cent écus. Enfin, il veut fonder un hôpital pour les malheureux, mais il refuse à un fermier de le dispenser de faner son foin et il meurt aussitôt.

Vingt-cinq jours après l'enterrement, le marquis revint sur terre, se promenant dans un carrosse doré. Trois chevaux noirs le trainaient, ferrés d'argent et bridés d'or. « Personne ne put dormir ni jour ni nuit, avec le tapage qu'il fit ». Il entra au château avec chevaux et carrosse. Les prêtres ne pouvaient l'arrêter, mais l'un d'eux eut une idée : « Tes chevaux ont des brides d'étaupe et sont ferrés de morceaux de bois ! » s'écria-t-il. Le marquis, touché dans son orgueil, s'arrêta pour lui répondre, mais il n'avait pas fini de parler qu'on lui passa l'étole au cou. Quatorze prêtres s'y accrochèrent pour le retenir, mais furent entraînés pendant sept lieues et demie. A une question d'un jeune prêtre, il répondit qu'il était réprouvé parce qu'il n'avait pas consenti au repos de son métayer. L'abbé lui demanda où il préférerait être déposé : « Là, dans l'étang, près de ma maison », répondit le revenant, « j'entendrai les canards lorsqu'ils viendront se laver ». Ainsi fut fait, mais le pauvre prêtre, épuisé, mourut trois jours après. Dieu ait pitié des trépassés !

La réalité est un peu différente, mais les faits que l'on rapporte ne manquent pas d'un certain piquant. On dit ainsi que sa grand'mère de Névét, effrayée de ses débauches, faisait sonner le tocsin lorsqu'il sortait du château. Malgré ces sages précautions, on ajoute que l'on reconnaît à leurs cheveux blonds les innombrables descendants du marquis. Il semble exact en tous cas que sa mort fut édifiante et qu'il légua aux églises et aux pauvres des dons généreux. Les débris de l'ancien hôpital ont peut-être été les

témoins de ses souffrances et de son repentir. Sa demeure seigneuriale, construite sur les plans de Perrault, saccagée sous la Révolution, fut démolie. On se servit de ses matériaux pour construire deux habitations, dont l'actuel château détruit par un violent incendie en 1939.

Plouégat est la patrie de Guillaume Le Jean, né en 1826. Tandis qu'il faisait ses études à Saint-Pol-de-Léon, il montra une précocité remarquable. A vingt ans il avait écrit plusieurs ouvrages, dont une Histoire de Morlaix. En 1857 il visita l'Europe, puis il explora le cours du Nil et mourut en 1871. Son corps repose au cimetière de son village natal, sous les grands arbres que ses regards d'enfant avaient admirés.

Ses goûts accusés pour l'histoire et les voyages étaient nés peut-être au contact de ce pays où le passé est évoqué par chaque demeure et par le sol même, comme en ce champ situé non loin du château d'Ancremer, en Plouigneau, que l'on appelle le camp romain de Castel-Dynam. On y reconnaît, en effet, deux enceintes avec douves et les ruines d'un édifice carré.

Le fantôme du marquis, sur son cheval noir, rencontre-t-il parfois les ombres des légions de César ?...

Et c'est à Porz-ar-Cloarec, que se déroula peut-être l'épisode « de l'aire neuve » : le fameux marquis rencontra au bal la plus belle fille de Garlan, Fiécra Calvez, escortée de son fiancé, le clerc Lammour. Provoqué en duel, le kloarec se battit, mais son adversaire doutant du résultat lui dit : « Jetons nos armes et soyons amis de nouveau ».

Lammour, loyal et crédule, jeta son épée. Le marquis en profita pour lui transpercer le cœur.



Tandis que nous nous promenons sur le chemin qui nous mène à Lanleia, petit village doté d'une église et d'un manoir orné de vieux meubles bretons, propriété de la famille Coëtanlem, de Plouigneau, et qu'ensuite, non loin du carrefour de Croaz Ker Hervé, nous obliquons vers Garlan, les fermes que nous côtoyons avec leur saine odeur de fumier, leurs salles basses où s'alignent les lits-clos, les portes où pendent des peaux de taupes séchées, nous rappellent bien des traditions oubliées, mais aussi un mode d'existence que les villes ignorent.

Matins clairs des dimanches Trégorois quand le jour se lève avec ses parfums !... Les cloches qui tintent en plein azur font surgir à travers champs toute une moisson de coiffes !... Les sentiers les amènent aux chemins, puis à la place du bourg où les hommes, qui ne portent plus l'amusante jaquette à basques, se groupent à l'entour des débits.

A la fin de la grand'messe, lentement on chante le « Ni ho Salud », l'admirable angelus breton et l'on va prier sur les tombes où des vieilles en cape de deuil ressemblent à des statues de la douleur et de la résignation.

Sur la place, jadis, on entendait l'appel aigu du biniou et aussitôt la bombarde adoptait un rythme allègre qui faisait tournoyer la ronde du « jabadao ». Les pieds droits alternaient avec les pieds gauches pour marteler le sol en scan-

dant les paroles : « Jibidi, Jibida »... Les joues étaient rouges, les yeux brillaient de plaisir...

Le lendemain, les travaux reprenaient : labour, semailles, puis fenaïson, enfin les récoltes et le battage au fléau, remplacé par le manège avec ses claquements de fouet. A cette occasion le lard et la bouillie d'avoine où chacun pioche dans le grand plat étaient remplacés par la soupe grasse, la succulente andouille chantée par Frédéric Le Guyader, et les larges crêpes, sans oublier le far, le cidre et le plein bol de café...

Le soir, tandis que suintait la pluie d'automne ou que sifflait le vent d'hiver, on faisait la veillée. Sur le « korn toul », au coin du feu, le vieux disait son chapelet ou lisait à haute voix la *Vie des Saints*; les enfants étaient couchés, tremblant aux histoires de revenants ou lorsque le coq chantait à cette heure indue; les femmes filaient, assises sur le « banc-tossel ».

On parlait du fils qui était au petit séminaire de Pont-Croix ou à l'école des gabiers, tandis que son grand frère était « parti soldat » en chantant « Serjant-major ». C'était l'époque où le « pillauouer » était un personnage dans les campagnes. Quêtant ses vieux chiffons, on l'entendait moduler, d'un ton nasillard : « N'eus ket da biliou ?... »

Lorsque des Léonards venaient s'installer dans le pays, on s'étonnait de leur façon de soigner les bêtes, de faire le beurre, car chaque région a ses formules et toutes différentes, comme le costume et comme l'accent.

Bien des choses dont nous parlons au passé se voient encore journellement et si les rouets ont

disparu, pour aller se nicher chez des amateurs de bretonneries, les vieilles horloges battent toujours dans des foyers patriarcaux où les souvenirs encadrés parodient aux frontons des lits de chêne ou de châtaignier.



C'est sans doute un saint ignoré qui donna son nom à Garlan. Tout ce que l'on sait de lui est résumé par un dicton :

« Monseigneur saint Garlan fabriquait les cloches d'or avec les fleurs d'ajonc »...

...Ces cloches dont parle Anatole Le Braz dans sa dramatique nouvelle où il conte l'histoire véridique de Jeanne-Louise Mével et d'Agapit Quesseveur, « Le sonneur de Garlan »...

Peut-être bien qu'en dépit de l'argument qui tend à prouver l'apostolat du pieux ermite par l'appellation du hameau de Mézou-Manach, qui signifie les « campagnes du moine », la paroisse tient-elle son nom d'un quelconque individu, nommé Lann, signalé dans les vieux cartulaires : Ruisseau (gar) de Lann...

L'église a été rebâtie de 1877 à 1879, sur les plans de l'architecte Le Guerranic à la place d'un édifice à demi ruiné. Elle est dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs et à saint Eloi, dont les images ornent le Maître-autel. Au bas de la nef, saint Marc et saint Nicolas accueillent les fidèles.

Autour de la place qui borde le cimetière, quelques maisons blanches se suivent, devant lesquelles à l'orée des nuits de Noël les chanteurs de « Nedelec », qu'étaient en tremblant de froid les étreintes du pauvre, le « cuignaoua »...

Du champ des morts, la vue plonge sur la vallée du Dourduff et l'on domine la voie romaine de Morlaix à Tréguier.

Depuis le temps où cette route voyait passer les contemporains des derniers Césars jusqu'à nos jours, l'histoire de Garlan peut se résumer en quelques lignes :

Pendant les troubles de la Ligue, Kervilzic paie de sa vie, son dévouement à la cause royaliste en tentant de soulever la paroisse contre les ligueurs et le maréchal d'Aumont traverse le pays avec son armée, suivant la voie romaine, chemin le plus direct pour courir sus à Morlaix et prendre le château d'assaut !...

De 1631 à 1640, la peste sévit, enlevant des familles entières. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, il y a des papeteries à Garlan et on bénit des cloches. En 1765, l'abbé Guillou bâtit le presbytère actuel et son successeur, M. Derrien, en 1791, refuse de reconnaître l'évêque assermenté, ce qui lui vaut d'être arrêté, puis mené à Morlaix, sous bonne escorte, en même temps que Jacques-Louis Le Blonsart. Son remplaçant, l'abbé Laviec, accepte de prêter serment mais le rétracte par écrit et s'enfuit. Il est arrêté à Pontivy. Le dernier chanoine de la collégiale du Mûr à Morlaix, Charles-Félix Le Gac de Lansalut, fut recteur de Garlan.



Nous commettrions une grave erreur en bornant là l'histoire de ce pays, il remonte en effet au Déluge, puisqu'une légende dit qu'un puissant chef se réfugia avec sa famille dans la tour qui surmontait la motte de « Tossen ar C'hran ».

De cette légère éminence, nous revenons à la vallée du Dourduff que nous retrouvons avec ses peupliers, ses ormes et ses moulins, sinuant entre la métairie de Mezoumanac'h qui fut aux Boiséon et le moulin du Bois de la Roche qui lance son pont rustique au-dessus du friselis de l'eau...

Quant au château, converti en ferme, il a été restauré par son nouveau propriétaire. Datant seulement du XVII^e siècle, il permit aux Le Blonsart, vieille famille alliée en 1459 aux Coatquis, d'ajouter à leur patronyme sa poétique appellation. Ce sont eux qui fondèrent la chapelle de Saint-Hubert dont les ruines se trouvent dans le fameux vallon qui fut jadis un redoutable coupe-gorge. Yan Marec y guettait la diligence de Lannion et bien des marchands y furent volés et rossés au retour des foires...

Au nord, on atteint le point culminant (côte 106) situé dans les parages des hameaux de Roz ar Beuz et du Beuzit où vécurent des Quintin. De cette éminence on découvre un panorama dont les plans, soulignés par les futaies, les haies d'aubépines et le cours des rivières, se succèdent jusqu'aux brumes des monts d'Arrée.

On retrouve, du côté du Beuzit, les vestiges d'un camp romain.

Les groupes de fermes de Kermorvan et de Kercadiou, anciennes terres nobles, longent la route de Lanmeur à Morlaix.

Que de fois l'ai-je parcourue cette route? Elle ouvre pour nous, voyageurs Morlaisiens, tout le Trégor Perrosien où la mer polit des rochers roses. Les départs dans les matins brumeux, doigts gelés sur le volant, cache-nez autour du

cou, s'accompagnaient de l'espérance d'une journée féconde, où les commandes, remplissant le carnet d'ordres font paraître moins pénibles les retours dans le noir poisseux, sous les averses dont les gouttelettes passent en flèches d'or dans le feu des phares...

On repérait les coins familiers : façades blanches des auberges où s'arrêtent les rouliers et dont les noms rappellent les campagnes de notre vieille infanterie de marine, les « marsouins » de 1880 aux épaulettes jaunes : « Toulon », « Tunisie » (il y a même un « Tonkin » à Morlaix), tandis que d'autres, comme le « Transvaal » font penser aux Boërs et au président Krüger...

Au creux de sa vallée, on voyait le manoir de Rosgustou avec ses portes cintrées, pataugeant dans sa boue mêlée de purin; une petite route s'en détache et grimpe entre ses talus vers Kervolongar.

La côte nous lançait ensuite vers Lanmeur où avait lieu le premier arrêt et l'on abordait enfin la région des primeurs : Tréguier, dominé par sa cathédrale; Paimpol, dont j'ai connu le bassin rempli de goëlettes et l'on revenait par Pontrieux, Bégard et la route de Paris-Brest, dont la ligne droite est inflexible pendant dix kilomètres, avant d'aborder les virages de Penlan et de Trévidy. On traversait Plouigneau, les plantations de pins, le hameau de Kerverziou, rangé en ligne, puis laissant à gauche les masses d'arbres de la propriété du Mûr, on dépassait le carrefour de la Croix Rouge, longeant à gauche, le champ de manœuvres d'où l'on domine la vallée du

Jarlot avec le Pouliet, Lannidy et le hameau de Saint-Divy. Ce carrefour me rappelait le breack ou la victoria qui nous conduisait vers 1912, à Coatglaz où je jouais avec mes cousins de Trémaudan. Après la grande guerre, M. Decugis y entreprit l'élevage de la volaille sélectionnée et des oiseaux de volière.

Tout auprès, au château de Pradigou, nous retrouvons le territoire de Garlan et sur les pentes descendant vers Coat-ar-Vioc'h et Kertanguy où s'éleva jadis le manoir du Buron, le hameau de Kergustou groupe dans ses garennes plusieurs peulvens. Les monuments mégalithiques s'éparpillent, plus ou moins brisés dans le bois de pins situé entre Kertanguy et le manoir de Kerangoué, ancien fief des Botlazec et des Coëtmen.

Il ne nous reste plus qu'à suivre la route qui va rejoindre au croisement de Kervolongar, celle qui nous ramènera à Morlaix.

A gauche, nous apercevons Kerohan, qui fut la plus importante terre de Garlan, avec droit de haute, moyenne et basse justice et la possession des premières prééminences de l'église de Garlan. Mutilé, enlaidi par son toit de tuiles, le manoir du ^{xv}^e siècle avec ses deux pignons appartient aux familles de la Boissière, de Quillidien, de Quélen, de Kergroasez, de Bréquigny, Le Gonidec de Traissan, de Carné...

Un Quillidien servit le duc de Mercœur et se battit à Craon, à Malestroit.

La chapelle a été détruite, mais le colombier à porte ogivale est toujours debout. Assez proche, le manoir de Kermerchou fait évoquer la vieille

famille Morlaisienne dont il porte le nom et nous arrivons à la Villeneuve, puis à Kervolongar, dont les portails à pilastres nous ouvrent les bois de châtaigniers et de hêtres. Le vieux château, dont la façade assez morne ne s'ornait que d'un enfaitage en saillie, a été transformé aux environs de 1900 et agrémenté de tourelles et de pavillons.

Les Kergariou possédèrent le domaine au ^{xvi}^e siècle et messire Hilarion de Forsanz, par son alliance avec Thérèse de Tréfaléan, devint propriétaire du château qui fut mis sous séquestre pendant la Révolution et converti en maison de détention pour les enfants des émigrés Morlaisiens.

Lorsqu'il fut rendu à la famille, Mme de Forsanz y résida en 1796, surveillée par le commissaire du canton de Lanmeur. Le général de Forsanz devait plus tard en hériter.

Plus près du bourg le manoir de Kervézec, daté de 1568 et dû sans doute à l'architecte Morlaisien Michel Le Borgne, puis agrandi et transformé en respectant son style primitif, offre un ensemble extrêmement séduisant.

Lorsqu'on suit l'allée qui file entre de larges prairies, il apparaît élégant, mais gardant néanmoins une allure de petit château-fort, avec sa galerie à embrasures et machicoulis, son pavillon à meurtrière, sa tour ronde coiffée d'une poivrière, sa petite tourelle à cul-de-lampe et le portail bas, cintré, à pilastres Renaissance.

La petite chapelle, dédiée à Notre-Dame-de-Lorette, est du ^{xvii}^e siècle. Couverte de lierre,

elle abrite un autel sculpté, deux statues et la dalle de granit sous laquelle repose Alain-Louis Le Gualès.

Kervézec appartient à de riches marchands de Morlaix, les Rolland et les Guilloton, puis par alliance, à Messire Alain-Louis Le Gualès, qui se distingua en 1758 au combat de Saint-Cast et fonda un foyer peuplé de dix-neuf enfants, dont quatre fils, qui donnèrent leur sang pour la cause royale sous la Révolution. L'un d'eux, fait prisonnier à Quiberon et fusillé au Champ des Martyrs, survécut à ses blessures, fut recueilli par une famille qui le cacha et le soigna. Lorsqu'il pu reparaitre, il apprit que sa jeune femme s'était remariée, le croyant mort. Il disparut alors pour toujours.

Marie-Félicité Le Gualès de Lauzéon, en épousant Armand Potier, chevalier de Courcy, apporta le domaine à cette famille que devait illustrer l'auteur du « Nobiliaire et Armorial de Bretagne », le savant Pol de Courcy.

Le Guennec raconte une touchante anecdote concernant la métairie dépendant du manoir. Le fermier Taupin, petit-fils d'un chef de chouans, avait entre autres enfants, une fillette de six ou sept ans. Elle disparut un jour et comme on désespérait de la retrouver, quelqu'un eut l'inspiration de se pencher au-dessus du puits où il aperçut la tête de la pauvre petite émergeant de l'eau. Au moyen de la chaîne du seau, le père descendit et ramena son enfant qui semblait ne pas avoir souffert de sa chute et de son immersion. « Je n'avais ni peur, ni froid, dit-elle, une belle dame me soutenait doucement la tête hors

de l'eau. Elle me souriait et je me trouvais si bien ainsi que j'aurais voulu que cela durât toujours ». La mère avait voué sa fille à Notre-Dame-de-Lorette, aussi en conclut-elle que ce miracle lui était dû. Devenue grande, la rescapée se fit religieuse.

C'est sur cette histoire que nous terminerons notre voyage.

Garlan nous offrirait encore bien des sujets d'étude, ne serait-ce que la collection des manoirs : Runmadic, Kerellou, le Rascoët qui appartient à la grand'mère d'Alfred de Vigny, ou encore ce village de Kervilzic qui contient trois maisons nobles, dont l'une fut l'apanage du sire de La Roche Jagu et des Boiséon. La vie de Françoise Quisidic, convertie par Michel Le Nobletz, fournit un admirable exemple de piété et de charité. Née à Kervilzic, elle mourut chez les Pères Récollets de Cuburien, en 1659.

Quant au hameau de Leinquelvez, ancienne seigneurie, je n'en veux retenir que l'appellation, bien jolie, puisque la traduction nous donne : « La colline des noisetiers ».

Et la vieille route descend dans les ravins, remonte vers les maisons basses de Kerc'hronvel, longe les murs de Kerozar et atteint la Madeleine.

Nous avons retrouvé notre Morlaix, tassé dans ses vallées, barré par son viaduc, prenant d'assaut les collines où il lance ses petites maisons ouvrières; Morlaix à qui le Dossen amène le flot salé, port que ventilent les brises de la Manche où naviguaient ses corsaires.

Vieille ville Léonaise et Trégoroise, fière de ses artisans et fière de ses châteaux, commerçante et libérale, sentant le tabac et le varech, nous la saluons, ancêtre dont les murs nous sont familiers et dont les reflets chatoyants d'un bassin qui berce des goëlands, firent briller à nos yeux d'enfant, des paillettes d'or !

Les quatre saisons du Trégor

Ainsi nous avons parcouru ce vieux Trégor, nous arrêtant partout où nous avons flairé une légende, où nous avons reconnu la marque d'un émouvant passé, mais nous n'avons pu en présenter l'aspect changeant, les colorations fugitives jetées sur ce pays par chaque saison, par les matins et les soirs, par les caprices du temps.

Que l'on imagine chacun de nos tableaux éclairés diversement, orné de fleurs nouvelles, et les murs gris transfigurés par le couchant ou par l'aurore !...

...Et c'est la campagne au printemps avec le jaune pâle et crémeux des primeveres, le jaune vibrant des boutons d'or, le jaune frais des genêts et le jaune ardent, cuivré, des buissons d'ajonc. Joie aiguë de ces tons de canaris et de safran sous l'azur d'un ciel rajeuni.

Les peupliers sont légers avec leurs feuilles nouvelles, à peine ouvertes et l'eau est froide en son clapotis. Les pommiers sont des bouquets roses près des vieux murs où le lierre s'insinue et une estompe a fondu la ligne d'horizon.

Puis c'est l'été sur les sables chauds. Les blés s'éventent sous le soleil et les coquelicots y cachent leur parfum amer. L'orge est fauve au ras des talus poudrés de poussière. Sur les plages aux cabines multicolores, des senteurs flottent avec des bouffées de brise, tandis que des robes

légères ondulent comme les étamines des drapeaux. Aux lointains plus nets, les voiles des côtres glissent derrière des rochers et l'on se grise d'espace et de scintillements. Au creux des combes, les ombres sont plus dures et le beurre frais baratté sent bon dans les fermes où les coqs chantent. Le vent léger apporte parfois la fumée des feux d'écobue...

Et septembre déploie sur les collines ses mouselines de brume...

L'automne parsème de bruyère les croupes éventées autour desquelles serpente une route et après les tempêtes d'équinoxe qui brassent de la neige dans des vagues bleues, les bois apparaissent bronzés, brunis, roussis et flambent ensuite de tons de cuivre rouge avant que les frissons mouillés de la Toussaint n'achèvent de les dépouiller. Des arcs-en-ciel nimbent alors les nuées plombées après les averses et l'on respire une odeur de terreau et de feuilles mortes. Les buissons ne se couvrent plus de mûres et les taillis s'attristent au bord des sources noires...

Et c'est enfin le long hiver en grisaille, les houles blêmes sur les mers brouillées, fouettées par les brusques ondées. La terre est devenue sombre sous les arbres nus. Le granit des croix et des églises, ruisselant sous son lichen spongieux, semble émerger des flots où se dissolvent parmi les fucus, des villes légendaires.

Et quand nous aurions raconté tout cela, il nous resterait à décrire les jeux des ombres aux différentes heures, les glacis d'argent sur la mer, les rochers roses à l'aurore, la rumeur du vent des nuits où tout paraît immense et si nous nous

sommes promenés dans les sentiers, si de la côte nous avons vu les lignes parallèles des vagues venir vers nous dans la lumière, nous n'avons pas dépeint cette même côte contemplée du large, comme je l'ai vue en bateau, tandis que les matelots relevaient les casiers ou amenaient à bord les poissons de nacre. Le Grand Rocher de Primel semblait osciller lentement au gré de notre roulis, tandis que claquait la voile. Et quand on longeait la grève, elle apparaissait comme un trait blanc, avec des hommes-fourmis et de mesquines petites villas, perdues sous le grand ciel, au delà du balancement des eaux...

Caractères Trégorois

Aucune synthèse n'est aisée. Lorsqu'il s'agit de la Bretagne, la difficulté s'avère d'autant plus grande que son caractère principal est la variété.

Cependant, après cette série d'excursions, si nous nous retirons sous la tente, les visions, les souvenirs vont se décanter et cette portion du Trégor va se reconstituer dans notre mémoire avec les traits essentiels qui lui conféreront une sorte d'unité, mais nous sentons qu'une poésie toute en suggestion communiquera mieux cette impression qu'une analyse scrupuleuse, car l'Armorique est faite de nuances, de teintes fondues et le rêve y tient une large place.

Dans la matière très belle qui constitue notre région, passent les ombres de tout un peuple, grouille la truculence d'une joie à franches lèvres, toujours assourdie par la présence de la mer et de la mort et si les roches granitiques s'enrobent de brouillard, les volumes et les lignes des architectures perdent de leur importance sous le voile des légendes.

L'antique évêque de Dol, le fiancé d'Enora, l'anachorète Primel, les apôtres de Domnonée nous apparaissent à l'entour des ermitages, revêtus de l'étole qui étrangla le dragon. L'auge de pierre qui flotta sur les ondes est échouée sur quelque plage et nous percevons dans les landes

le martellement des légions romaines en manœuvres.

Nous ne savons plus très bien quelle est la figure inventée ou quel est le personnage historique; le pèlerin du « Tro Breiz » chemine, le regard fixe, pour ne pas voir la sirène qui l'appelle du rivage. Près des jardins qu'embaume le troène, dans les pelouses où fleurit la violette blanche, à l'entour des vieux logis où l'armateur enfouissait ses trésors dans des caves, passent les rudes hommes d'autrefois : Guicaznou, Coëtanlem et la lignée des Goësbriand, avec ses armures et ses destriers, escortée d'archers et de chapelains, comme au temps où ces gentils-hommes se rendaient aux montres de Guingamp.

En mer, la caraque se lance à l'abordage et la frégate fait feu de ses canons, tandis qu'en jouant aux boules on évoque *l'Iphigénie* et les escales à Fort-de-France.

Et c'est le quadrille de l'histoire, le défilé des générations, des familles, les nobles des manoirs qui sont des paysans et les vrais paysans qui sont des nobles par leurs traditions de patriarches. C'est le travail du marin-laboureur, la charrue qui navigue sur la glèbe et le bateau qui laboure la vague, l'union intime de la mer et du sol, le grand triangle d'eau qui s'encadre dans la vallée, la rivière salée loin de son embouchure, le saumon qui saute près du bord où glisse la truite, le cheval qui traîne la charrette où le goémon a remplacé le fumier...

Ce peuple qui travaille, qui aime les fêtes et les pardons, qui est plus frondeur et plus rontinier que le Léonard, est habile au commerce. Sa

foi catholique a subi l'influence des missions protestantes de Trémel et c'est pourquoi il préfère s'adresser à Dieu qu'à son Eglise, bien qu'il y soit en général fidèle. Il a d'ailleurs créé une forme de clocher qui lui est propre. La tour supportant une plateforme à galerie qui sert d'assise à un petit campanile est un simple mur, soutenu de chaque côté par des contreforts et accostée d'une ou deux tourelles d'escaliers. Cette silhouette courte, au mince profil, due à Philippe Beaumanoir, se reconnaît un peu partout. On la vit surgir des chaumes à Plufur, sous le vocable de Saint-Nicolas, en 1488, puis ce fut à Trédrez, à Trémel, à Plougonven et la mode s'en répandit : Ploumiliau, Locquirec, Guerlesquin, Lohuec, Ploulec'h, d'autres encore... A Plouézoc'h et à Ploujean elle atteignit les frontières du Trégor, mais à part Guimiliau et Locquénolé, elle ne gagna point le Léon qui continua d'élever ses sublimes aiguilles.

Mais le Trégorois, qui remplaça naguère le chaume par l'ardoise et qui a prouvé son amour de la lumière en blanchissant ses maisons et en préférant au chêne du Léonard et au cerisier du Cornouaillais, le châtaignier aux clairs reilets, a voulu pour son mobilier des lignes souples où les courbes féminines du Louis XV breton s'allient aux rosaces des lits-clos que la fermière reproduit avec sa cuiller de bois lorsqu'elle décore la moche de beurre...

Ce goût de la clarté, cet attrait de ce qui brille se retrouve dans le scrupuleux polissage des cuivres ornant les armoires. Le balancier de l'horloge reluit comme un soleil en face de la

porte et les porcelaines claires s'étagent au vaisselier où l'on accroche souvent des boules aux reflets de couleurs. Et si la « mamm goz » envoie une carte postale au petit-fils « parti marin », elle choisira une figure ou des fleurs candides parsemées de poudre d'argent. Nous avons connu, plus répandus qu'ils ne le sont aujourd'hui, les trois-mâts dans les bouteilles dont le verre miroite, les porte-cuillers en bois, les vues incrustées d'éclats de nacre, les jolies Vierges dorées sous leurs globes, les bouquets de noce avec des rubans, les coquilles plates des ormeaux dans la blancheur desquels joue l'arc-en-ciel...

Le Trégorois a conservé des goûts d'enfant; c'est ce qui fait le charme attirant de ses demeures et aussi de ses jardins où les lourds gallets en boules s'alignent autour des plates-bandes d'œillets ou de soucis et des massifs d'hortensias. Le buis taillé, par sa masse compacte et sévère, met en valeur le coloris des fleurs. Les muretins sont soulignés d'une crête blanche ainsi que les arêtes des toits. L'intérieur des églises est également crépi, tandis que la voûte en bois se colore de bleu et se pointille d'étoiles. En suivant les allées des cimetières de la côte, où les jeunes gens autrefois se fiançaient, on lit les noms de ceux qui ont péri en mer et l'on fait craquer sous la semelle les coquillages ronds ou coniques que l'on retrouve sur les cadres où l'on a mis la photo du mariage, celle de la première communion ou encore une vue coloriée de la grotte de Lourdes...

Et ce sont toutes ces menues choses : ces bibelots, ces armoires, ces coiffes, ces fantômes, ce sont ces rumeurs de vent et de houle, ces lueurs

de phares, cet accent et cette langue aux syllabes heurtées, ces chemins creux, cette atmosphère un peu mauve, ces menhirs et ces clochers qui composent la symphonie de notre Trégor Finistérien où nos souvenirs de jeunesse se sont acclimatés jusqu'à la fusion totale. La transparence de l'air est peuplée de visages, ils nous ont accompagnés en ces promenades qui sont un peu pour nous des pèlerinages.

Le Breton a toujours pris l'aïeule comme symbole de ce qu'il aime: Sainte-Anne est sa céleste protectrice et dans la chanson qui reste la plus populaire : « *An hini goz* », c'est la « *Vieille qui est la douce* », aussi l'hymne national célèbre-t-il l'antique patrie, la tendre mère-grand qui nous a bercés de ses jolies histoires.

Sur la Rive Léonaise

Sur la Rive Léonaise

Vers le Léon

La presqu'île de Carantec est pour nous, Morlaisiens, l'avant-garde de ce Léon massif qui nous apparaît sur la carte comme un bloc appuyé sur le bastion de Brest.

Presque dépouillé d'arbres, austère pays percé de flèches aiguës, le Léon éparpille de Morlaix au Conquet ses villages blancs, pressés, ses hameaux peuplés d'innombrables garçons, de rudes femmes en châles, ses fermes aux chevaux magnifiques, ses châteaux où les enfants sont nombreux, où l'on aime les chiens, la chasse, mais où on lit très peu.

Parmi les champs de choux-fleurs et d'artichauts, une population prolifique, commerçante, laborieuse, vit des travaux de la terre autour de ses chapelles, où les pardons voient se rassembler les feutres noirs enrubannés de velours, les bannières de pourpre, les croix d'argent ou de vermeil ornés de godrons et de clochettes...

Dans la brume grise des côtes proches où l'on pêche le goémon, cette foule m'apparaît conduite par ses prêtres combattifs et ardents, héritiers du Père Maunoir, aussi râblés que leurs matelots.

Elle se coagule en des rassemblements énormes et calmes à Landivisiau, fief de la race chevaline; à Saint-Pol, grand marché de primeurs, et au Folgoët, citadelle de la foi, où le 8 septembre voit processionner des théories aux couleurs merveilleuses, tandis que chantent en breton quelques dizaines de milliers de catholiques dont l'ardeur n'hésita point, aux jours mauvais, à s'armer du pen-baz...



Etiré entre ses deux rivières, le canton de Taulé, le « Daodour » des Bretons, lance au septentrion les palues de l'île de Callot. Il va nous livrer son fertile plateau où les maisons nous regarderont de leurs fenêtres bizarrement écartées comme des yeux bigles, mais où nous serons partout accueillis par le parfum des vagues...

Nous suivrons ces chemins qui serpentent depuis des siècles entre des levées de terre, cloaques de boue aux mois noirs, couloirs encaissés ou larges allées vertes avec des îlots d'ajoncs.

A droite et à gauche nous verrons cette campagne morcelée, dont la division date de temps immémoriaux, où chaque parcelle est isolée de sa voisine par un lourd talus.

L'antique législation d'origine insulaire, en réservant la haute futaie au propriétaire et en accordant au fermier le droit de planter sur les talus des arbres destinés à son usage, a sans doute incité le paysan à multiplier ces petites redoutes, renforcées de pierres et de souches aux racines emmelées sur lesquelles s'accrochent des

arbres dont les troncs émondés ressemblent, en pays gallo, à des chenilles et en Basse-Bretagne, à de gros chicots, noueux et tourmentés...

Dans ce pays d'intense culture où l'emploi des engrais azotés se double de l'épandage du « maerl » ou sable de mer, les fermes sont proches les unes des autres et nombreuses sont celles qui furent des maisons manales, voire des maisons-fortes dont le mur est percé d'un portail et d'une porte en plein cintre. Les gens du pays disent en parlant de certaines d'entre elles qu'elles ont été bâties par les Anglais.

Le Léon, pieux et sévère, ne dédaigne point non plus le négoce et l'argent et les « julods » forment une véritable caste. Leur distinction et leur calme assurance leur confère une noblesse qu'ont perdue, hélas, bien des rejetons de nos vieilles familles.

Eleveurs de Taulé, de Plouénan, de Guiclan ou de Saint-Thégonnec, ils arrivent aux concours et aux foires, coiffés du chapeau à « guides » qui les fait ressembler à des hidalgos, conduisant les chevaux aux croupes énormes, aux crinières pâles, qui seront à l'étranger des reproducteurs superbes.

Alors que les livres ne comptent guère dans les campagnes, beaucoup de « julods » connaissent le latin et leurs fils étudient aux collèges de Saint-Pol ou de Lesneven, que quelques-uns d'entre eux quitteront pour le séminaire, tandis que maintes jeunes filles revêtiront la cornette et la robe plissée des « sœurs blanches » que l'on voit dans tous les bourgs du pays.

A si peu de distance les uns des autres, Trégorois et Léonards offrent des contrastes comme différent leurs maisons et leur accent et cependant quand on s'éloigne du pays, les divergences s'atténuent, les caractères généraux dominent et il reste en notre mémoire, une Bretagne et des Bretons...

Sur la route de Locquénoles

C'est le quai de l'ombre, cet humide quai de Léon où je suis né qui sera le point de départ de notre promenade comme il le fut de ma propre existence.

Laissant le pignon de l'hôtel de Kergos se refléter dans le miroitement du bassin avec les façades ensoleillées du quai de Tréguier, nous suivrons le trottoir qui nous mènera, comme jadis, en longeant les maisons de quatre étages alignées depuis la fin du XVIII^e siècle, avec la douane et le bureau des courtiers maritimes, au bas de la Villeneuve dont la rue en pente encrassée d'immondices, s'épanouit en éventail pour aborder le quai, qui va nous conduire au port avec ses bateaux accostés et les silhouettes des grues à vapeur.

La Manufacture des Tabacs, enlaidie par l'adjonction de magasins récents, nous accueille avec un jardin à balustrade et les logements directoriaux dont le cube aux longues cheminées porte la marque du Louis XV utilitaire.

La place du Champ de Bataille, devenue place Edmond Puyo, fut dépouillée de ses arbres dès les premières années de ce siècle et reçut en compensation les tas de charbon et les planches de Norvège qui ne cessèrent de s'y accumuler entre les deux grandes guerres. Les magasins achetés par mon père à M. de Lauzanne longent cette

esplanade, au pied de la hauteur de Porzantrez. On avait aménagé un jardin qui n'est plus aujourd'hui qu'un chantier; j'y ai connu l'écurie où piaffaient les chevaux de course, le pigeonnier où les voyageurs aux ailes grises se reposaient de leurs randonnées à l'ombre d'un mimosa et le jardin paré de roses et cliquetant de palmiers. Les groseilliers dont les fruits éclataient sous la dent ont disparu, mais le noyer que planta mon grand-père a survécu aux transformations ainsi que la petite statue argentée de la Vierge.



C'est Mazurié de Pennanec'h qui créa le domaine de Porzantrez sur le rocher duquel il construisit une maison de campagne qu'il entourait de jardins et d'un parc accidenté dont l'aménagement fut fort onéreux. De là, il jouissait d'une vue plongeante sur la vallée et sur la ville dont il fut maire en 1782. Pennanec'h fut élu député des sénéchaussées de Morlaix et Lannion aux Etats généraux de 89. Suspect sous la Terreur, il fut emprisonné à Brest, fut relâché et vécut jusqu'en 1811.

Un château fut construit en 1847 et la gentilhommière Louis XV transformée en communs où aboya la meute. Depuis lors, les familles de Lauzanne et de Bergevin ont continué à l'habiter, y conservant les souvenirs des ascendants dont les noms ont acquis une renommée locale, comme Pennanec'h, Robinet, Edouard de Bergevin, ou même nationale, comme l'amiral de Guichen, le grand marin qui se mesura si souvent avec Rod-

ney au large de Saint-Domingue et vint mourir, couvert de gloire, à Morlaix. Sa maison fut rasée lorsque l'on construisit le viaduc. Inhumé à Sainte-Marthe, son corps fut transféré par le comte de Lauzanne, en 1894, au cimetière de Saint-Martin où reposent également les deux Corbière : Edouard, le romancier; Tristan, le poète étrange, et leur neveu Constant Puyo, qui présida à la renaissance de la Société d'Etudes et fut un des premiers photographes d'art du monde. Nous retrouverons le souvenir de ce grand artiste lorsque, revenus à Saint-Martin, nous visiterons Bagatelle, propriété de sa famille.

Passé l'octroi et l'agglomération du bassin avec les débits où boivent les dockers, nous nous trouvons dans le domaine des bureaux du port, des tas de sable, des odeurs de vase, de l'usine à gaz et des écluses, dont les chutes du déversoir m'incitaient, quand j'étais petit, à questionner mon père au sujet des cataractes du Niagara !...



Au fur et à mesure que s'élargit la rivière, le paysage se purifie.

Nous dépassons le plateau de carénage, le bois du Bonou, l'ancienne fonderie Moreau et suivons l'allée plantée d'arbres qui nous conduit à Cuburien.

Dans son enceinte de murs élevés, coupés d'une petite chapelle, le domaine des dames hospitalières de Saint-François nous apparaît avec son mélange de bâtiments anciens et modernes, dominé par les frondaisons de Pennelé et la flèche

de La Salette, vers qui monte un chemin escarpé. Ces lieux s'entourent de recueillement comme ceux où l'on prie beaucoup et la cloche du couvent tinte clair dans la campagne boisée. La rivière se développe autour d'une prairie qui fut aménagée, vers 1870, par M. de Kergariou dans le lit des eaux détournées, prairie que les dimanches ensoleillés peuplent de promeneurs et de pèlerins.

Assis dans l'herbe, non loin des petites boutiques où l'on vend des gâteaux, des bonbons ou des moulins à vent en carton, les citadins endimanchés regardent la rive Trégoroise où la « Maison de paille » achève de s'effondrer auprès de la « Maison du paon ».

Le chemin de halage se dresse en remblai au bord des vases.

Avant de poursuivre notre route, il faut que nous racontions l'histoire de ce monastère de Cuburien, fondé sur la lisière de l'antique forêt de ce nom dans laquelle Guyomarc'h IV, comte de Léon, avait accordé, vers 1150, aux moines du prieuré de Saint-Melaine, de Morlaix, le droit de ramasser du bois mort.

Jean V, duc de Bretagne, accouru à la tête d'une armée pour châtier la révolte des Morlaisiens, séjourna au château, puis en l'abandonnant, le fit incendier.

Ce fut Alain IX de Rohan qui fonda, en 1445, le monastère des Cordeliers, construit avec les débris du château brûlé.

Lors du coup de main dirigé par les Anglais contre Morlaix, en 1522, les paysans et les

moines, formant dans le chenal une estacade de troncs d'arbres, arrêtaient les barques ennemies. Furieux, les « Saozons » saccagèrent le couvent qui flamba.

Après que le massacre du Styvel eut nettoyé le pays, les Cordeliers quêtèrent afin de reconstruire le monastère. Cinq ans après, une nouvelle chapelle se dressait à la lisière de la forêt. Elle fut placée sous l'invocation de Saint-Jean l'Evangéliste par le R. P. de Larger.

Plus tard le prieur Christophe de Cheffontaines, puiné de la maison de Penfeunteuiou, dont le nom avait été francisé, installa une imprimerie d'où sont sortis de précieux ouvrages. Il était lui-même auteur de plusieurs d'entre eux, écrits en français, en latin ou en breton, concernant les questions dogmatiques. Général de son ordre, archevêque de Césarée, il allait recevoir la pourpre cardinalice quand il mourut à Rome en 1594.

En 1622, les Récollets remplacèrent les Cordeliers à Cuburien. C'est une histoire étonnante !

Un jour donc, les Cordeliers, au nombre de vingt-cinq, prenaient part à une procession organisée pour obtenir la délivrance de la peste. Les Récollets profitèrent de leur absence pour s'introduire dans le couvent et s'y barricader. Quand la procession revint, ils montrèrent aux Cordeliers un bref du Pape les autorisant à s'établir partout où ils le pourraient. Ils l'appliquaient à la lettre. Les expulsés ne furent pas si fâchés qu'on pourrait le supposer de la tournure prise par cette affaire. L'épidémie ravageait le pays; ils l'abandonnèrent volontiers.

Nous devons rendre justice aux usurpateurs; par le dévouement dont ils firent preuve au cours des épidémies qui désolèrent Morlaix en 1626 et en 1640, ils surent se faire pardonner leur intrusion. Le Père Boniface Boubennec s'y distingua particulièrement.

La bonhomie et la gaité familière des Pères leur avait valu la popularité à Morlaix. On raconte à leur sujet les deux anecdotes que voici : Le frère Dosithée quêtait un jour pour le couvent à bord d'un corsaire. Importuné par ses instances, le capitaine qui était un loup de mer plutôt fruste lui appliqua un formidable soufflet. Le moine, la joue en feu, ne perdit pas contenance :

— Ceci est pour moi, dit-il avec placidité. Donnez-moi maintenant quelque chose pour mon couvent.

Le marin fit aussitôt remplir son bissac.

Un autre moine, athlète magnifique, sollicitait une offrande d'un riche marchand du quai de Tréguier. Celui-ci était d'esprit caustique; lui désignant une barrique de vin que deux hommes plaçaient sur un charriot, il lui dit :

— Je vous la donne si vous la portez seul jusqu'à Cuburien.

— Accepté ! répliqua le moine qui saisit la pièce, l'enleva sur ses larges épaules et suivi par un public enthousiaste, la porta sans faiblir jusqu'au monastère.

Le 10 juin 1728 est à inscrire dans les fastes du couvent. Les Rohan le visitèrent, reçus par le Père Provincial qui leur fit admirer les verrières

où brillèrent leurs armoiries et après un *Te Deum* chanté dans le sanctuaire, les mena au réfectoire où leur fut servi un déjeuner.

En 1737, la ville et le couvent se disputèrent la propriété du chemin qui conduisait à Cuburien. Le Conseil du roi donna raison à la première et en 1782, les moines reconnurent comme leur seigneur lige M. de Morant, mais la Révolution frappa d'un arrêt de mort la congrégation et expulsa les moines, spoliant leur bibliothèque et vendant leurs biens au citoyen David. La ville les reprit en l'an II, y établit une fabrique de salpêtre dont les dépenses excessives motivèrent la suppression. Le cloître abandonné se dégrada et les jardins incultes, l'église saccagée, offrirent un navrant spectacle. On y scia du bois, on y lamina du plomb pour la marine et enfin, vers 1834, les dames chanoinesses de Saint-François, expulsées de Quimper, l'acquirent, le sauvant ainsi de la destruction.

La chapelle, du style gothique de la dernière époque a perdu son clocher de plomb, lors de la sécularisation. Le porche a également disparu quand on construisit l'hôpital. La façade demeure, percée de sept fenêtres dont trois surmontées de galbes aigus. La maîtresse-vitre, due au peintre Alain Cap, de Lesneven, rayonne de nouveaux flamboyants. En ce sanctuaire qui n'a qu'un seul bas-côté et point de transept, les armoiries des Rohan et de leurs alliés règnent dans les verrières, sur les portes et jusque dans les pavés des cours : « De gueules à neuf macles d'or.

Décoré du collier de Saint-Michel, revêtu de son armure, le fils du fondateur, Jean II de Rohan, figure agenouillé dans un vitrail ancien, d'ailleurs fort beau, et une statue de cire, couchée, image de saint Prime, patron des enfants, renferme ses reliques apportées de Rome vers le milieu du siècle dernier par le vénérable abbé de Kermenguy, aumônier du couvent, mort en odeur de sainteté.

Fusant parmi les frondaisons, le clocheton de la Salette appelé les pèlerins qui gravissent péniblement la côte où s'égrennent les stations d'un chemin de croix.

Cette chapelle fut la première érigée en France en l'honneur des apparitions, alors qu'au lieu même où s'était produit le miracle, il n'existait encore qu'un oratoire bien modeste, construit en bois !

Pol de Courcy et Clech, qui était professeur de dessin au collège de Saint-Pol-de-Léon, en firent les plans, s'inspirant du XIII^e siècle. Elle fut consacrée le 20 juin 1860.

Devant l'autel où figure la scène de l'apparition, une petite corvette votive, un buisson de cierges et des fidèles en prières entretiennent une permanente ferveur.

Tandis que le pardon de Saint-François a lieu le lundi de Pâques, celui de la Salette, le 19 septembre, commence la veille au soir et des messes basses se succèdent dès trois heures du matin, jusqu'à la grand'messe qui est chantée en plein air.

Les conscrits ont chaque année leur pèlerinage, ainsi que les premiers communiant et en 1870,

une immense foule s'y rendit de Morlaix en procession dans le tourbillon des feuilles mortes...

Nous avons assisté maintes fois à ces pèlerinages où se rencontrent les toukens de Ploujean, les petits bonnets de Locquéholé et la « lostpig » de Morlaix; et les enfants vont, comme de notre temps, déposer au « tour » des bonnes sœurs, une pièce de monnaie, moyennant quoi, ils cueillent en échange les petites galettes timbrées d'un cœur.

L'avenue de hêtres qui couronne la hauteur, ouvre sa perspective d'immense nef verte en face de la chapelle de N.-D. de la Salette et plonge vers le château de Pennelé qui apparaît, bâti en équerre, avec ses ouvertures ogivales, ses pavillons, ses tourelles et son pigeonnier. La famille Le Bihan de Pennelé est connue depuis Bernard, sénéchal de Morlaix, en 1450. La dernière des Sévigné, mourut vers 1760, en cette demeure où son père, filleul de la grande épistolière, avait lui-même rendu le dernier soupir.

Deux chapelles en dépendent : Notre-Dame-de-Pitié et Saint-Germain, qui se situe au-dessus du manoir ruiné de Bigodou où vécut ce Jean Le Barbu qui offrit un vitrail au monastère.

Le premier dimanche d'août, jour du pardon, on roulait les enfants sur l'Autel pour les préserver des... tranchées !

Ce fut un seigneur de Pennelé qui fonda le collège de Morlaix, donnant à la ville son manoir de Kenechjollivic (Crec'hjoly). Nous y voyons aujourd'hui la prison.

Une châtelaine de Pennelé connut une aventure que Le Guennec a recueillie :

La jeune Marguerite était fiancée à l'héritier d'un manoir voisin, mais ce dernier dut obéir au ban de guerre pour combattre les Huguenots. Plusieurs mois s'étant écoulés, la jeune fille oublia un peu l'absent et s'en fut danser comme une petite folle à Morlaix; elle revint au clair de lune et s'accouda, rêveuse, à sa fenêtre...

C'est alors qu'un cavalier, lancé au galop, franchit le portail, s'arrêta et l'invita à le suivre : « Je suis Julien, votre fiancé... Cette nuit sera celle de vos noces ! »...

Sans réfléchir, Marguerite sauta en croupe. Le cheval partit à fond de train !

Le jeune homme ne parlait plus et l'on entendait le hululement des hiboux !

On arriva devant une triste chapelle; la jeune fille vit son fiancé disparaître dans l'ombre de l'oratoire et elle écouta les bruits mystérieux qui en sortaient : c'étaient des gémissements de fatigue, comme si son compagnon eut été en proie à un labeur exténuant.

A ce moment un vieux prêtre arriva, tenant une lanterne. Quand Marguerite eut parlé, il lui dit aussitôt :

— Ce n'est pas un vivant, mon enfant, mais un trépassé jaloux qui vous a conduite ici. Il ouvre en ce moment un ancien caveau funéraire afin de vous y précipiter avec lui. Vous l'aviez sans doute oublié et trahi, il veut se venger. Levez-vous vite et suivez-moi ! Dès que vous serez hors du cimetière, il n'aura plus de droits sur vous.

A peine avait-il dit ces mots que, sortant du porche, le revenant se précipitait pour ravir Mar-

guerite, mais trop tard ! Il la menaça rageusement, promettant de la tourmenter tant qu'elle n'aurait pas donné une sépulture à son cadavre. Un exorcisme fit disparaître le fantôme.

Un peu plus tard, guidée par le chien fidèle du disparu, Marguerite retrouva son corps poignardé par des bandits au fond d'un bois. Elle le fit enterrer et assista en grand deuil à ses obsèques. Dégoutée des plaisirs mondains, elle devint sœur tertiaire de Saint-François et fit placer dans l'église de Cuburien, le tableau qu'on voyait autrefois et qui représentait une jeune femme parée de bijoux, qu'un chien entraînait par la robe, sous la ramée, auprès du cadavre d'un gentilhomme.

Cette scène était-elle celle de la légende ou simplement la conversion de Marguerite de Cortone ? Nous n'épilouernerons point à ce sujet.



La rivière du Donant qui s'appela peut-être l'Ellé, sinue au pied de la colline boisée que nous venons de parcourir et qui, vue de l'autre rive escarpée, forme un très beau massif coloré par les différentes essences sylvestres. A un coude étroit de la rivière le moulin de Pennelé, antique et moussu, reçoit la caresse salée des grandes marées, car le flot remonte jusqu'à lui le cours du Donant, à travers les prairies marécageuses récupérées sur les vases d'une palue.

Franchi ce cours d'eau, nous abordons le domaine des primeurs.

Le confluent du Donant et du Dossen est flanqué, sur la rive que nous quittons, par le château de Lannuguy et sur celle où nous abordons, par Castel-an-Trébez.

L'un des propriétaires de Lannuguy, un Hersart de La Villemarqué, s'y distingua par son originalité macabre. Veuf éploré, il conserva dans une armoire, le corps embaumé de sa femme, le montrant à ses visiteurs et il peupla son étang de canards noirs, en signe de deuil !...

Quant à la butte de Castel-an-Trebez, qui s'érige au carrefour des routes de Morlaix à Saint-Pol et à Carantec, elle fut dominée, dans les anciens temps, par un château-fort, gardant l'entrée du port de Morlaix. Il fut détruit par le roi d'Angleterre Henri II, en 1167. Est-il vrai qu'un grand fantôme blanc encouragea l'assaut britannique ?...

En suivant la route montante, on arrive à Lavalot. C'est dans une ferme des environs que mon père, ayant appris qu'elle était hantée, passa une nuit afin de se rendre compte. Il entendit effectivement un remue-ménage, une sarabande ! Il bondit au grenier et surprit une tribu de rats courant parmi des pommes de terre !

Un ravin sépare Castel-an-Trébez des hauteurs feuillues de Lannigou d'où émerge le faîtage aigu d'un manoir moderne. De là, on découvre par temps limpide une trentaine de clochers, voire même, dit-on, la rade de Brest !

Des Guicaznou, des Balavenne, des Le Normant et des Drillet ont vécu jadis dans les vieux bâtimentés qu'ont épargnés les Cazin d'Henninethun

dont la nouvelle demeure est l'œuvre. Kergadoret en est devenu une dépendance avec la ruine couverte en chaume qui n'est autre que l'ancienne chapelle de Saint-Laurent.



La route en corniche se plaque étroitement au massif qui borde le cours de la rivière et des échappées révèlent des décors d'une admirable composition. Dômes de verdure d'où émerge la tourelle d'un château, apparition d'une gabarre sur l'onde toute verte de reflets d'arbres, premier appel de la mer à la vue lointaine du Dourduff étagé sur sa colline au bord des eaux...

Le rocher de Toul-Maho interpose son rude profil qui rompt la courbe onduleuse de la rive.

Et c'est le Bruly, que les anciens se souviennent avoir vu avec deux maisons seulement, au temps où le passeur Alanik maniait la godille. Le barde Jaouan, dit « Pipi Talon », y avait son atelier de tailleur aux temps d'avant la grande guerre. On travaillait en chantant et Fanch Gourvil, alors jeune apprenti, donnait la réplique à Pipi. Ce dernier avait un don de répartie que j'ai savouré lors du concours-foire, qui fut la première amorce des foires-expositions Morlaisiennes.

Pipi, avec sa grosse face lunaire et son ton placide de pince-sans-rire, arborait un mirobolant bragou-braz pour faire de la réclame devant le stand des engrais que nous représentions. Il nous racontait ses conversations avec les clients éventuels :

— Il y en a un qui a voulu faire le malin. C'était un jeune... Quand je lui ai fait l'article, il m'a regardé de haut, disant qu'il connaissait tout cela, car il avait été élève à l'École d'agriculture... Alors je lui ai répondu : « Vous étiez élève, monsieur ? c'est très bien... Moi j'étais professeur ! »...

Aujourd'hui un restaurant où, jeunes gens, nous allions déguster des huîtres et du vin blanc étale sa façade écrue sur la petite place au vieux puits et des maisons s'égrennent tout le long de la route construite par les prisonniers allemands (1914-1918), jusqu'au hameau de Saint-Julien où mon arrière-grand-mère vécut dans une maison basse, crépie au lait de chaux.

Une chapelle donna jadis son nom à cette pa-lue où l'on vient le dimanche savourer le vent du large. Les vieux marins se réunissent le soir et fument la pipe, assis sur le muret, non loin des bateaux et des yachts dont ils ont la garde.

En serrant le vent pour remonter le courant, le père Le Petit, à la barre du *Ker-mor*, le cötre de mon frère Paul, nous conta ses aventures : « Un jour, disait-il, nous irons ensemble à Port-Blanc, mon pays »... Et le pays d'élection d'Anatole Le Braz et de Botrel, dans le Trégor lumineux...



Locquéolé est bien un des plus pittoresques villages de notre région !

De la route, il apparaît en son vallon, groupé autour de la délicieuse petite église et de son cimetière.

Ce champ du repos est si ombragé, si bien accroché au coteau, qu'il semble être le jardin clos du paradis des marins; les allées y serpentent, glissent ou grimpent parmi de vieilles tombes où le culte des trépassés renouvelle sans cesse les fleurs...

Béni par son calvaire où des anges supportent les écussons des Kermavan et des Kerriou, il contourne l'église qui est un joyau de granit. Contemporaine du sanctuaire de Saint-Philbert de Grandlieu, en pays Nantais, la nef basse possède en ses piles et ses arcades des témoins du ix^e ou du x^e siècle, selon l'opinion du chanoine Abgrall. Les sculptures n'y sont que des ébauches barbares de volutes, d'enroulements et de figures. Le Maître-autel avec son rétable, le Christ gothique, les statues, l'ancien enfeu des seigneurs de Coatilès, la peuplent de cette richesse un peu grouillante qu'aiment les Orientaux, les Espagnols et les Bretons. Le clocher-mur du type Trégorois est de 1681.

Pour la Fête de l'Ascension, une procession se déroule où l'on promène un buste et un bras d'argent contenant des ossements de saint Guénolé. Les pèlerins vont à la fontaine sacrée accolée au mur du cimetière, boire l'eau qui les guérira de leurs « douleurs ». C'est que saint Guénolé est un peu chez lui en ce bourg qui porte son nom (Locus-Guennolay-1330). Ce fut une enclave de l'évêché de Dol, un prieuré dépendant de l'abbaye de Lanmeur.

Le bon Guénolé, fuyant la côte inhospitalière du Trégor, fit comme tant d'autres saints bretons

quand ils ne trouvaient point de bateaux; il mit à flot une auge de pierre et traversa ainsi la rade de Morlaix, abordant en terre Léonaise. Il fit jaillir une source qu'il consacra au Seigneur et bâtit un ermitage où il priaît en regardant la mer...

En sortant du sanctuaire, on est accueilli sur la place par le gros bouquet vert de l'Arbre de la Liberté, un des rares survivants de ces ancêtres plantés pendant la Révolution.

Les jours de « pardon », nous allions, en bons Morlaisiens, prendre un « collationné » dans une des deux auberges dont les prix défiaient toute concurrence. En 1900, chez Mme Marzin, on servait un plantureux déjeuner arrosé de cidre, pour quinze sous. En ce temps-là, pour aller à Carantec, on escaladait avec force virages les hauteurs que domine le phare de la Lande et où se suivent les propriétés de Rozarscour, Kerozal et Saint-Yves; mais nous sommes là en territoire Taulésien et nous ne voulons pas quitter si tôt Locquéholé. D'autant moins que le voisinage du bourg nous offre un tableau d'ensemble vraiment complet, qu'un guide, adoptant l'affreux style énumératif, pourrait ainsi résumer : Sa palue, son château, sa verdure, son panorama...

En effet, le vieux manoir de Keromnès, bâti en équerre avec ses hautes cheminées, s'encadre d'arbres aux fûts élancés qui se reflètent dans le « Morlen » où stagne une eau limoneuse; une tourelle est accolée au mur d'enceinte qui dévale la pente et suit le rivage d'où l'on contemple l'horizon de la Manche parsemé de rochers.

Là mourut, en 1762, écuyer René-Marie Gourcun, seigneur de Keromnès, qui fut porte-étendard, colonel de cavalerie et gouverneur de Carhaix.

Au sud de la commune, les propriétés du Clémur et de Saint-Guénolé, s'étagent sur la pente de la colline.

Au nord, Kerriou domine la rade, long bâtiment du XVIII^e siècle, qui appartient aux Le Ny, aux Perrot et aux Du Chesny, alliés aux Lansalut. Ce fut le pied-à-terre des évêques de Dol quand ils venaient en Montroulezis. C'est là que fut caché, sous la Terreur, l'abbé Gouffon, recteur insermenté, mort en 1803. Il échappa aux perquisitions en se cachant sous une futaille renversée.

Quand nous voyons sa pierre tombale sous le porche de l'église, nous évoquons ce brave prêtre qu'on avait appelé « tad an dansou », le père des danses. Il avait pris l'habitude de surveiller lui-même les ébats chorégraphiques de la jeunesse, certain qu'en sa présence tout se passerait convenablement.

Lorsque la cloche tintait, il conduisait la troupe des danseurs à l'église, mais dès que les vêpres étaient chantées il la ramenait à la palue et restait jusqu'au soir, heureux d'entendre rire la jeunesse au son aigu du biniou !

Après tout, il avait raison, ce bon abbé, car on connaît la gwerz « Merc'hed Lokenolé » qui affirme que « Les jeunes filles de Locquéholé sont de joyeuses filles » et qui raconte la mésaventure survenue à certaines d'entre elles qui

crurent, malgré les avis du recteur, aux belles promesses des marins d'un bateau normand que la tempête avait contraint de relâcher en rade.

Hélas ! quand ils partirent, on découvrit la vérité. Ils étaient tous mariés et ne laissaient aux pauvres filles en larmes que l'espoir très vague de revenir, si d'aventure ils devenaient veufs.

Ce ne fut pas, soyons-en certains, la première ni la dernière fois que pareille chose arriva. .



— Carantec - Presqu'île de Penalan —

Vers la mer : Carantec et Callot

Nous avons connu les cahots de la route poussiéreuse qui nous menait au trot d'un cheval de louage vers un Carantec aux maisons blanches peuplé de Léonards en chapeaux à guides, de pêcheurs à colliers de barbe et de femmes à petites coiffes de tulle ou d'étoffe noire.

Du phare de la Lande, on voyait le déploiement d'un splendide panorama : Au couchant, Saint-Pol; au septentrion, la presqu'île de Pen-nalan et au levant, la rade de Morlaix. Miroitement des eaux, vallonnement des campagnes avec les champs et les landes étendus comme des tapis, les bois et les parcs moutonnant comme d'épaisses fourrures...

Aujourd'hui, nous suivons la corniche qui passe auprès du domaine de Coatilès et contourne en partie la baie du Clouet, lançant après un coude brusque sa route à l'assaut du plateau de Carantec.

Coatilès, posé sur sa terrasse, est un édifice restauré du XVII^e siècle. On voit encore le colombier et la chaussée du moulin seigneurial disparu. L'avenue ombragée de hêtres conduit à une lourde porte cintrée datée de 1673.

La famille de Coatilès blasonnait « D'argent à trois bandes de gueules » ; le domaine qui fut son berceau a vu passer successivement les familles de Kernavan, de Kergroadez, Musnier de Quatre-

marres, Le Gac de Lansalut et Mazurié de Pennanec'h. Il appartient aux Lannurien.

Quand la mer se retire, la baie n'est plus qu'une plaine de vase luisante, et le flot montant y glisse en nappe azurée que des courants moirés d'émeraude...

Souvent un voilier ou un cargo se profile sur les lointains où le château du Taureau dessine sa masse géométrique. Quand le ciel se couvre des épaisses nuées annonciatrices d'un « grain », un étonnant jeu d'ombre et de clarté vient tour à tour illuminer ou assombrir les plans.

Sans doute, aux temps préhistoriques, vit-on une forêt immense en cette plaine qui est devenue la rade de Morlaix, car les vases recèlent des squelettes d'arbres.

Je me suis souvent arrêté à l'endroit où la route s'écarte légèrement de la rive pour gravir une petite éminence d'où l'on a une vue magnifique sur toute la baie.

Un champ de blé dévale vers la mer, bruisant d'épis sous le soleil de juillet, le ruban de la route s'infléchit et contourne un rocher couronné de pins, puis fermant à demi l'horizon, la pointe de Penalan lance à travers la passe une avant-garde d'îles...

A Ti Guen, nous abordons le territoire de Carantec. Du Frou, qui appartient aux Drillet, aux Parscau et par eux aux Kersauson, nous arrivons à une petite anse encadrée de collines. Un muret ressemble à un môle réduit, le sable est grossier, mêlé de coquillages et de débris. Nous sommes à Ti Nod et le Fransic, derrière ses murs, érige sa façade à fronton qui porte la

marque un peu froide et ordonnée du XVIII^e siècle. Une chapelle accompagne ce manoir qui est l'ancienne terre noble des Kernaguen et des Poulpiquet.

Léonard Du Dresnay qui l'habitait, en 1790, fut maire de Carantec ainsi qu'André Couhitte, quelques années plus tard.

Tout auprès, le manoir de Kerangoaguel conserve des restes de sa grandeur passée avec son double portail Renaissance à piliers corinthiens, son enceinte percée de meurtrières, son avenue plantée de hêtres et les ruines de sa chapelle. Le nom des fondateurs disparaît en 1668 pour faire place aux La Fargue.

Encadrée de haute futaie, la route gravit une forte pente, s'élançant ensuite parmi les champs de primeurs de Kernonen, du Poullanc, de Troborn. Sur la gauche, un chemin va rejoindre Kerlouquet où un manoir nous rappelle encore quelques vieilles familles : Neufbourg, Quintin, Kerret, La Motte, Du Beaudiez. Puis, parvenus au sommet du plateau, nous avons la joie de voir apparaître une fois de plus la mer et pointer au-dessus des talus, la flèche de Carantec.

Mais avant d'aborder l'agglomération, nous irons visiter la presqu'île de Penalan et pour cela nous obliquerons à droite au carrefour où se dresse une croix, et suivrons une route étroite aux pentes rapides que ravine l'égouttement des arbres.

Presque toute cette pointe constituait le fief de la famille de Kermenguy que nous y trouvons d'ailleurs établie. Keromnès, qui est devenu le manoir familial, doit son origine à la famille

Omnès dont il reçut le nom, puis il fut transmis successivement aux Boutouiller, aux Boiséon, aux Kergroadez et aux Salaün de Keromnès qui l'ont apporté aux Kergrist, puis aux Kermenguy. Les anciens bâtiments qui formaient une masse régulière et morne, agrémentée d'une sorte de loggia accolée à la façade, ont été remplacés par un château dont les pavillons aigus émergent des frondaisons du parc. Néanmoins, on peut encore admirer l'antique chapelle qui a conservé son vitrail découpé en fleur de lys; nous y reconnaissons les armoiries de Fr. de Boiséon et de Françoise Boutouiller, sa femme, seigneur et dame de Keromnès en 1500. Des sculptures, parmi lesquelles une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs, ornent l'intérieur et la foule s'y rend en procession, le 15 août.

Situé près de la grève du Clouët où s'échelonnent des chantiers de construction de bateaux, le château moderne du Rohou appartient à la famille de Guerdavid. Plus loin, à Porstrez, ont été installés des parcs d'ostréiculture et sur la hauteur, des courts de tennis ont vu se disputer des tournois fameux.

C'est à pied que nous explorerons la pointe proprement dite et nous savourerons le charme d'un des sites les plus délicieux de Bretagne. Un sentier nous conduit au bord de la falaise d'où la vue plonge sur l'entrée de la rade. Entre les troncs des pins dont le parfum nous exalte, encadrée par les branches et les bouquets d'aiguilles aromatiques comme dans les mailles de plomb d'un vitrail, l'île Louët nous apparaît toute proche, en contre-bas, avec son phare, sa

maison blanche et son jardinet, mais derrière elle se silhouette le château du Taureau, puissant et austère, à la fois forteresse et prison d'Etat. Puis c'est l'archipel semé sur la moire des eaux : l'île Noire et son phare à éclats, Stérec, les îlots lointains : Ricard, Beclém, Vezoul, île Verte, île aux Sables, île aux Dames. Les balises alternent avec les tours aux noms pittoresques : la tourelle rouge et le « gros cochon »...

Au lointain, la côte de Plougasnou étage ses différents plans que dépasse, en plein azur, le rocher de Primel. Et si nous nous dirigeons vers l'ouest, nous quittons le bois au seuil d'une autre pointe plus sauvage d'où nous dominons le couloir se terminant par une caverne où la légende dit que saint Karantec combattit un dragon et le vainquit en le précipitant contre un rocher qui conserva l'empreinte creusée par le choc de la tête hideuse. Ce lieu s'appelle évidemment Toul-ar-sarpent, comme tous ceux, et il y en a beaucoup, où un saint venu d'Hibernie sur une auge de granit, vainquit le Malin en combat singulier.

Des Méridionaux que j'avais amenés à Penalan ont été unanimes pour me dire combien ces roches couronnées de pins, colorées et creusées comme des calanques, assiégées par des vagues d'un bleu presque toujours intense, leur rappelaient la Côte d'Azur et c'est là, un des frappants contrastes de la Bretagne de nous réserver la surprise d'un tel tableau, si près des espaces désolés de Callot, où nous irons rêver tout à l'heure.



Quand il fut évêque de Léon, Saint-Ténénan fonda une église en l'honneur de son maître, le

docte Hibernien saint Karantec. Avec humilité le prélat tint à se faire représenter, en petit, aux pieds de son bon maître. Depuis lors, les statues de saint Karantec sont accompagnées d'un minuscule Ténénan. On en voyait une dans l'église que l'on dut démolir à la suite de la tempête de 1863 qui en avait ruiné la nef. On ne sait exactement de quelle époque était ce sanctuaire dont scintillaient les vitraux aux armes des anciennes familles du pays, mais il fut reconstruit en 1657. Le clocher comportait une tourelle d'escalier et des chambres de cloches ornées de balustrades. Dans le cimetière qui s'étendait alentour se trouvait une petite chapelle.

L'édifice actuel fut construit en 1867, sur les plans de Fr. de Kergrist, maire de Carantec. Le clocher, bâti vingt ans après, est à double galerie et le mobilier sort presque entièrement des ateliers de Denis Derrien, sculpteur à Saint-Pol-de-Léon. Le charroi des matériaux fut effectué par les paroissiens. La croix processionnelle en argent avec embase ciselée et boules à godrons est datée de 1852.



J'ai passé deux étés à Carantec, quand j'étais enfant. Nous habitions sur la hauteur, en vue de la Penzé et des clochers de Saint-Pol qui se profilaient, le soir, sur de prodigieux couchants de braise !

De la fenêtre de ma chambre aux murs blancs, c'était la flèche de Carantec qui m'apparaissait avec ses galeries à jour. A midi tintait l'*Angelus*. Mon père se découvrait et récitait la prière : *L'ange du Seigneur...* que l'on chantait en breton,

le dimanche, sur la mélodie si douce du *Ni ho salud...*

J'étais captivé par la lecture de *L'Île mystérieuse* et de *Vingt mille lieues sous les mers* et je me souviens de mes longues rêveries devant la mer, sur la falaise de Porspol, quand j'essayais d'imaginer sous l'étendue calme et transparente, la vie des grands fonds sous-marins, où les poissons aux yeux énormes naviguent dans des forêts d'algues... Je rêvais à ce cimetière de corail où Jules Verne inhuma les compagnons du capitaine Nemo et la prodigieuse histoire revêtait en mon imagination enfantine cette poésie âpre et profonde qu'elle devait retrouver dans toute sa puissance, longtemps après, au contact de Corbière et du « Bateau ivre » de Rimbaud :

« *La tempête a béni mes éveils maritimes...* »

Le matin, mon père, mon frère et moi, nous allions au port où nous avions loué un canot. On ramait en cadence, avec un doux clapotis, et l'on abordait sur le sable de l'île de Callot, ou bien on franchissait la passe aux Moutons pour arriver à la grève Blanche dont le Grand Hôtel, disparu après son incendie, avait fait place à quelques villas aux jardins en terrasses.

Eugène, un nain qui avait servi dans un cirque, apportait à domicile des moules et des bigorneaux et après déjeuner, mes amis et moi, nous allions à la plage du Quénen où nous construisions des forts énormes que les vagues faisaient ébouler. Quand nous prîmes l'initiative de fabriquer des fours de campagne où nous faisions cuire des pommes de terre, ce fut beaucoup moins amu-

sant, car la fumée balayée par le vent, incommoda les grandes personnes. Un beau jour, nous fûmes entourés et notre four fut détruit à coups de talon par un monsieur rageur !...

On allait acheter des petits bateaux ou des haveneaux à l'épicerie de l'« Ange gardien », qui était un des rares magasins du bourg. Quant à la « Chaise du Curé », c'était une pointe battue par le vent, et que n'avaient pas encore défloré les nombreuses constructions qui s'y pressent aujourd'hui.

Toutes les femmes portaient la petite coiffe sans brides, en tulle ou en étoffe noire pour les vieilles qui allaient à la pêche et marchaient pieds nus dans la poussière, un panier de crevettes au bras.



Le premier estivant de marque qui choisit Carantec pour y passer l'été fut, je pense, Yan' Dargent. Peintre de renom et illustrateur, nous avons savouré ses dessins dans le *Magasin d'Education* et nous goûtons encore ses fresques de la chapelle Saint-Joseph de Morlaix et les toiles que conservent nos musées.

Il fit bâtir une villa : « Crec'h André » et l'orna d'une tribune décorée de panneaux en relief figurant les douze apôtres. Quand il mourut, en 1899, il demanda que sa tête fut détachée de son corps et placée dans le cercueil de sa femme. Ce désir, réalisé en 1907, déclancha une campagne de presse !...

De vieux Morlaisiens ont évoqué devant moi l'époque où il n'y avait à Carantec que deux pe-

tites auberges. On y servait des langoustes et des crevettes roses. Le père Charles, qui était un bel homme, avait fondé l'une d'elles en 1872 et la transforma en hôtel (1903). Sa façade à balcon garde sur la place de l'Eglise son aspect de chalet. L'autre auberge était l'hôtel Pasco, puis on construisit le grand hôtel Pouthier, sur la grève Blanche. Son existence fut brève : un incendie le consuma bientôt. C'est là que se situe le dénouement d'une bonne supercherie.

Au moment où le général Boulanger était recherché dans toute la France pour avoir mis la République en danger, une lettre signée Aubert et que l'on attribuait à un douanier, sans doute bien innocent, avertit les autorités que le « brave général » était caché à Carantec.

Après des recherches infructueuses dans un château, on fut mis sur la piste d'un certain Boulanger qui, effectivement, résiderait à l'hôtel Pouthier. Le procureur et les gendarmes triomphaient. L'affaire était sensationnelle, toute la France allait en parler !

Le gardien de l'établissement, le brave Zig, les conduisit à l'écurie et, souriant avec candeur, il désigna un poney : « Voilà Boulanger, dit-il... C'est comme ça qu'on l'appelle »...

Une des premières villas fut celle de Castel-Bian, que construisit M. Le Goff, à la pointe. Elle appartient aujourd'hui à M. de Langle. La famille du docteur Le Febvre s'installa dans l'île de Callot. La propriété de Mlle de Flotte bordait la grève du Quélen, tandis que des représentants de la vieille bourgeoisie Morlaisienne établissaient

leurs villégiatures de préférence à l'entour du port, où ils mouillaient leur bateau, ou de la grève Blanche. C'étaient les Kérébel, Raillard, Miorcec, Le Scour, Baron et quelques autres.

Outre le peintre Yan' Dargent, des artistes et des écrivains y passèrent l'été. Des compositeurs illustres : Pierné, Rhené-Baton, le dessinateur Luc-Olivier Merson, illustrateur de nos billets de banque, le sculpteur Realier-Dumas. Mme Henri Ardel y écrivit son roman *Le feu sous la cendre*, dont une page décrit la salle à manger de l'hôtel du Quélen où M. Charles, qui avait navigué sur l'*Epervier* et le *Bouvet*, à l'époque de Fachoda, quand on doublait Gibraltar, tous feux éteints, recevait chaque année son ancien chef, l'amiral Guépratte, héros des Dardanelles.

Albert de Mun venait à Carantec, quand il était député de Saint-Pol, mais c'est le sénateur Albert Louppe, dont le pont de Plougastel porte le nom, qui lança la station balnéaire en aménageant le bourg. C'est aussi à cette époque que l'abbé Lazennec rédigea sa notice sur Carantec et Callot. On vit un peu plus tard, au patronage de Kerizella, le maréchal Lyautey qui en connaissait le directeur.

D'année en année, les villas et les hôtels se multipliaient. L'hôtel Bellevue s'était ouvert; le « Bon Accueil », l'un des plus anciens, fondé par Mme Cléac'h vers 1900, fut transformé ultérieurement. Le style « chalet normand » prévalait encore, quand fut achevé l'« Arver », aux toits roses et aux balcons verts. Puis ce furent, après la Grande Guerre, l'hôtel des Phares, avec son

dancing du « Moulin d'Or », où jouait l'orchestre Auduc, l'hôtel Beauséjour et le « Celtic », le plus grand de tous, qui dressa son belvédère au-dessus de la mer, tandis que l'hôtel des Bains s'érigéait du côté du port.

Les touristes devenaient de plus en plus nombreux : Parisiens ironiques, Anglais au teint rouge et aux knickers couleur moutarde. On voyait passer des champions de tennis en flanelle blanche et les jours de régates, des yachtmen en bleu marine.

1930 marqua le point culminant. Les hôtels s'ouvrirent en série : Simon, l'« Armor », « Helios », « Kermor », le dancing de Dar-El-Baraka, tandis que des magasins de toutes sortes s'établissaient dans les nouvelles rues.

La villa des Peupliers, où nous avons passé deux étés, avait été agrandie; on l'avait transformée en « Hôtel Moderne ». Il en fut de même sur la grève Blanche, pour l'hôtel de la Plage. L'architecte L. de Lafforest acheva l'hôtel de la Falaise. Puis le tocsin de septembre 1939 interrompit cet essor...

En ces quelques années, Carantec était devenu l'une des premières stations balnéaires du Finistère.



Je me souviens d'avoir assisté à la messe en plein air, lors du pardon de Callot, célébré le dimanche qui suit l'Assomption. C'était en 1915 ou en 1916... Le soir, les pèlerins déchaussés se hâtaient le long du banc de sable appelé « ar Vale ».

unissant l'île à la terre ferme, car la marée montante qui léchait les orteils des premiers arrivants, tourbillonnait autour des genoux des retardataires.

Je suis revenu plusieurs fois dans l'île. L'accueil en est sauvage et assez triste, mais le paysage a du caractère. On foule avec peine un sable épais, puis l'herbe rase de la palud où paissent des chevaux aux échinés maigres, comme ceux qui traînent les roulottes foraines.

L'île est longue et étroite avec des grèves mornes. Il y a peu de maisons. Le hameau clairsemé de Trou-ar-Vilar avec quelques fermes, un vieux puits et des tas de fagots s'accroche au flanc de la petite éminence qui s'élève en forme de dôme à vingt-deux mètres au-dessus des flots et sur laquelle est bâtie la chapelle.

Plusieurs fois reconstruite, la tour porte la date de 1672, ainsi que le nom de M. Lescop, recteur de Taulé. Le sanctuaire fut converti en caserne pendant la Révolution; l'abbé Nédélec, recteur de Carantec, le releva. Sur le maître-autel, la statue de la Vierge nous apparaît peinte en bleu et or. Elle tient en sa main un sceptre en forme de quenouille. Six chandeliers d'argent l'encadrent et une croix de style Louis XIII surmonte le tabernacle. Les ex-voto garnissent les murs, évoquant les périls de la mer; ce sont des rubans de bérets, des croix, des médailles. Les flammes des cierges mettent une lueur rose sur les dorures.

Au delà de la chapelle, l'arête en schiste s'amincit. Une pointe rocheuse est signalée par une

tourelle dont le col effilé lui a valu le surnom de la « Bouteille ». Des cormorans s'y posent: noirs et blancs, comme les vaches qui pâturent à l'entour, l'herbe jaunie.



Et maintenant, voici la belle histoire de Callot....

Aux dernières années du v^e siècle, le chef danois Korsold, qui avait déjà effectué des débarquements en terre Léonaise, occupa l'île et y fit établir un camp retranché. C'est alors qu'un Breton insulaire, Rivallon Murmaczon, qui venait de se rendre maître de Brest, battit Korsold en terre ferme et le contraignit à se retirer dans son camp où il attendit le choc de l'armée bretonne. Rivallon était pieux. Avant d'engager la bataille il adressa une fervente prière à la Sainte Vierge, lui promettant, si elle lui attribuait la victoire, d'élever à l'emplacement des retranchements ennemis une chapelle placée sous son invocation. Confiant, serrant la garde de son glaive, il ordonna l'assaut et la palud se couvrit d'hommes d'armes !

La mêlée fut ardente, le sable des dunes but le sang humain, car les ravageurs furent massacrés par milliers. Le butin fut immense et les vainqueurs lancèrent au ciel pâle des clameurs de joie. Quelques années plus tard, en 513, le roi Hoël posait la première pierre de la chapelle votive à l'endroit même où se dressait la tente de Korsold et les Bretons nommèrent l'île « Enez Itron Varia ar Galloud », nom qui fut francisé.

Il est probable que la légende a embelli les faits et si nous en croyons La Borderie, il y eut qu'une escarmouche entre les émigrants conduits par Rivallon et une bande de pirates danois ou saxons, car il n'est question du frison Korsold que dans les textes d'Ingomar, moines de Saint-Méen, au début du XI^e siècle.

La tradition raconte que les Normands menacèrent à leur tour le sanctuaire, mais les fougères dont la colline était revêtue se métamorphosèrent en guerriers armés, ce qui fit fuir les drakars, toutes voiles dehors !

Cela nous semble assez fantastique; il est vrai qu'à l'île de Batz, de l'autre côté de l'estuaire, un prêtre empêcha les Anglais de débarquer en 1806, en faisant garder la côte par des femmes dont les coiffes ressemblaient de loin à des casques.

Callot n'a pas cessé d'attirer les pèlerins. Le Père Cyrille Le Pennec en signale l'affluence en 1637, et ce courant continu ne s'arrêta plus, même pendant la Révolution. Les corsaires, quittant la rade pour « appuyer chasse à l'Anglais », saluaient d'un coup de canon dont on écoutait l'écho sous les chaumes de Carantec...

Au XVIII^e siècle une maison appelée Ti-ar-Verc'hez était utilisée par un détachement de gardes-côte et un fortin veillait à l'extrême pointe de l'île, au « trou de l'enfer », en vue de la belle rade du Paradis que l'escadre du Nord choisissait comme mouillage.

Jusqu'en 1858, la procession de la Fête-Dieu atteignait un oratoire situé à l'entrée de l'île, devant une plaine aujourd'hui envahie par la mer et

l'on donnait la bénédiction, tandis que le flot s'avancait avec des glissements lents sur la glaise et les vases de la Passe aux Moutons...



Les îlots sont semés comme des satellites au large de Callot. Les goémoniers y pêchent des araignées de mer et aux grandes marées on cueille des huîtres au large de l'île Verte.

Les herbiers glissants se découvrent avec leurs richesses et l'on ramasse les praires et les coquilles Saint-Jacques qui laissent fuser de petits jets d'eau. Dans les coins rocheux, on déniche les ormeaux et l'on attrape les crabes qui s'enfouissent à reculons, en dardant leurs pinces...

Et c'est enfin l'allégresse tonique de la pêche en mer, avec le bouillonnement de l'étrave et le mince sillage de la ligne filant à la traîne...



Nous sommes revenus au port où les vieux retraités, les « potcallet », dont la veste s'orne du ruban fané de quelque campagne coloniale, fument à l'entour de leur abri.

Ils verront les bateaux débarquer leurs poissons le long de l'estacade construite pour eux en 1890, et ils ressasseront les souvenirs de leur rude jeunesse, quand ils étaient mousses et qu'ils grimpaient aux vergues, en pleine bourrasque.

Le village de la Croix ne forme aujourd'hui qu'une seule agglomération avec Carantec. Il doit son nom à la « Croix du Salut ».

Quarante-six habitants s'étaient rendus en pèlerinage à Saint-Jean-du-Doigt. Au retour leur bateau faillit se briser sur les récifs de l'île aux Sables; ils firent un vœu et une vague survint, remettant à flot l'embarcation qui put regagner le port. Les rescapés firent dire une messe à Callot et dresser sur un tertre la croix que nous voyons encore.

Un barde populaire, René Mescam, composa une gwerz en souvenir de l'aventure et de son heureux dénouement.

Pays de primeurs : Henvic et Taulé

Il y a peu d'années, Henvic était un petit bourg tout blanc, et maintenant, comme d'autres villages de chez nous, il a maquillé ses façades; il y en a de toutes les couleurs et c'est grand dommage ! Le ciment aux arêtes sèches a durci les lignes et nous regrettons le semblant de laisser-aller qui donnait du charme aux maisons, comme une légère irrégularité des traits en donne à certains visages.

Deux clochers nous accueillent, car on a conservé celui de l'ancienne église du xvii^e siècle avec la partie adjacente de la nef. Maints artistes ont dessiné cette tour à flèche courtaude qui sert d'amer aux bateaux lointains et ce bout de toit qui s'effondre. Tout contre, est une sorte de petit autel érigé en plein air.

La nouvelle église, dont les plans sont dus à l'architecte Serrurier, possède les statues de saint Maudez et de sa sœur sainte Juvette, qu'on invoque pour guérir les tumeurs aux genoux.

Le peintre Morlaisien Victor Surel restaura les panneaux d'autel où se trouvent représentés ces deux saints qui n'étaient autres que les enfants royaux des souverains d'Hybernée, Erelée et Gentrude, régnants au vi^e siècle.



Les vestiges préhistoriques sont assez peu nombreux; cependant nous remarquons un dol-

men et un menhir dans les dépendances de Lengo et des recherches ont abouti à la découverte d'une cachette de fondeur où se trouvaient différentes armes de bronze.

Par contre, nous trouvons des manoirs un peu partout. Nous les rencontrons dans différentes directions, après avoir suivi des chemins encaissés. Nous voyons ainsi Trogriffon, rendez-vous de chasse du ^{xvii}^e siècle, qui rêve aux équipages disparus, près de son étang qu'emplit chaque marée. Pendant la Révolution, le dernier seigneur du lieu, Coatanlem de Rostiviec, convint avec les patriotes de la commune qu'il ne se mêlerait pas de leurs affaires et demeurerait enfermé, à la condition toutefois qu'il n'y serait point inquiété. Il profita de cette réclusion pour rédiger un dictionnaire breton dont les sept volumes manuscrits se trouvent dans la bibliothèque de Trogriffon, propriété des demoiselles de Grinville.

Le manoir de Feunteunspeur vit naître sans doute Roland de Poulpiquet, recteur de Sizun en 1620, puis vicaire général et chanoine de Léon, dont les ouvrages ne furent jamais publiés et sont probablement perdus. Théologien doublé d'un jurisconsulte, il avait écrit des *Annales Léonaises* et les vies de saint Suliau et de saint Ténénan.

Quistillic, Kerilly, le Launay dont les fenêtres sont barrées de meneaux et Kerdanet qui fut démoli vers 1884, n'étaient que les satellites de la maison seigneuriale de la trêve; l'important château de Lézireur, dont les ruines, près d'une nappe d'eau verte, rappellent l'assaut et le sac de 1522 qui furent suivis d'un incendie allumé

par les Anglais. Soixante-douze ans plus tard, les Ligueurs mirent le feu dans les bâtiments restaurés, mais la vasque circulaire qui s'étale dans la vieille cour pavée a survécu aux sinistres. Elle est en granit, montée sur piédestal et décorée d'un blason aux armes des Guicaznou qui furent dès le ^{xvi}^e siècle, avant même les Gourio et les Du Lys, les seigneurs de Lézireur. Quant au petit sanctuaire de Saint-Jean-Baptiste, il a disparu. Des trois chapelles de la paroisse, une seule a survécu, Sainte-Marguerite, et elle a été reconstruite en 1878. Elle se dresse dans les environs boisés du Passage de la Corde et ses fenêtres s'ornent de trilobes et de quatrefeuilles. Saint-Gildas est tombé en ruines.

Les pierres se sont écroulées, mais la foi est restée vive et le nombre des vocations religieuses est exceptionnel à Henvic. Vers 1937, je fus surpris du nombre des prêtres originaires de la paroisse. Un cadre, au presbytère, groupait les photographies de tous ceux qui vivaient à cette époque. Il y en avait quatorze, pour moins de quinze cents âmes, ce qui représente une proportion huit fois plus forte que pour l'ensemble de la France !

Et puisque nous parlons du clergé d'Henvic, racontons brièvement un épisode de l'époque révolutionnaire, dont les chanoines Péron et Abgrall ont publié les documents dans leurs « Notices sur les paroisses ».

Henvic, réuni à Taulé, n'en constituait plus qu'une trêve et le curé constitutionnel Elien, ancien récollet de Cuburien, tenait à ce que les prêtres demeurés fidèles fussent éloignés, ce qui

suscita, le 22 janvier 1792, une réclamation des tréviens d'Henvic qui refusaient d'avoir affaire au sieur Elien. Celui-ci se fâcha, il demanda l'intervention de la force publique et une expédition armée fut organisée pour procéder à l'enlèvement des cloches. L'une d'elles fut descendue, mais en l'absence du maire, qui était au marché de Morlaix, le procureur de la commune se ceignit de son écharpe et s'opposa à toute action. Des hommes se massèrent dans le cimetière, brandissant des bâtons et des fléaux, criant des menaces. Deux d'entre eux monterent dans le clocher, forcèrent les déménageurs à redescendre et sonnèrent le tocsin. On vit arriver du monde par tous les chemins. Les représentants de la force publique, protégés par les gendarmes, pistolet au poing, battirent en retraite.

Un beau matin d'avril, une petite armée se mit en marche afin de faire appliquer la décision. Cent vingt volontaires nationaux, une brigade de gendarmerie et une compagnie de canonnières avec deux pièces, arrivèrent à Henvic où la municipalité ne fit plus opposition à l'enlèvement des cloches et des ornements, consentit à payer une indemnité pour le déplacement des troupes, mais déclara qu'elle ignorait où se trouvaient les prêtres non assermentés. Nous avons eu l'occasion de citer quelques-unes de ces cachettes où des hommes vécurent, épiant les rumeurs inquiétantes et priant.



Nous voici sur la route de Taulé.

Route étroite entre des levées de terre crêtées d'ajoncs épineux, dévalant et remontant vers le

bourg dont les deux clochers pointent au-dessus des champs de choux-fleurs, de pommes de terre, d'artichauts à la raideur métallique.

Taulé est une commune un peu déchuée depuis qu'on l'amputa de ses trèves d'Henvic et de Carantec qui en faisaient une des plus vastes et des plus riches du Haut-Léon.

Le bourg révèle l'aisance des habitants, leur nature calme, leur aptitude au négoce, mais à l'exception du clocher du xvi^e siècle qui survit à l'ancienne église, la banalité des maisons sans caractère nous fait regretter le charme de tant de logis Trégorois.

Sous bien des toits, la vente fructueuse des premiers a incité les jeunes ménages qui ont délaissé la coiffe de tulle et le grand chapeau enrubanné de velours, à donner à leur foyer un aspect platement bourgeois, en achetant des meubles fabriqués en série. Chez eux les cuillers de bois ne se balancent plus au « parayer » et l'on retrouve les lourdes armoires Louis XV et les lits-clos de chêne dans les écuries ou dans les communs. Mais une large photographie colorisée où la mer bouillonne à l'étrave d'un contre-torpilleur rappelle qu'il y a encore un marin dans la famille, comme au temps des frégates et des « beaux navires aux trois-mâts pavoisés ».



Aux jours lointains où le vieux sanctuaire enthousiasmait les fidèles par la grâce de ses balustrades à compartiments flamboyants, de ses ossuaires jumeaux et de ses arcades, une foule

de gentilshommes peuplaient les manoirs. On en comptait vingt-et-un, mais les titres de certains d'entre eux étaient contestés et nous savons qu'en 1446, sur les quatorze familles nobles de Carantec, quatre étaient « en débat ».

Vivre noblement, c'était renoncer à tout négoce, à l'exception de celui qui s'effectuait sur mer, en « gros ». C'était aussi l'obligation de répondre à l'appel du souverain et d'acquitter l'impôt du sang. L'héritage se transmettait par droit d'aînesse.

Dans le Léon, les représentants des vieilles familles sont restés plus fidèles à la terre et plus étroitement en contact avec les fermiers que dans maintes régions et c'est ce qui explique le fait que beaucoup de communes ont continué à leur confier des charges édilitaires, par une sorte de contrat tacite où se retrouve une tradition patriarcale.

C'est un de ces gentilshommes de jadis, le comte de Penzé, mestre de camp du régiment des dragons de la Reine, qui offrit en 1749 à l'église de Taulé l'étendard de damas cramoisi, taillé en forme de gonfanon, que l'on conserve à la sacristie. Les écussons aux armes de France et de Marie Leczinska sont placés sur un semis de fleurs de lis.

La nouvelle église dont la flèche claire domine tout le plateau a été conçue elle aussi par Serrurier, en style gothique fleuri, mais la croix de granit qui se trouve dans le voisinage provient du hameau de Kérliedec.

J'avoue qu'à toutes ces hautes nefs d'églises neuves, dont l'accroissement des populations

chrétiennes du Léon ont rendu nécessaire la construction, je préfère les longs toits et la mysticité des sanctuaires spécifiquement Bretons, où la voûte basse, soutenue par des piliers massifs, se constelle d'étoiles...



En quittant le bourg par la route qui descend sur Locquénolé, nous rencontrons au premier carrefour une chapelle du xvi^e siècle, Saint-Herbot. La pierre en est d'un gris très doux, un peu verdi et la croix qui la précède est peinte en brun-rose... Des arbres ont été brossés par les vents violents chargés d'odeurs marines et conservent, inclinés, l'attitude que leur ont donné les bourrasques ! Des bois se massent au lointain, sur des horizons qui vont s'abaissant vers les vallées.

On croise les charrettes montées sur pneus, traînées par les énormes chevaux léonards. L'air est saturé de l'odeur des choux-fleurs.

La chapelle Sainte-Anne est voisine du hameau de Trévengant. Il s'y trouve un groupe émouvant, représentant l'Enfant-Jésus avec sa Mère et sa Grand'mère, la patronne vénérée des Bretons à qui Tristan Corbière dédia son poème : « Le Pardon de Sainte-Anne-la-Palue » :

*« Mère taillée à coups de hache
Tout cœur de chêne dur et bon :
Sous l'or de ta robe se cache
L'âme en pièce d'un franc breton ! »*



La grande route de Morlaix à Saint-Pol sabre le plateau de sa balafre droite où les autos accélèrent dans l'ombre alternée des arbres. Elle cotoie les fermes de Mestiniou, franchit un passage à niveau, esquivé le bourg et passe auprès des vieux toits de Coatudal et de Kerlo pour se replier en virages, comme un serpent qui glisserait dans l'ombre humide des bois vers la nappe d'eau de Penzé.

Dans la campagne Léonaise on n'aime guère les arbres et pourtant, si du sommet du plateau nous regardons le territoire Taulésien, nous apercevons quelques taches vertes qui révèlent des propriétés où vivent encore de vieilles familles, mais la plupart ne sont pas d'origine Léonaise. C'est ainsi que nous avons rencontré les premiers Le Gac de Lansalut en Plouézoc'h et que nous retrouvons un de leurs descendants, maire de Taulé en 1941.

Nous avons noté au passage plusieurs châteaux ou manoirs, en nous promenant le long de la côte. Kerangomar, enfoui dans ses futaies, est isolé dans les terres. On y accède par de mauvais chemins et une belle avenue de hêtres. C'est un édifice du XVII^e siècle flanqué de deux pavillons, appartenant à la famille Roche. L'intérieur nous révèle une cheminée Renaissance timbrée de l'écusson de Fr. de Kergroadez, qui mourut sous ce toit en 1617.

À l'orée des bois de Kerangomar, Castelmen domine un délicieux pli de vallée où des masures et des feuillages renversent leurs reflets dans l'eau d'un étang, qui glisse ensuite sous un pont et alimente le bief d'un vieux moulin.

D'autres moulins s'échelonnent au long de la rive et dans ce pays d'intense culture, cette coulée qui aboutit au Fransic est une zone agreste et reposante qu'eût aimé Brizeux.

Sur l'autre versant du plateau, un second ruisseau s'infléchit vers la Penzé et c'est encore une exquise petite vallée où gisent des moulins seigneuriaux : l'un dépendait du manoir de Guernisac où vécut une famille qui s'éteignit en la personne d'Ange de Guernisac, dont une rue de Morlaix porte le nom. Le manoir lui-même, avec son pavillon voûté et ses fenêtres à meneaux du XV^e siècle, a disparu. Celui de Kergus existe encore, orné de sa porte gothique. La famille de ce nom s'est fondue avec les Roquefeuil au XVIII^e siècle.

Les futaies dissimulent Keraffel, que posséda Kerléan, sieur de Tymen, et tout auprès du moulin du Rohou, parmi les arbres qui bordent un anse de la Penzé, le moulin de Quistillic voisine avec les fermes de Kerlidec, Kervorziou et Lesnoa.



C'est à partir de Penzé que le ruisseau qui serpente au pied des ruines du Penhoat et dont le courant actionna le moulin à papier connu sous le nom de Moulin du Roi (transformé en fabrique de tourteaux de lin) devient presque un petit fleuve dont les criques profondes abritent d'autres moulins et dont le cours est franchi par le viaduc du chemin de fer et par le pont de la Corde.

Penzé, qui fut seigneurie des comtes de Léon et des Rohan, forme une agglomération plus importante que le bourg de Taulé dont elle dépend.

Une grande minoterie, reflétée par le miroir d'un étang fonctionne depuis le début du règne de Louis-Philippe, gérée par la famille Borgnis-Desbordes. Des maisons bourgeoises, encadrées de jardins ombrés et fleuris, une gendarmerie, des maisons de commerce confèrent un caractère d'aisance et d'activité à cette « ville en réduction ». Sur la rive droite, le quai se double d'un terre-plein pour le déchargement des engrais marins : le goémon et le « maërl » dont on fait une abondante consommation. Les voiles des petits caboteurs se profilent sur le plan d'eau, apparaissant et disparaissant aux détours de la rivière dont les rives s'élèvent en valonnements souples. Le port reçoit des barques qui apportent jusqu'à quarante tonnes de sable et tout le quartier sent le varech et la pleine mer !

On dit qu'au temps jadis, la rivière se nommait Seaz (la Flèche) et que son embouchure reçut le nom de Pen-Seaz; ce qui est certain, c'est l'antiquité de son peuplement. Le château a disparu, mais sa juridiction, comportant droit de port et havre sur l'étendue de ses côtes maritimes et s'étendant jusqu'au faubourg Morlaisien de la Ville-neuve, s'exerça jusqu'en 1789. Les petites maisons de la rive gauche, en bordure de la place et de la route de Guiclan ou à l'entour de la chapelle Notre-Dame sont avec leurs vitres glauques et leurs linteaux moulurés, des contemporaines d'une époque de prospérité. Quant au sanctuaire, dû à la piété des vicomtes de Léon, il dépendait en 1185 de l'abbaye de Saint-Melaine, de Rennes et fut reconstruit en 1789. On y voit un joli rétable.

Les foires sont importantes en ce carrefour de voies terrestres et maritimes, mais la plus pittoresque est certainement celle qui se nomme encore la Foire aux Fiancés.

Sur les parapets du pont où s'étrangle la route de Morlaix à Saint-Pol, les « penneres » (hérétiques) des cantons voisins venaient s'asseoir, parées de leurs plus beaux châles et des tabliers les plus brodés.

Les jeunes gens aux vestes courtes, aux visages rasés, admiraient cette brochette de filles aux atours multicolores, véritables « jeunes filles en fleurs » et fixaient leur choix. Puis, lorsque le gars s'était décidé, il s'avancait et tendant la main à son élue, il l'aidait à descendre du parapet. A ce moment, les parents se rejoignaient, discutaient et comme pour les achats de chevaux, quand ils s'étaient mis d'accord, se tapaient dans les mains.

Peu à peu la coutume s'altéra, les dots furent discutées à l'avance et quand on venait à Penzé, la décision était virtuellement prise.

Ces débats entre gens du Léon prennent ici un accent particulier; c'est que le Breton de Taulé est le plus léger de la région, voire même le meilleur de Bretagne. Voici ce qu'en dit le Père de Rostrenen :

« Il exprime avec plus de douceur et de mollesse les sentiments du cœur »...

Et cela n'est point déplaisant en ce rendez-vous des fiancés !

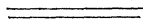
D'ailleurs Taulé ne fut pas dédaigné des poètes : des chansons y fleurirent, que J. de Pen-guern, juge de paix, recueillit des lèvres de men-

diantes ou de fileuses bien vieilles, au milieu du siècle dernier, avant qu'un autre juge, Toussaint Le Garrec, n'y écrivit son théâtre breton.



Une route bifurquant de celle de Morlaix se dirige vers Saint-Martin, traversant des landes, des champs, un bois de pins... Nous la suivrons jusqu'au fond de la vallée du Donant, au carrefour des deux voix romaines qui unissaient Morlaix à Plouguerneau et à Saint-Pol. Là s'élevait une chapelle mentionnée dans une charte de 1128. On la voyait encore vers 1900. Un if centenaire demeure, ainsi que la fontaine où l'on menait les enfants débiles. L'eau en était rendue ferrugineuse par les poignées de clous qu'il fallait y jeter sans les compter. Les parents faisaient boire quelques gorgées au bébé qu'ils désiraient voir marcher, puis ils s'agenouillaient à la chapelle et priaient...

L'ombre froide de l'if s'étendait à l'entour et la chapelle résonnait des pleurs ou du babillage des enfants.



La campagne Morlaisienne : Saint-Martin et Sainte-Sève

Quand les paroissiens de Saint-Melaine ou de Saint-Mathieu s'adressent à ceux de Saint-Martin, ils disent en riant : « Oh, vous autres, sur la hauteur »...

Et en effet, Saint-Martin-des-Champs domine la vallée du Queffleut et forme un plateau d'une altitude variant de quatre-vingt à cent mètres. Ayant commencé notre excursion par une promenade au bord de la rivière, nous arrêtant à Porzantrez, à Cuburien, à Pennelé, à Lannuguy, il nous reste donc à parcourir le plateau.

Il n'y a point de bourg en cette commune et si la mairie, les écoles et le cimetière sont distincts de ceux de Morlaix, ils font tout de même partie de l'agglomération urbaine ou tout au moins de sa banlieue, les bâtiments communaux se trouvant, en effet, dans le prolongement de la Ville-neuve.

Au point de vue spirituel, les paroissiens dépendent de Saint-Martin de Morlaix, dont le clocher, construit à la fin du XVIII^e siècle, en style dorique, par Besnard, domine à la fois la ville et la campagne. Le son grave de ses cloches que le vent exalte ou éteint, nous annonce les obsèques et les baptêmes et nous rappelle les cérémonies de première Communion ou de Confirmation qui

laissèrent une si forte empreinte en nos âmes enfantines.

Lorsque nous voyons cette place, qui est si rurale d'aspect, avec ses maisons à un ou deux étages et ses petits magasins, nous croyons entendre encore l'éclatante fanfare du patronage, conduite par l'abbé Bosson. La *Marche de Michel Strogoff*, dans l'allégresse des trompettes nickelées, nous faisait sauter de joie en ces belles années du début du siècle, quand nous étions des gosses en col marin !...

Toute proche de l'église se trouve la gare dont le personnel peuple les nouveaux lotissements de Porzantrez qui éparpillent leurs maisonnettes dans les anciens champs d'Huella.

La ligne Paris-Brest disparaît dans la faille d'une profonde tranchée, qu'enjambe le pont Bellec, avant d'émerger à la hauteur de Kerivin, pour lancer ses convois ferraillants vers Pleyber et Landivisiau...

Sur la limite de Morlaix se trouve également le manoir du Porsmeur, qui appartient aux familles Le Borgne, de Tanouarn, Oriot et de Coëtlosquet. Le jeune marquis de Coëtlosquet et son frère cadet furent fusillés après la tragédie de Quiberon et de ce fait, cette branche s'éteignit. Vendu par la famille Le Hire à Mme Post, le Petit Porsmeur fut transformé par cette philanthrope en un préventorium réservé aux femmes de la population laborieuse et fonctionna aux frais d'une association américaine.

Une des pièces est décorée de boiseries Louis XV, avec cheminée de marbre blanc, glace, trumeau et peintures.

En nous éloignant de la banlieue, nous parcourons une campagne cultivée où des chemins nous mènent aux hameaux et aux fermes de Kerdeoser, du Tréhoat, de Kerserho, de Bothalan, de Porsbras, de Bréventec et du Penquer, aux confins du bois de Pennelé.

Nous retrouvons alors le cours du Donant qui baigne en sa partie la plus affaissée, le cirque stérile que des escarpements schisteux entourent de leurs arêtes vives. Des bois bordent cette dépression. Les uns dépendent de la Garenne dont le manoir est moderne, les autres de Bagatelle où nous nous arrêterons.

On y arrive de Morlaix par la vieille route droite qui conduit à Sainte-Sève.

Bagatelle, qui s'appela Caraman, nous apparaissait avec sa grâce aimable du XVIII^e siècle, en dépit d'un pavillon transformé ultérieurement. Construit pour être une « folie » destinée à de joyeuses compagnies, il nous séduit dès l'entrée par les hautes fenêtres et les boiseries qui font évoquer Trianon.

M. de Jolivet, directeur de la Manufacture des Tabacs, l'avait sans doute acheté au comte de Penzé, marquis de Morand, avec les fermes avoisinantes : Kervaaon et Kerohan. Il obtint l'autorisation de construire une chapelle qui, dédiée à Sainte-Anne, fut rendue au culte en 1850. Thermidor (An II) vit vendre Bagatelle pour 30.600 francs à un nommé Béhic, comme bien d'émigré, mais Jolivet et son gendre Du Beuchet le rachetèrent 22.716 francs. Au cours du siècle dernier, la propriété et les

dépendances furent acquises par Guyet et son neveu Hautray qui le légua par testament à Ad. Desbordes. Ce dernier le vendit à son tour aux Puyo.

J'ai vu peindre dans leur atelier commun, le docteur Chenantais et Constant Puyo dont la conversation était éblouissante, car il avait connu toutes les célébrités de l'époque 1900 : Bourget, dont il avait monté le cheval *Fauteuil*, La Size-
ranne qui fut son meilleur ami, la princesse Mathilde qui l'invitait à dîner avec Ferdinand Bac, puis Sophie Croizette, Nadar, le général Pellé, le maréchal Pétain qu'il connut à l'état-major et une foule d'artistes...

Edmond Puyo, qui fut maire de Morlaix, découvrit en 1871, dans le champ dit Parc-ar-Pagan une trentaine de poteries gallo-romaines, des médailles, des briques à crochets et une de ces fourchettes dont on ne connaît que deux ou trois exemplaires prouvant que les Romains s'en servaient. La plupart de ces objets ont été légués au Musée de Morlaix.

On voit encore à la lisière du parc, une colonne milliaire transformée en borne vicinale, vestige de la voie romaine dont on retrouve l'itinéraire obliquant vers Brest.

J'ai entendu dire que trois jeunes filles tuées pendant la Révolution furent enterrées près des marches de Bagatelle, avec leurs bijoux, mais je crois bien qu'on n'a jamais pu découvrir cet hypothétique trésor !



Du plateau, la vue s'étend sur les arrières-plans bleutés de la campagne où se creuse la vallée du Queffleut. Aux alentours de la route nationale qui descend vers Morlaix après avoir enlacé de ses virages nombre de collines, se voient les fermes et le petit manoir de Kerivin dont le parc plonge vers l'humidité d'un étang dissimulé dans l'ombre d'un bois. La famille de Vincelles l'acheta aux Lansalut et y fit quelques aménagements. Une minuscule chapelle en dépend, située au bord de la route.

Resserrée entre les coteaux où affleure le roc, la vallée du Queffleut est délicieusement boisée et l'on sait qu'elle conduit aux forêts plus lointaines du Huelgoat.

Au cours de la descente qui nous conduit au carrefour de Traon-ar-Velin où se trouve un petit sanctuaire converti en habitation, mais daté de 1633, Morlaix apparaît dans le triangle d'espace creusé entre les pentes de ses collines. Annoncée par les lignes parallèles de son hospice qu'escortent des peupliers légers, la ville est barrée par le trait de pierre du viaduc que soutiennent d'immenses jambages, tandis que Saint-Martin, en plein azur, lance ses appels de cloches.

La route de Carhaix, qui épouse le cours de la rivière, rencontre le manoir de Kervaon et son ancien moulin à papier, le manoir de Val-Kerret et son oratoire suspendu, possédé, il y a six cents ans par la famille dont il porte le nom, le moulin de Milin-Ven et le hameau de Pont-Paul où passait une vieille voie se dirigeant vers Saint-Pol-de-Léon. Périer, lieutenant-général des armées

navales et commandeur de Saint-Louis, mourut en 1766 au manoir de Tréoudal, appartenant aux Le Grand, issus de Vincent Le Grand, sénéchal de Carhaix en 1600, qui fut l'oncle du célèbre hagiographe.

Des sentiers nous ramèneront à travers des bois qui fleurissent le terreau et le champignon, à cette route nationale d'où nous trouverons bien le moyen de gagner le village de Sainte-Sève où s'achèvera notre excursion.



Sainte-Sève est relié à Morlaix par le trait droit de la vieille route de Saint-Thégonnec qui, de la Villeneuve à l'entrée de ce bourg, ne s'infléchit légèrement qu'à Coatilézec, en franchissant les limites de la commune. L'état lamentable de cette voie lorsqu'on a dépassé Bagatelle, m'a valu la chute magistrale qui laissa ma bicyclette intacte, mais qui aurait pu, dès les premières lignes, mettre un point final au présent chapitre !...

Sainte-Sève n'était qu'une trêve de Saint-Martin jusqu'à la Révolution; elle doit son origine à un monastère fondé vers 530, par saint Tugdual, à l'intention de Sève, sa sœur, sur l'un des trois domaines que lui avait offert Deroch, roi de Domnonée, dans le pagus de Daodour.

Les deux autres étaient Tréoudal et Trébompé, où se trouvait une chapelle aujourd'hui disparue, élevée en l'honneur de sainte Pompée, la mère de Sève et de Tugdual.

Au centre de l'agglomération, l'église nous apparaît un peu lourde avec sa façade surmontée

d'un escalier extérieur conduisant au clocheton. Elle fut bénite en 1753 par Mgr de Gouyon de Vandurant, évêque de Léon et l'on nous rapporte qu'elle coûta 2.275 livres, 2 sols et 8 deniers. Le Maître-Autel, sculpté, peint et doré, comporte des médaillons représentant la Cène et le Lavement des pieds; quatre anges soutiennent avec grâce le dais du tabernacle. Quant à sainte Sève elle-même, son image figure en costume de religieuse dans la chapelle de droite.

Et voici une histoire : Une malheureuse veuve demanda un jour l'aumône à un riche fermier connu pour son avarice. Il refusa, mais fût châtié. Sainte Sève changea ses pains en pierres et l'on en trouve en divers endroits. Deux d'entre eux sont posés sur les pilastres de l'entrée, un troisième se voit dans la chapelle du petit manoir gothique de Penvern, voisinant avec un Saint-Yves en granit.

Ici, comme à Saint-Martin, on porte la coiffe de Morlaix, mais dépourvue des rubans flottants des artisanes. Les femmes se défendent d'être Léonnardes; elles tiennent à se proclamer Morlaisiennes, mais rares sont, en 1941, celles de moins de cinquante ans qui ornent encore leurs chignons de la « Lostpig » et plus ne verrons-nous, comme je les vis moi-même avant la guerre de 1914, les jeunes épousées en grande « cornette » de tulle et les épaules couvertes du châle-tapis !...

On rêvait de hennins et de tendres chevaliers...



Une autre route mène au bourg en faisant un circuit par Kerret, berceau bien transformé de l'antique lignée qui se flatte d'être avec leurs voisins Guicaznou, les premiers habitants de la terre. En tous cas, elle est connue depuis qu'Hervé, sire de Kerret, épousa au ^{xiii}^e siècle Catherine de Léon, mais elle s'est fondue au ^{xiv}^e dans la famille de Kerlec'h.

Le Donant ruisselle au creux d'une vallée bordée de bois et de manoirs délabrés ou transformés en fermes. Sur la rive opposée à Kerret, nous voyons ainsi la Fontaine-Blanche, qui niche parmi des pins et des châtaigniers, sa chapelle désaffectée et ses ruines contemporaines de Louis XIV où vécurent les Forget, les Gouzillon, les Barbier de Kerno et les Le Diouzel de Lanrus. Puis c'est Le Plessis qui fut aux Guicaznou et qui a conservé de sa grandeur déchu un double portail, une cour pavée, une tourelle et la vasque en pierre de son jardin sur laquelle s'inscrit le millésime 1717.

Si nous remontons avec les pêcheurs à la ligne, le cours du ruisseau, nous arrivons à Trébompé. Sur la rive gauche, des bois où les sapins dominent, plongent au creux de la vallée de Coat-toul-sach où des moulins s'échelonnent. Par endroits le roc émerge, blanchâtre. Le paysage est assez grandiose, et même un peu sauvage. La rive droite est, elle aussi, très accidentée. C'est là, parmi cette ombre et ces bruissements, que nous rencontrons un édifice du ^{xvii}^e siècle, avec pavillon étroit, échauguette posée sur un encorbelle-

ment et à l'extrémité de l'avenue, les ruines d'une chapelle gothique, dont il ne reste qu'un mur percé d'une fenêtre ogivale.

Regardons la salle du rez-de-chaussée. Sa large cheminée de granit est ornée de motifs Renaissance. Le fantôme d'une religieuse hanta ces lieux qui furent l'apanage de la famille Du Louët.

Est-ce la maison natale de Napoléon ?

Emettre une semblable hypothèse peut paraître une plaisanterie. Et pourtant ?

Le manoir était aux Marboeuf lorsque vers 1764, l'un des co-héritiers, qui avait été nommé maréchal de camp fut envoyé en Corse dont il devint gouverneur en 1772. Il y connut la famille Bonaparte et n'hésita point, en dépit de ses cheveux gris de quinquagénaire à témoigner vis-à-vis de la jeune Laetizia de sentiments amoureux très ardents. Les mauvaises langues ajoutent qu'une union s'ensuivit et qu'une fugue sur le continent permit aux coupables de cacher leur idylle au château de Callac, près de Ploërmel, avant de venir à Penanvern où Laetizia mit au monde le petit Nabulione, que certains, au contraire, disent y avoir été conçu !...

Des pamphlets royalistes en attribuèrent d'ailleurs la paternité à Marboeuf et la plus grande confusion règne autour de la date de naissance de l'Empereur. L'acte de baptême dit qu'il est né à Corté le 15 août 1769, alors qu'il déclara, quand il épousa Joséphine, être né à Ajaccio le 5 janvier 1768. En tous cas, Marboeuf resta fidèle aux Bonaparte, il fit entrer Napoléon à l'école de

Brienne et il est possible que l'enfant soit venu passer des vacances à Sainte-Sève, chez son protecteur.

Plus tard, le grand conquérant s'intéressa au fils unique de l'ancien gouverneur qui avait épousé à soixante-douze ans, Catherine de Gayardon de Fenoyl, qui n'en avait que dix-huit. Il en fit un de ses aides de camp et le nomma baron de l'Empire. Une balle russe tua, en 1872, à Krasnoïé, le dernier des Marbœuf. Depuis lors, Penanvern a appartenu aux Valory et aux Dyèvre. C'est aujourd'hui une ferme.

◆ ◆ ◆

Après avoir posé une telle interrogation à l'Histoire, je crois que toute autre anecdote serait superflue et qu'il est temps d'achever notre périple.

Du plateau où nous nous trouvons à plus de cent mètres d'altitude, regardons aux derniers rayons du soleil moutonner vers l'est les bois du manoir de Kerlan qui conserve, en dépit des ravages de la Ligue, des vestiges gothiques. Au delà de la ligne du chemin de fer et de la route Paris-Brest s'étend, en territoire de Pleyber-Christ, le domaine de Lesquiffiou qui va rejoindre cette vallée du Queffleut que nous avons quittée tout à l'heure, non loin de Luzuria où se trouve l'élevage de M. André qui a également remis en honneur le tissage de nos vieux berlinges.

Et tantôt à l'ombre des branches lourdes, tantôt le long des berges du « Vin sans eau » où le

paysage est idyllique avec les arches de son pont de pierre et les prés humides où trempent les joncs dans des reflets d'onde, nous regagnons Morlaix, point de départ et d'arrivée de nos deux promenades et le viaduc, à contre-jour, nous apparaît comme le trait d'union symbolique entre les deux pays : Trégor et Léon.

=====

SOMMAIRE

	PAGES
<i>Avant-propos</i>	11
EN TRÉGOR	13
<i>En Trégor</i>	15
<i>Du Queffleut au Douron</i>	16
<i>En suivant la rivière de Morlaix</i>	20
<i>Des deux côtés du Dourduff : Ploujean et Plouézoc'h</i>	28
<i>Vers Plougasnou et Primel</i>	59
<i>Saint-Jean-du-Doigt</i>	79
<i>De Lanmeur à Locquirec</i>	83
<i>Dans les terres : Plouégat et Garlan</i>	110
<i>Les quatre saisons du Trégor</i>	127
<i>Caractères Trégorois</i>	130
SUR LA RIVE LEONAISE	135
<i>Sur la Rive Léonaise : Vers le Léon</i>	137
<i>Sur la route de Locquéholé</i>	141
<i>Vers la mer : Carantec et Callot</i>	161
<i>Pays de primeurs : Henvic et Taulé</i>	177
<i>La campagne Morlaisienne : Saint-Martin et Sainte-Sève</i>	189
<i>Ouvrages consultés</i>	201

TABLE DES GRAVURES

	PAGES
<i>Carte (et croquis de Lanlaïa et de Callot)</i>	9
<i>Grand Rocher de Primel</i>	57
<i>Saint-Jean-du-Doigt</i>	77
<i>Carantec : Presqu'île de Penalan</i>	159

— Ouvrages consultés —

Chanoine ABRALL : *Notice sur les Paroisses du Finistère.*

Ch. ALEXANDRE : *Charles Cornic.*

ARDOUIN-DUMAZET : *Voyage en France (Bretagne).*

Ed. DE BERGEVIN : *Monographie de Lanmeur.*

CAMBRY : *Voyage dans le Finistère.*

DU CLEUZIOW : *Œuvres.*

POL DE COURCY : *Itinéraire de Rennes à Brest.*

F. GOURVIL : *En Bretagne.*

Ch. GUIGNARD : *Quinze jours en Bretagne.*

HENRI DE KERBEUZEC : *Cojou-Breiz.*

Abbé LAZENNEC : *Carantec.*

G. DE LA LANDELLE : *Les Aventures de Madurec.*

LÉON LE BERRE (ABALOR) : *Bretagne d'hier.*

A. LE BRAZ : *Le Sonneur de Garlan (nouvelle).*

L. LE GUENNEC : *Œuvres complètes.*

TOSCAR : *Le Finistère pittoresque.*

WAQUET : *L'Art breton.*

Achevé d'imprimer
le 27 Septembre 1941
sur les presses de
l'Imprimerie Commerciale
de la " Dépêche de Brest "
25, Rue Jean Macé
— BREST —

